...Z.
...de le III
II
SUPPL.
PALATINA
A
128
NAPOLI

It Suppl. Palat. A 128

BIBLIOTHEQUE

OU

CHOIX DES MEILLEURS

ROMANS ANGLOIS.

TOME DOUZIEME.

627.155

ŒUVRES

DE

M. FIELDING.

TOME XII.

AVENTURES

DE

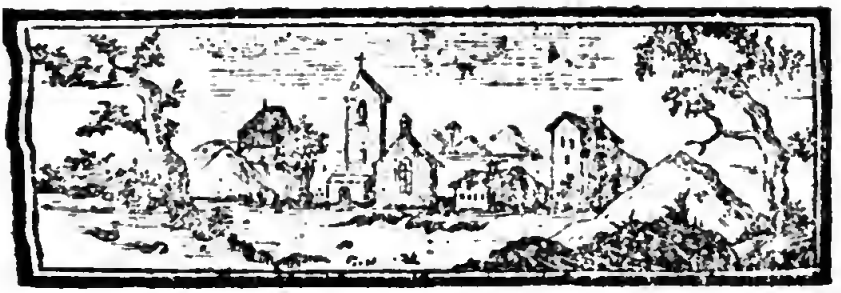
RODERIK RANDOM.

TOME SECOND.

À GENEVE,

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1782.



AVENTURES
DE
RODERIK RANDON.

CHAPITRE PREMIER.

Narciſſa s'étant trouvée en danger, Roderik la ſauve de la brutalité du Chevalier Timothy. Il lui déclare ſa paſſion, & ſe ſauve ſur la côte pour éviter la vengeance de ſon ennemi. Il eſt arrêté par des Contrebandiers & emmené à Boulogne, où il trouve le Lieutenant Bouling, ſon oncle, en très-mauvais état : & lui fournit quelques ſecours. Converſation qu'il eut avec lui.

IL y avoit des momens où mon caractere ambitieux prenoit le deſſus. Je m'en voulois à moi-même d'avoir pû m'abaiſſer à un état auſſi vil que celui de domeſtique, & je

formois dans ma tête mille projets de me faire reconnoître pour Gentilhomme, & revendiquer un état auquel ma naiſſance & mon éducation me donnoient droit de prétendre. Pendant que je m'occupois infructueuſement de ces idées, le tems s'écouloit inſenſiblement, & il y avoit déjà huit mois que je faiſois le métier de Laquais, quand il ſurvint un accident qui mit fin à ma ſervitude, & me fit perdre pour le préſent toute eſpérance de réuſſir dans mon amour.

Narciſſa alla un jour faire une viſite chez Miſſ Tiquet, qui demeuroit avec ſon frere à un mille tout au plus de la maiſon, & Sir Timothy l'engagea à revenir ſur le ſoir à la fraîcheur & s'offroit de l'accompagner. C'étoit un vrai brutal, qui, profitant de la ſolitude qui régnoit dans le chemin par où ils devoient paſſer, voulut prendre des libertés avec Narciſſa. Cette aimable fille fût tellement irritée de cette impertinence, & lui en fit des reproches ſi amers, qu'il perdit tout égard, &, ſans s'embarraſſer de la décence ni de la probité, il voulût lui faire violence dans le chemin; mais le Ciel ne voulut pas ſouffrir qu'elle reçût une ſi grande injure. Je paſſai par hazard auprès de cet endroit, & ayant entendu crier, je courus au ſecours ſans ſavoir de qui partoient ces cris. Mais quelle fut ma ſurpriſe & les mouvemens de mon ame, lorſque

j'apperçus Narciſſa, affoiblie par la frayeur
t la réſiſtance, prête à ſuccomber ſous les
forts de cet infâme agreſſeur.

A mon approche, le brutal Timothy lâcha
i proie & mit l'épée à la main, mais
intérêt de ma chere Narciſſa ne me per-
iit pas de m'appercevoir que je n'avois
'autres armes qu'un bâton à lui oppoſer.
e ne conſultai que ma fureur & mon cou-
ıge, & me jettant ſur lui je le déſar-
ıai, je lui portai en même-tems un coup
e bâton ſur la tête, ſi bien appliqué que
e l'étendis par terre, de ſorte que je crus
avoir tué. Je revins auſſitôt à Narciſſa, que
e trouvai étendue par terre & ſans con-
ıoiſſance. J'étois extrêmement allarmé de
on état; je la pris entre mes bras, je ne
ne preſſai cependant pas de rappeler le
léſordre dans lequel elle ſe trouvoit, & tout
ıquiet que j'étois de ſon état préſent, je
e pus refuſer à mes yeux la douce ſatiſ-
ıction de contempler ce que la nature
voit jamais formé de plus parfait & de
lus beau.

Je voulus porter la main ſur ſon cœur,
amour me la conduiſit ſur le plus beau ſein
u monde, mais le reſpect vint l'en arracher
uſſitôt. Pour me dédommager de cette
rivation, je crus qu'il m'étoit permis de
rendre un baiſer ſur ſes lévres. J'en aurois
ris peut-être encore un autre, ſi je ne me
ıſſe apperçu que Narciſſa revenoit à elle.

Elle ouvrit enfin ſes beaux yeux : hélas! me dit-elle, mon cher John, que je vous ai d'obligations ; comptez ſur une reconnoiſſance éternelle de ma part. Elle fit alors un effort pour ſe lever ; elle étoit trop foible pour le faire ſeule.

Je l'aidai donc, & lui donnai le bras pour revenir au logis. Je fus tenté, pour lors, de lui faire franchement la déclaration de mon penchant pour elle ; mais la crainte de lui déplaire me retint.

A peine eumes nous fait quelques pas, que Timothy ſe releva & prit la route de ſon Château. Je fus fort aiſe de ne l'avoir point tué. Mais je compris en même-tems, que j'avois tout à craindre de ſon reſſentiment, d'autant plus qu'il étoit l'intime ami de mon jeune maître, auprès duquel il ſe juſtifieroit aiſément, en alléguant l'excès de ſon amour ; je le connoiſſois d'ailleurs capable de lui permettre pour l'appaiſer, de prendre ſa revanche ſur Mademoiſelle ſa ſœur. Je communiquai ma crainte à Narciſſa, qui me promit de s'oppoſer au reſſentiment de ſon frere. Elle raconta ce qui étoit arrivé à Mademoiſelle Sapho, qui me témoigna autant d'affection & de reconnoiſſance, qu'elle marqua d'indignation pour Timothy. Narciſſa m'offrit en même tems ſa bourſe, que je refuſai conſtamment, en lui repréſentant avec un peu d'émotion, que je n'avois fait en la ſécourant,

e le devoir d'un galant homme ; & que tois trop heureux d'avoir trouvé une oc-ſion de faire éclater mes ſentimens. Elle plaudit, en rougiſſant, à ma délicateſſe; ademoiſelle Sapho en fit autant, nous ſſa tête-à-tête & fut ſe renfermer dans n cabinet. Je ne pus plus me contenir ur lors.

Je dis à Narciſſa qu'elle avoit un moyen me payer avec uſure, du ſervice que je avois rendu, & que je m'eſtimois trop ureux, ſi elle pouvoit bien écouter favo-blement une priere que j'avois à lui faire. arciſſa rougit & baiſſa les yeux. Je veux en vous accorder tout ce que vous me de-anderez, dit-elle en héſitant, car je ſuis en perſuadée que vous ne me direz rien e je ne puiſſe entendre. Je me jettai nc à ſes genoux, je la ſuppliai de me per-ettre de baiſer ſa belle main; elle ne me ffrit pas, mais elle tourna les yeux pour ne int s'appercevoir que j'allois la prendre. la baiſai mille fois en une minute, & mouillai de mes larmes : « Vous voyez ui dis-je, belle Narciſſa, un Gentil-homme infortuné qui vous adore, mais ui n'eût jamais oſé vous le déclarer dans 'état auquel il eſt réduit, s'il n'étoit dans e deſſein, après cette déclaration, de ſe aire déſormais, & d'éviter pour tou-ours votre adorable préſence.

Je me levai auſſitôt, &, ſans lui dou-

ner le tems de me répondre, je ſortis bruſquement & courus chez Madame *Sophie*, dont j'avois toujours cultivé l'affection, & à qui je m'étois efforcé de donner toutes les preuves de reconnoiſſance qui étoient en mon pouvoir. Elle me tint les diſcours les plus ſages, pour me rappeler à moi-même, & fortifier mon ame contre les coups du ſort qui ſembloient avoir juré ma perte : elle approuva la réſolution dans laquelle j'étois parti ; elle ſavoit parfaitement que j'avois tout à craindre du reſſentiment de mon rival, dont elle connoiſſoit le méchant caractere : » Fuyez-le, me dit-elle ; comme » il eſt lui-même à préſent en commiſ- » ſion, il ne lui ſera pas difficile d'obtenir » un ordre pour vous faire arrêter ; comme » tout le peuple de ce Pays eſt ſoumis à ſa » Juriſdiction, ainſi qu'à celle de ſon ami, » ils ne manqueront pas de les faire agir » conformément à leurs intentions, & ſur » de fauſſes imputations, on vous fera » traîner en priſon, où vous languirez juſ- » qu'aux Aſſiſes prochaines, & peut-être » aurez vous bien de la peine à prouver » votre innocence.

Nous nous entretenions encore ſur ce ſujet, quand nous entendîmes frapper très-rudement à la porte ; Sophie ne douta point qu'on me pourſuivoit, elle m'engagea de ſortir au plutôt par une porte de derriere, & de pourvoir à ma ſûreté.

e n'avois point d'autre parti à prendre; e ſortis donc de la maiſon de Sophie, en ourant de toutes mes forces vers le ri- age de la mer; à peine y fus-je arrivé, ue je me trouvai tout-à-coup environné 'une troupe de gens armés, & de fort nauvaiſe mine; ils me lierent les mains x les pieds, & m'ayant enjoint de ne aire aucun bruit ſous peine d'être égorgé ur le champ, ils me tranſporterent à ord d'une barque: je les reconnus bien- ôt pour des Contrebandiers. Je me crus lors fort heureux de ce que leur précau- on me mettoit à couvert du reſſentiment e l'impudique Timothy: mais je chan- eai bien-tôt d'opinion, lorſque je les en- endis tenir conſeil entr'eux, ſur ce qu'il avoit à faire à mon égard; la plupart 'entr'eux me condamnoient à la mort omme eſpion de la Douane, &, quel- ue choſe que je puſſe leur dire, pour leur erſuader qu'un pur hazard m'avoit ame- é ſur le rivage, je ne pus parvenir à le- ur perſuader. Ils furent encore confirmés ans leur ſoupçon, lorſqu'ils apperçurent de- ois une Patache qui forçoit de voiles ur eux, & leur donnoit la chaſſe. Ils toient ſur le point d'être pris, lorſqu'un rouillard qui ſurvint heureuſement, les auva de ce danger: ils arriverent donc ſans ccident à la rade de Boulogne, Ville ma- itime de France. Avant qu'ils arrivaſſent,

e déſeſpoir d'être pourſuivis, & le peu d'apparence qu'ils voyoient d'en échapper, redoubla leur fureur contre moi, & ils ſe mirent à délibérer ſur le parti qu'ils me feroient; la pluralité des voix me condamnoit à la mort comme un traître, mais quelques-uns, heureuſement pour moi, s'oppoſerent à l'exécution de la ſentence, & repréſenterent à leurs camarades, qu'il étoit impoſſible de ſe tirer d'affaire lorſque l'on joignoit l'aſſaſſinat à la contravention.

Cette réflexion engagea ces honnêtes gens à délibérer de nouveau, & il fut décidé d'une commune voix, qu'on me jetteroit ſur les côtes de France. On me preſcrivit en même-tems, ſous peine de la vie, de ne paroître jamais en Angleterre, & l'on eut ſoin de m'obſerver, que ſi j'étois aſſez hardi pour cela, je ne pourrois échapper à la vigilance de leurs eſpions. La crainte d'être volé me fit prendre la précaution de gliſſer furtivement dans mes bas & dans mes ſouliers les ſix guinées que j'avois dans ma poche, où je laiſſai ſeulement quelque monnoie. A peine eu-je pris cette précaution, qu'un de ces meſſieurs s'adreſſant à moi, me dit qu'il falloit que je payaſſe mon paſſage. Je feignis un peu de mauvaiſe humeur pour le tromper mieux, & lui dis d'un ton triſte & bruſque, « s'il préten-
» doit que je lui euſſe quelque obligation de
» me tranſporter ainſi dans un Pays Etran-

» ger, où je n'avois ni connoiſſance ni » reſſource. Que de raiſons, me repartit-il » brutalement, voyons ce que vous avez d'argent, & ſans plus de cérémonie, le coquin mit la main dans ma poche, & la vuida entierement. Je feignis d'être fort ſenſible à cette perte : » Parbleu, me dit-il, » voilà-t-il pas une bien groſſe ſomme pour » t'affliger de la ſorte. „ Jettant enſuite les yeux ſur mon chapeau ; *Troquons*, me dit-il (en prenant le mien, & me mettant le ſien ſur la tête) *bon échange n'eſt pas vol.* Toute la digne compagnie applaudit par ſes ris à la délicateſſe de ſon ſcrupuleux aſſocié, & l'on me mit à terre, en me preſcrivant une ſeconde fois, que ſi je paroiſſois en Angleterre avec le deſſein de leur nuire, je ſerois infailliblement égorgé. Je leur donnai ma parole d'honneur, que je n'y retournerois jamais dans cette intention, & je les quittai bruſquement. J'entrai pour lors dans un cabaret de la Ville, pour m'y rafraîchir & m'y repoſer.

J'y trouvai cinq matelots Hollandois, aſſis dans la cuiſine autour d'une table, buvant de l'eau-de-vie & mangeant du fromage. Dans un coin, à quelque diſtance d'eux, je vis un homme habillé de même, qui fumoit une pipe de tabac, qui paroiſſoit enfoncé dans les réflexions affligeantes à en juger par les ſoupirs qu'il jetoit de tems en tems. Un ſentiment inconnu s'empara de mon cœur à

ſa vue, & je m'approchai de lui dans l'intention de lui offrir les ſecours qui dépendroient de moi.

Quelle fut ma ſurpriſe & mon raviſſement, lorſque, malgré ſa longue barbe & ſon habit étranger, je reconnus mon cher oncle Thom-Bouling, dont je n'avois eu depuis ſi long-tems aucunes nouvelles. Je me jetai à ſon col en pleurant de joie & de tendreſſe. « Que je ſuis heureux m'écriai-je ! » L'impétuoſité de mes ſentimens ne me permit pas d'en dire davantage, je reſtai tout d'un coup immobile & les yeux fixés ſur M. Bouling. « Qu'avez-vous donc, me dit-il, » mon frere, d'où nous connoiſſons-nous ? » Comme on nous regardoit avec attention, je lui dis que j'avois quelque choſe d'important à lui communiquer, & que je le priois pour cela de paſſer dans la chambre voiſine.

« Bon, bon, me répondit bruſquement » mon oncle, cherchez des dupes ailleurs, » mon camarade, je ſuis bien ici ; ſi vous » avez quelque choſe à me dire, vous » pouvez parler ; perſonne n'entend l'An- » glois, ainſi vous pouvez m'entretenir en » ce lieu tout comme ailleurs. « Reconnoiſſez donc, lui dis-je, mon cher oncle, reconnoiſſez votre neveu Roderik Random. » A ces mots, il m'examina quelque tems, mes traits le frapperent, il me prit alors par la main & m'embraſſant de tout ſon cœur, il me jura foi d'honnête

omme qu'il étoit ravi de me voir ; il laiſſa ouler quelques larmes, qu'il confondit vec les miennes en m'embraſſant de nouveau : » Je t'aime beaucoup, me dit-il, mon cher Roderik, après quelques momens de ſilence, mais ton habit me déplaît. Devrois-tu porter la livrée mon enfant ? Hélas ! que ne ſuis-je en état de t'ôter ce vilain ſurtout-là de deſſus le corps : il ne me reſte rien mon pauvre enfant ; je ſuis le plus malheureux des hommes. » Mon oncle ne put plus ſe ontenir, & nous recommençames à pleurer amérement l'un & l'autre. Mon oncle it le premier à retenir ſes larmes, & s'imaginant que mes propres malheurs m'arrahoient celles qui couloient de mes yeux. Il ne faut pas s'abandonner à la douleur, me dit-il, mon pauvre garçon, tu dois conſidérer la vie, comme un voyage que l'on n'acheve jamais ſans eſſuyer quelque gros tems ; le calme ſuccéde aux tempêtes, le vent ne ſouffle pas toujours du même côté ; le chagrin eſt donc inutile, & l'on doit oppoſer ſans ceſſe à l'infortune la prudence & la fermeté. Plus un navire eſt grand, & plus il a beſoin de charpentiers pour l'entretenir. Plus on a de richeſſes, & plus il faut de ſoins & d'inquiétudes pour ſe les conſerver. » Ceſſe donc de pleurer, mon nfant, ajouta mon oncle, en paſſant la

main ſur ſes yeux, pour eſſuyer quelques larmes qui s'échappoient malgré lui : « car » tu me fais pleurer auſſi : tes malheurs me » touchent plus que les miens, que ta pré- » ſence me fait ſentir plus que jamais. » J'aſſurai mon oncle, en faiſant en vain de mon mieux pour lui obéir, que j'étois dans les mêmes ſentimens à ſon égard, & que ſes infortunes étoient ſeules la cauſe de mes larmes. Je le preſſai en même tems de paſſer dans une autre chambre ; il y conſentit.

Je contai pour lors à mon oncle la façon indigne dont M. Potion en avoit agi avec moi, malgré les lettres qu'il lui avoit écrites à mon ſujet, de la Nouvelle France. Morbleu, dit-il, en ſe levant avec fureur & ſecouant ſon bâton, que ne ſuis-je ? ..... il verroit ; ah ! que je voudrois bien être à côté de lui maintenant. Je lui fis enſuite le récit de mes avantures, que mon cher oncle interrompoit aſſez fréquemment pour m'embraſſer en pleurant. Je lui appris que le capitaine Boachum étoit encore en vie, que ſon affaire étoit accommodée, & qu'il pouvoit paſſer en Angleterre ſans courir aucun riſque d'être inquiété ni pourſuivi.

Cette nouvelle fut reçue avec tranſport par mon oncle : » malheureuſement pour » moi, dit-il, je ne ſuis pas maintenant » en état d'en profiter, puiſque je n'ai » pas un ſou pour paſſer à Londres. » Je

ai ſur le champ cinq guinées, je les mis
ns la main de M. Bouling, en lui pro-
ſtant que je m'eſtimois extrêmement heu-
ux de pouvoir lui donner cette preuve
gere de ma reconnoiſſance. Mon oncle
ant égard à ma ſituation ne vouloit point
s recevoir, & j'eus mille peines à lui en
ire accepter deux des cinq que je lui of-
is. Cette diſpute d'amitié étant termi-
e : « Je mangerois bien un morceau, dit
mon oncle, car depuis deux jours je n'ai
rien pris. J'ai fait naufrage il y a cinq
jours avec ces Hollandois que tu as vu
boire ici à côté ; je n'avois que très-peu
d'argent que j'ai partagé avec eux tous,
& qui a été bientôt conſommé ; enſuite
ils ſe ſont mis à mandier. Et comme je
n'ai pu me réſoudre à me ſervir de cette
infâme reſſource, ils m'ont refuſé inhu-
mainement de me faire part des aumônes
qu'on leur a faites, prétendant que faute
d'avoir fait comme eux, je ne dois point
participer à leur bénéfice. » Le récit de
on oncle me pénétra de douleur, je fis
porter ſur le champ du pain, du vin &
u fromage pour calmer un peu ſa faim,
n attendant une fricaſſée de poulets que je
apprêter ſur le champ. Nous mangeâmes
n & l'autre d'un très-grand appétit. Après
repas, je priai mon oncle de me faire
rt de ſes avantures depuis celle du cap
yberoon.

Il me dit en peu de mots, qu'ayant dépenſé en peu de tems au Port Louis, tout l'argent qui lui reſtoit, & ſe trouvant réduit aux expédiens, les François qui l'avoient ſi bien accueilli d'abord, s'étoient tout-à-coup refroidis à ſon égard, & que pour s'empêcher de mourir de faim, il avoit été obligé de s'engager en qualité de matelot ſur un de leurs navires de guerre; qu'il avoit ſervi pendant deux ans en cette qualité; & qu'ayant appris la langue de ce pays, on avoit enfin reconnu ſon talent pour la mer, de ſorte que le vaiſſeau qu'il montoit ayant été ramené en France comme étant hors de ſervice, il avoit été reçu dans l'eſcadre de M. d'Antin en qualité de quartier-maître; & qu'il avoit fait un voyage aux Indes Occidentales, dans lequel cette eſcadre s'étoit battue avec une des nôtres; qu'il n'avoit pu ſe voir ſans remords obligé de combattre contre ſa patrie, ce qui l'avoit engagé à déſerter dans le lieu même où il s'étoit engagé; qu'il s'étoit embarqué à Curaçao dans un vaiſſeau Hollandois qui faiſoit route pour l'Europe, & s'en retournoit en Hollande, d'où il comptoit avoir des nouvelles de ſes amis d'Angleterre, & qu'il penſoit à s'en retourner en Hollande à pied, n'y ayant point de vaiſſeau Hollandois dans les ports de France, lorſqu'il m'avoit ſi heureuſement rencontré.

» Maintenant, ajouta-t-il, mon enfant, uiſque les choſes ſont comme tu me le lis, je vais paſſer directement en Angle- erre, & ſi je réuſſis je ne manquerai as de te ſécourir autant qu'il ſera en non pouvoir. Quand j'ai quitté le vaiſ- eau, il m'étoit dû deux années de mes ppointemens. J'aurai peut-être le crédit e te faire nommer premier chirurgien u vaiſſeau que je monterai. Le ſindic e l'amirauté eſt mon ami, & ſera ſans oute dans mes intérêts; car il eſt beau- ere d'un des commis, qui eſt fort lié vec le ſous-ſecrétaire du bureau de la arine. Ce dernier, à ſa récommanda- on, ne manquera pas de parler de mon ffaire au ſecrétaire, & de faire valoir es droits. Ce ſecrétaire parlera au mi- iſtre en ma faveur, ainſi, tu vois bien on pauvre Roderick, que je ne man- ue pas d'amis, pour me ſervir dans le eſoin. Quant au ſieur Crampley, quoi- ue je ne le connoiſſe pas, ſa conduite e fait augurer qu'il n'eſt pas meilleur arin qu'un batelier de Weſtminſter; car eſt honteux pour tout honnête-hom- e d'abandonner un vaiſſeau dans la de de Suſſex, ſans le voir couler à nd; mais je ne doute pas qu'on ne lui t fait ſon procès, & qu'il ne ſoit main- nant puni d'avoir été ſi lâche.„

e ne pus m'empêcher de rire de la con-

fiance que marquoit mon oncle dans les connoiſſances auxquelles il avoit réſolu de s'en rapporter, pour plaider ſa cauſe auprès des commiſſaires de l'amirauté. Je ne voulus cependant point le décourager par mes réflexions; je lui demandai ſeulement, s'il n'avoit pas quelques amis à Londres ſur leſquels il pût compter pour lui prêter quelque argent & le mettre en état de faire un préſent au ſous-ſecrétaire, & de s'habiller aſſez décemment pour paroître devant les commiſſaires? " Oui-dà, me répondit mon „ oncle d'un ton de confiance, je crois „ que Daniel Whipeord, le chandelier „ dans Wapping, ne me refuſera pas quel- „ que petite ſomme; d'ailleurs, je ſuis „ perſuadé qu'il me donnera volontiers „ ſans argent ſa table avec un logement „ chez lui; quant à l'argent, je n'en ſuis „ pas tout-à-fait auſſi ſûr, car il n'eſt pas „ riche. Ah! ſi notre ami Blot étoit en- „ core en vie, je n'aurois pas beſoin de „ m'inquiéter. Les ſecours ſur leſquels mon oncle comptoit ſi fort, me paroiſſoient ſi foibles, que je ne pus m'empêcher de m'eſtimer beaucoup plus heureux que lui; M. Bouling étoit, j'oſe le dire, trop honnête-homme, & j'aurois ſouhaité, pour ſon bien, qu'il eût été plus défiant, ſa bonne foi pouvoit accroître ſes infortunes. Je croyois être moins „ à plaindre que lui, en ce qu'il étoit plus

„ difficile de m'en impoſer, du moins „ l'imaginois-je.

CHAPITRE II.

Monſieur Bouling ſe diſpoſe à paſſer en Angleterre. Converſation d'un prêtre Ecoſſois réfugié avec Roderik & ſon oncle. Roderik part pour Paris. Le prêtre Ecoſſois lui donne un compagnon de voyage. Quel étoit cet homme. Avanture galante qui leur arrive ſur la route.

NOTRE repas fini & payé, nous ſortîmes de l'auberge pour nous aller promener ſur le port. Nous y trouvâmes une barque Suédoiſe prête à mettre à la voile pour l'Angleterre. M. Bouling traita pour ſon paſſage avec le maître de cette barque. Nous nous promenâmes enſuite par la ville pour nous déſennuyer : on juge bien que je n'étois pas tranquille ſur l'avenir qui me menaçoit. Mon oncle, à qui je communiquai mon inquiétude, me preſſa de l'accompagner en Angleterre, ſe flattant de m'y procurer bientôt de l'emploi; mais je regardois ce royaume comme une terre maudite déſormais pour tous les honnêtes gens. Je me déterminai donc de reſter en France quelque choſe qu'il m'en dût couter.

Je fus confirmé dans cette réſolution par une rencontre ſinguliere que nous fimes dans ce moment. Un bon religieux qui paſſoit à côté de nous, nous ayant entendu parler Anglois, nous accoſta & nous dit en la même langue, qu'il étoit de notre pays, & que ſi nous avions beſoin de ſon ſecours, il nous rendroit ſervice. Nous fumes touchés de la politeſſe de l'éccléſiaſtique, & nous l'invitâmes de venir boire avec nous; il ne ſe fit point prier, & but un coup à notre ſanté. Il nous interrogea enſuite ſur notre état & ſur le lieu de notre naiſſance. Il ſe jeta à mon col; ô ciel! s'écria-t-il, les yeux baignés de larmes, je ſuis du même canton, & peut-être ſommes nous parens. Comme j'avois appris à mes dépens à me défier de ces grandes démonſtrations d'amitié, je jugeai à propos de le queſtionner, & lui dis, que puiſqu'il étoit de notre pays, il connoiſſoit ſans doute notre famille, & que je m'appelois Random. Ce bon religieux m'embraſſa de nouveau & me dit, qu'il avoit connu parfaitement mon grand-pere: il joignit à ſon récit tant de circonſtances véritables que mes ſoupçons ſe diſſiperent. J'avois fait à cet honnête-homme un portrait des plus touchans de l'état déplorable auquel j'étois réduit; il m'aſſura que ſi je voulois reſter en France, & prêter l'oreille à la raiſon, je ferois infailliblement fortune, & qu'il y

ontribueroit lui-même de tout ſon pouvoir.

Mon oncle qui craignoit que les careſſes u religieux ne me fiſſent impreſſion, me roteſta que ſi j'étois aſſez payen pour reoncer à ma religion, il n'auroit jamais ucun commerce avec moi. Le religieux ous fit alors un diſcours des plus éloquens, ſur ce qu'il appeloit notre aveuglement & notre obſtination hérétique, il le ermina par nous prier, « de nous laiſſer inſtruire, que notre converſion ſeroit pour lors infaillible, & que ce n'étoit que parce que les payens avoient ſagement ouvert les oreilles à des dogmes oppoſés aux leurs, que la doctrine de J. C. s'étoit ſi fort étendue; il nous cita tous les perés de l'égliſe, pour nous convaincre de la vérité de ces dogmes. » on zèle ſi apoſtolique lui fit encore vômir lors mille invectives contre la religion roteſtante. Mon oncle ôta ſa pipe de ſa ouche. " Tenez mon cher, dit-il, en s'adreſſant au religieux, tout ce que vous nous dites-là, peut être bel & bon, mais ce n'eſt pas mon affaire d'en décider, la controverſe eſt la vôtte, vous faites bien de prêcher, & je ferois mal de vous répondre; car le cordonnier doit ſe ſervir de ſon alêne, le marchand de ſes balances, le procureur de ſa plume, & un marin de ſa carte & de ſa bouſſole, de ſorte que je n'ai rien à démêler ni

» avec le pape, ni avec les hérétiques ; » ni avec le diable, non plus que mon » neveu Roderik. „

L'Eccléſiaſtique, offenſé de l'opiniâtreté de mon oncle, proteſta & dit tout en colere, qu'il étoit bienheureux d'être de ſon pays, ſans quoi il l'auroit dénoncé à la juſtice comme un blaſphêmateur.

Pour appaiſer la ſainte fureur du religieux, je donnai le tort à mon oncle, & dis au zèlé prédicateur que mon oncle n'avoit eu aucune intention de l'offenſer. Mon oncle ſentit bien qu'il avoit été trop vif. Pour réparer ſa faute, il proteſta avec ſerment que je diſois la vérité. La paix fut bientôt faite, le religieux nous fit promettre de le venir voir le lendemain matin dans ſon couvent, & nous quitta après nous avoir embraſſé l'un & l'autre.

L'heure du départ de mon oncle aprochoit, je le conduiſis au port, il m'exhorta cent fois à perſiſter dans ma religion, me repréſentant que ſi je l'abandonnois, le déshonneur de mon apoſtaſie retomberoit ſur toute notre famille. Il me donna ſon adreſſe, & nous nous promîmes de nous écrire le plus ſouvent qu'il nous ſeroit poſſible. Mon oncle me tenoit étroitement embraſſé, je pleurois, il fondoit en larmes, nous nous quittions & nous rejettions auſſi-tôt dans les bras l'un de l'autre. Il fallut enfin ſe ſéparer. Je revins à l'auberge

rge où j'avois trouvé mon oncle, je me uchai & je paſſai la nuit dans des in-iétudes & des agitations perpétuelles. Je e levai de bon matin, & ſur les huit ures j'allai voir le religieux Ecoſſois qui us avoit accoſté la veille, je l'inſtrui- du départ de mon oncle, & lui fis part la réſolution dans laquelle j'étois de reſ- r en France. Il me fit mille careſſes, & 'ayant régalé de liqueur, il me queſtionna aucoup ſur mon éducation & ſur mes ens; je lui répondis ſincérement ſur ces ux articles : " Un garçon de mérite comme vous, dit-il, ne peut manquer de faire fortune dans ce pays-ci, car il eſt un moyen infaillible de vous la pro-curer. "

Je ſentis bien que mon homme alloit core me parler religion. Je tranchai net lui dis, que j'étois aſſez affermi dans es principes pour qu'il ne me trouvât mais diſpoſé à adopter ſes opinions, ainſi je lui conſeillois de m'épargner là-eſſus. J'eſſuiai pour lors un nouveau ſer-on; le religieux ſe ſervit de tous les oyens capables de m'ébranler; & me fit portrait le plus avantageux de la vie onaſtique : " Votre bonheur eſt dans vos mains, me diſoit-il, la toute puiſ-ſance divine vous a ſans doute conduit ici, pour vous y faire éprouver toute ſa bienveillance; il ne tient qu'à vous

» de calmer à préſent toutes les inquié-
» tudes que vous cauſe l'avenir. J'ai du
» crédit dans cette maiſon, je vous y ferai
» recevoir en qualité de novice, je me
» ferai un devoir de veiller à vos beſoins
» & à votre ſatisfaction, vous trouverez
» en moi toute l'amitié du pere le plus
» tendre. „

J'étois édifié du zele apoſtolique de mon reſpectable compatriote, & j'avoue à ma honte, que ce fut moins l'attachement à ma religion qui m'empêcha de prêter l'oreille à ſes propoſitions, que deux autres motifs beaucoup plus puiſſans ſur le cœur de la plupart des hommes, l'amour de la liberté & ma paſſion pour Narciſſa. Son image m'étoit plus préſente que jamais, & quoique je n'euſſe aucune eſpérance de la revoir, j'aurois plutôt ſouffert mille morts que d'embraſſer un état qui m'en auroit privé pour toujours. Le religieux, fatigué de me prêcher en vain, me dit en m'embraſſant cordialement, qu'il étoit plus affligé qu'offenſé de ma réſiſtance, & qu'il n'en étoit pas moins dans la diſpoſition de m'obliger tout autant qu'il le pourroit.

" Les mêmes erreurs, me dit-il, qui
» s'oppoſeroient à votre avancement dans
» l'état Eccléſiaſtique, vous empêcheroient
» infailliblement d'avancer dans l'état mi-
» litaire. Je ne vois donc d'autre parti
» pour vous, que celui de vous faire do-

meſtique ; je connois à la cour plu-ſieurs perſonnes de conſidération : je vous donnerai des lettres de recommandation pour elles, je ne doute pas que vos talens ne ſervent bientôt à vous produire. Il me dit en même-tems, qu'il me donneroit pour compagnon de voyage le commiſſionnaire de leur maiſon, qu'il envoyoit à paris pour des affaires de conſéquence, & qu'il lui donneroit aſſez d'argent pour qu'il pût me défrayer ſur la route. „

Il fit appeler auſſi-tôt mon compagnon e voyage, qui reçut l'ordre de ſa miſſion vec l'air du monde le plus ſoumis & le us réſigné. J'aurois juré dans ce moment ue j'allois voyager avec le plus ſaint des nachoretes ; mais je fus bientôt déſabuſé ur ſon compte. Notre départ fut arrêté our le lendemain matin ; je fis mes adieux u religieux Ecoſſois, je le remerciai mille ois dans les termes les plus expreſſifs. Il ne remit des lettres de recommandation, c m'embraſſa tendrement, en me faiſant romettre que je réfléchirois pendant ma oute, ſur les vérités dont il m'avoit fait art.

Nous partîmes donc, le commiſſionaire & moi, le lendemain dès le grand natin ; à peine fûmes nous à un quart de ille de la ville, que mon camarade chanea de viſage & d'humeur : il prit un air

ouvert, & me propoſa de boire bouteille au premier cabaret que nous rencontrerions. Je m'offris imprudemment de la payer. « Comment, me dit-il, eſt-ce que vous » avez de l'argent : le révérend pere m'a» voit dit le contraire, mais à la bonne » heure, nous nous en divertirons davan» tage ſur la route. »

Pour convaincre mon homme que je diſois la vérité, le tirai les quatre guinées qui me reſtoient & les lui fis voir; il fit un ſaut de joie, & ſe mit à chanter les chanſons les plus gaillardes. Comme il étoit connu parfaitement à plus de dix lieues à la ronde, nous fûmes très-bien traités par-tout où nous nous préſentâmes. La premiere nuit nous couchâmes dans une ferme à quelques lieues d'Abbeville, où nous fûmes parfaitement régalés. Je n'avois encore rien déboursé, & je m'eſtimois fort heureux. Comme il n'y avoit point de lit vacant dans la maiſon, on nous étendit des draps dans une grange avec de bonnes couvertures, & nous nous couchames ainſi ſur la paille.

Il étoit environ minuit, & je commençois à m'endormir, lorſque tout-à-coup j'entendis frapper à la porte. Mon compagnon, qui ſans doute avoit l'oreille au guet, ſe leva ſur le champ pour ouvrir aux deux filles de la maiſon; il s'entretint avec elles pendant quelque tems, après quoi M. *Bal-*

ar (c'eſt ainſi qu'elle nomma mon hy-
crite camarade) vint me pouſſer aſſez
lement, & me demanda d'un ton gai,
je voulois paſſer une partie de la nuit
ouer & à boire avec les filles de la Fer-
ere, qui étoient fort aimables, ce que
cceptai, & la nuit ſe paſſa à la ſatisfaction
s uns & des autres.

M. Baltaſar, qui faiſoit les honneurs de
maiſon, lia ſa partie avec la ſœur aînée,
i, quoique très-jolie, l'étoit moins que
ſœur cadette; la petite Nanette, c'eſt
ıſi qu'elle s'appeloit, me propoſa de jouer
x cartes; elle étoit d'une folie ſans exem-
:, auſſi quittâmes-nous bientôt les car-
, pour jouer à des petits jeux qui me
ent oublier pour quelque tems ma chere
ırciſſa: les pénitences que m'impoſoit
te aimable enfant, étoient des chanſons
ıdres que nous chantions enſemble, avec
s baiſers donnés & rendus.

Je ne ſais ſi je dois rougir de ma con-
ite en cette occaſion; tout ce que je
s dire, c'eſt que bien des lecteurs n'au-
ent peut-être pas mieux que moi réſiſté
a tentation; Narciſſa ſe préſentoit cepen-
ıt à mon imagination, & mon cœur me
›rochoit envain mon infidélité: cette
ne payſanne ne fit de ſon côté aucun
t aux ſentimens que j'avois pour cette
ırmante perſonne, tous les tranſports
: je fis éclater n'avoient qu'elle pour objet.

Nous partîmes, mon camarade & moi, le lendemain matin, fort ſatisfaits de notre aventure. Nous fûmes régalés avant de partir, d'un morceau de galette, d'œufs frais, & d'une bonne bouteille de vin, cela nous fut préſenté de la meilleur grace du monde. Nous reprîmes notre route, mon cafard & moi, après avoir ſouhaité mille bénédictions au pere & à la mere, ainſi qu'à leur poſtérité.

Quand nous fûmes en chemin, notre converſation roula ſur les charmes d'une nuit ſi délicieuſe; je marquai à Baltazar ma ſurpriſe de ce qu'il en agiſſoit ſi cavalierement avec Nanette. Je lui dis que j'étois extrêmement ſurpris qu'elle ne ſe piquât pas davantage du mépris qu'il avoit paru faire de ſes charmes, en donnant la préférence à ſa ſœur. » Quand je ſuis ſeul, » me répondit-il d'un ton modeſte, je me » partage également entre l'une & l'autre, » c'eſt le moyen de les faire vivre en paix; » mais comme je me ſuis apperçu qu'elle » vous lorgnoit, j'ai voulu lui rendre le » ſervice de vous laiſſer enſemble; & je » ſuis perſuadé qu'elle m'en ſait bon gré: » car je me ſuis parfaitement bien apperçu » que vous l'avez amuſée, & qu'elle n'a » pas lieu de ſe plaindre de vous; d'ail- » leurs, le plaiſir de vous obliger ſuffiſoit » pour me déterminer au ſacrifice que je » vous ai fait. »

Je ne pus m'empêcher de comparer in-
érieurement l'effronterie de ce drôle, avec
air humble & ſanctifié dont il ſe paroit
ux yeux du bon Religieux Ecoſſois, qui,
algré tout ſon eſprit, en étoit ſans doute
dupe depuis long-tems. Je ne m'amuſai
oint à le moraliſer ; d'ailleurs, j'en avois
erdu le droit, puiſque j'avois profité de
on miniſtere ; mais je me propoſai ferme-
ent de ne l'avoir pour ami que juſqu'à la
n du voyage.

CHAPITRE III.

Baltazar vole Roderik. Il eſt obligé de s'engager, & part pour l'Allemagne. Il ſe bat avec un Soldat de ſa Compagnie.

NOUS arrivâmes le troiſieme jour de notre marche auprès d'Amiens, dans un Village, où nous ſoupâmes aſſez mal, & fûmes encore plus mal couchés. Cependant l'excès de la fatigue m'endormit, & le ſcélérat de Baltazar, profitant de mon ſommeil, fouilla dans mes poches & me prit tout ce que je poſſédois; il partit enſuite, & dit à l'hôte en le payant, que j'étois ſi fatigué que je l'avois prié de me laiſſer repoſer; mais qu'il faudroit m'éveiller ſur les neuf heures pour me faire partir, afin que j'euſſe le tems d'arriver à Noyon, où il m'attendroit dans une auberge qu'il indiqua.

Je m'éveillai deux heures après ſon départ; &, ne le trouvant plus à côté de moi, j'eus un preſſentiment de mon malheur; je fouillai dans mes poches, où je ne trouvai plus rien. Je maudis mille fois la confiance que j'avois eue pour ce ſcélérat, j'accuſai mille fois le Ciel de mon malheur, & je deſcendis dans la cuiſine, où je demandai à l'hôte des nouvelles de mon

oquin : il me dit qu'il m'attendoit à Noyon, t me donna l'adreſſe que l'autre lui avoit iſſée. Je lui dis en même tems la friponerie qu'il m'avoit fait : il ne me répondit u'en hauſſant les épaules. Quelques bueurs entrerent dans cet inſtant, il me toura le dos, ſans me donner d'autres marques e commiſération, ce qui me fit préſumer u'un hôtelier eſt à peu près le même aniıal en tous lieux.

Un jeune Seigneur, richement habillé, ntra pour lors dans l'auberge, accompané de deux domeſtiques. Son air affable x poli me fit préſumer qu'il étoit généeux ; je l'abordai donc, & lui contai en eu de mots la fâcheuſe aventure qui veıoit de m'arriver ; il m'écouta avec beauoup de politeſſe & de complaiſance, & uand mon récit fut terminé : » Hé bien, » me dit-il, mon cher Monſieur, que vou» lez-vous que j'y faſſe.

Cette queſtion aſſommante m'interdit, je n'y pus répondre que par une révérence, our laquelle il m'en rendit une autre des plus profondes. Il me quitta pour monter dans l'appartement qu'on lui deſtinoit. L'hôte enſuite s'adreſſant à moi, me fit entendre que j'interrompois la compagnie, & que cela pourroit nuire à ſon profit : je ne me fis pas répeter deux fois le même compliment, je ſortis ſur le champ de l'hôtellerie, tellement tranſporté de fureur & de

rage, qu'il m'en prit un ſaignement de nez conſidérable : je quittai pour lors le chemin de Noyon, & me mis à marcher à travers champs, ſans ſavoir où donner de la tête. Enfin je me trouvai tellement épuiſé de fatigue, que je fus obligé de m'aſſeoir au pied d'un arbre, où je m'endormis profondément ; je me réveillai deux ou trois heures après. J'étois dans un abattement ſtupide, & je m'abandonnois aux réflexions les plus accablantes ; je reprochois au Ciel ma naiſſance, mes malheurs, & j'enviai cent fois en cet inſtant le ſort des animaux les plus vils & les plus déteſtés.

J'étois dans le plus fort accès de mon déſeſpoir, lorſque j'entendis un violon, & vis à quelque diſtance de moi une troupe d'hommes & de femmes qui danſoient au ſon de cet inſtrument ; je me levai ſur le champ, préſumant que des gens qui étoient dans une ſituation d'eſprit ſi oppoſée à la mienne, ſeroient ſenſibles à mes malheurs. Mais je ne fus pas peu ſurpris lorſque je me fus aproché d'eux, de les reconnoître pour des Soldats, qui, malgré la fatigue de leur marche, s'amuſoient à danſer avec des vivandieres ; le mauvais ordre de leurs habits & la maîgreur de leur phyſionomie démentoit la gayeté de leurs actions. Je les ſaluai cependant, ils me firent beaucoup d'accueil, & formant tout-à-coup un cercle, ils ſe mirent à

an ſer autour de moi. Je fus d'abord étour-
i , mais ils danſerent de ſi bon cœur ,
ue leur bonne humeur paſſa juſqu'à moi ,
x me fit oublier mon chagrin & ma laſſi-
ude : je pris place dans le cercle , & me
nis à danſer comme eux. On jugea à pro-
os d'interrompre le bal , & les vivandieres
léployant leurs tabliers ſur la terre , ti-
erent de pluſieurs havreſacs , du fromage ,
u lard & du pain bis , avec quelques
outeilles de fort mauvais vin. Je fus ad-
nis au repas , & je puis proteſter au lec-
eur , que je n'en ai fait de ma vie un
neilleur.

Le repas fini , nous nous remîmes à
lanſer ; je m'en acquittai de ſi bonne grace ,
ue tout le monde m'en fit compliment.
es hommes enchériſſoient ſur les femmes ,
& j'en reconnus bientôt le motif. Un Ser-
ent , qui s'empreſſoit plus que les autres
uprès de moi , me fit de la vie militaire
e portrait le plus avantageux. Dans l'ex-
rémité à laquelle j'étois réduit , je ne pus
n'empêcher de prêter l'oreille à ſes pro-
oſitions ; notre marché ſe conclut ſur le
champ , & je m'engageai par ce moyen
lans le régiment de.... que l'on m'ap-
rit être un des plus anciens corps des
roupes du royaume. Notre compagnie
étoit en quartier dans un village aſſez près
le là. Nous y fumes coucher , & le len-
lemain matin on me préſenta à mon capi-

taine, qui me parut fort content de l'emplette : il me fit donner ſur le champ l'uniforme & des armes. Je vendis mon habit de livrée, & j'achettai du linge. Comme j'étois très exact, je fus bien-tôt au fait du ſervice.

Quelque-tems après, nous fumes obligés de joindre d'autres troupes, & de marcher en toute diligence vers l'Allemagne, pour y renforcer l'armée du Maréchal de Noailles, qui étoit pour lors campée ſur le bord du *Mein*, pour s'oppoſer aux mouvemens des Alliés, commandés par le Comte de *Stair*. Ce fut alors que je connus toute la miſere de mon état : je ſouffris la faim, la ſoif & la fatigue. Comme j'étois extrêmement gras, je ſouffris beaucoup plus qu'un autre de la chaleur, ce qui me faiſoit envier la maîgreur de mes camarades. Ma triſte ſituation me rendoit chagrin & miſantrope ; ma vanité étoit bleſſée de ce que je ſupportois la fatigue avec moins de courage que des ſquelettes vivans, que j'avois cru, juſqu'alors, beaucoup plus foibles que moi.

Un jour que nous ſéjournions dans un village de la route, & que la plupart de mes camarades étoient diſpoſés pour marauder, un d'entr'eux qui m'aimoit, voulut me tenir compagnie, pour que nous nous promenaſſions enſemble, & nous nous entretenions mutuellement de nos hiſ-

toires. » Prenez courage, me dit-il, vous » êtes jeune, mais vous vous habituerez » aiſément au ſervice, & je ne doute » pas que vous ne contribuiez de votre » mieux à la gloire du Roi. Tel que vous » me voyez, je ſerois bien fâché, malgré » mon âge, de n'être pas votre camarade; » il y a vingt-cinq ans que je ſuis gre- » nadier. J'ai eu l'honneur de ſervir ſous » le regne de Louis XIV, & d'être bleſſé » pour ſa gloire ». Je fus frappé d'admira- tion par ce diſcours; comment, diſois-je en moi-même, peut-on pouſſer ſi loin l'a- mour de ſon prince & de ſa patrie? eſt- il poſſible qu'un deſir de vaine gloire, ſuffiſe pour porter un homme à s'expo- ſer à toutes les miſeres de la vie, à ſouffrir la faim, la ſoif, les infirmités & la mort même. Je voulus en vain op- poſer quelques raiſonnemens libres au zele du vieux grenadier; il me répondit auſſi-tôt, qu'il reconnoiſſoit bien un An- glois à mes propos; qu'ils n'avoient ja- mais ſu reſpecter leur prince; que l'on n'a- voit jamais mieux fait que d'imaginer le proverbe qui dit: *que le Roi d'Angleterre eſt le roi d'enfer.*

J'oppoſai vainement à cette réplique tous les argumens de notre politique, en faveur de la liberté, & comme je parlois aſſez vivement, & ſans garder de meſure, mon camarade perdit patience, & m'inſulta ſi

vivement, que je n'y pus tenir. J'allois lui appliquer un bon coup de poing ; mais il l'eſquiva, en me diſant, qu'il m'apprendroit que les François ſe battoient autrement ; que je n'avois qu'à le ſuivre, & que nous vuiderions ce différend l'épée à la main.

Mon antagoniſte avoit ſi mauvaiſe mine, & paroiſſoit ſi peu propre à ſe battre, que je m'attendois d'en être quitte à bon marché. Je le ſuivis donc réſolument dans la campagne ; mais, dès la ſeconde botte, il me perça le bras d'outre en outre, & me déſarma enſuite par un coup de fouet ſi violent, que je crus avoir le poignet diſloqué.

CHAPITRE IV.

Reſſentiment de Roderik, quelles en furent les ſuites. Bataille d'Ettingen. Le Régiment de..... eſt envoyé en quartier à Rheims en Champagne. Il y trouve ſon ami Strap. Ils partent tous deux pour Paris, d'où ils retournent à Londres.

J'ÉTOIS extrêmement piqué d'avoir été attu, & je réfléchiſſois aux moyens de n'en venger. Le deſir que j'en avois étoit d'autant plus grand, que mon Adverſaire e divertiſſoit à mes dépens. Mes bleſſures 'eurent cependant point de ſuites fâheuſes. Un tambour Irlandois, ſous prétexte de prendre part à mon malheur, vint ne voir; il me demanda ſi j'étois dans e deſſein de me venger, & qu'en ce cas tant de mon pays, il m'offroit ſes ſerices. Je croyois bonnement que mon comatriote étoit diſpoſé à tirer l'épée contre on adverſaire, mais la ſuite de ſon diſours me tira d'erreur. Vous ne manquez i de force ni de courage, mais vous manuez d'adreſſe, me dit-il, je ſuis maître 'armes, un mois ou deux de mes leçons ous mettront en état de faire tête à votre omme, & de le faire repentir de ſes gaſonnades. J'acceptai les offres de ſervice u tambour, mais je fus bientôt inſtruit

que c'étoit moins l'amour de la patrie, que le deſir de ſe venger par un autre, de la préférence que mon ennemi s'étoit acquiſe, à ſon préjudice, dans le cœur d'une des vivandieres, qui le portoit à me rendre le ſervice de me montrer gratis. Il n'avoit oſé défier ſon rival au combat, mais il auroit été charmé que quelqu'un l'en eût débarraſſé. Au reſte, je profitai ſi bien de ſes leçons, que je me trouvai bientôt en état de faire tête à mon vainqueur.

Cependant nous continuions notre marche, pour joindre l'armée du Maréchal de Noailles; & nous y arrivâmes la veille de la bataille *d'Ettingen*. Malgré notre fatigue, notre régiment fut un de ceux qui furent commandés pour paſſer la riviere ſous les ordres du Duc de *Grammont*, qui, s'étant emparé d'un poſte extrêmement avantageux, eût réduit infailliblement l'Armée des Alliés à périr de faim, ou bien à ſe rendre à diſcrétion, ſi l'envie d'en venir aux mains ne l'eût porté à paſſer le défilé pour attaquer l'ennemi, dont il fut ſi bien reçu, que le reſte de l'armée Françoiſe n'ayant pas eu le tems de venir à ſon ſecours, il eut la douleur de voir périr preſque tout le monde qui étoit à ſes ordres. Les Alliés profiterent du déſordre de cette avant-garde, pour ſe retirer du mauvais pas dans lequel ils s'étoient engagés. Nous nous emparâmes le lende-

nain du champ de bataille ; on enterra les norts, & les bleſſés des Alliés furent traiés avec une douceur & des ſoins qui ſont ans contredit beaucoup d'honneur à la naion Françoiſe. Je vis faire alors mille exravagances à mes camarades ; chacun d'eux royoit avoir tué pour le moins vingt hommes, & ſe plaignoit amèrement de ce que a fumée du canon & de la mouſquetterie ui raviſſoient ainſi l'honneur de ſes belles ctions.

Le grenadier gaſcon avec lequel je m'éois battu, faiſoit ſur-tout l'éloge de ſa ravoure. A le croire, on eût dit qu'il étoit n Alexandre, ou bien Charlemagne. Je aiſis cette occaſion de le piquer ; j'élevai uſqu'aux cieux les Anglois, & lui dis enr'autres choſes, qu'ils étoient les ennemis jurés des gaſcons, & qu'ils ſe plaiſoient à les faire fuir devant eux comme des ievres.

Mon héros, jettant pour lors ſur moi n regard mêlé de colere & de mépris, ne dit d'un ton amer, que ſi je ne me aiſois, il n'en ſeroit pas de cette fois-là, comme de l'autre ; que la premiere, il avoit eu pitié de moi à cauſe de mon ignorance & de ma foibleſſe, mais que ſi je continuois d'être inſolent, il me couperoit les oreilles. Je mis pour lors l'épée à la main, & lui en frappai rudement l'épaule ; il tira ſur le champ la ſienne, & m'attaqua

vigoureuſement. Quelques-uns de nos camarades ſe mettoient en devoir de nous ſéparer, mais il s'écria que c'étoit une affaire d'honneur ; auſſi-tôt les autres ceſſerent de nous tenir, & ſe contenterent d'être ſpectateurs. Je ſoutins ſans m'émouvoir toutes les attaques de mon ennemi, qui ne m'atteignit que légérement à l'épaule, mais m'étant apperçu qu'il s'affoibliſſoit, je le preſſai pour lors ſi vivement, qu'à mon tour je le déſarmai, ce qui me fit beaucoup d'honneur dans le corps, & rabatit un peu l'orgueil du Gaſcon.

Les deux armées reſterent tranquilles le reſte de la campagne, qui ſe termina par la retraite des Alliés dans les Pays-Bas, & par celle de notre armée dans les Provinces limitrophes du royaume. On envoya notre régiment en quartier d'hyver dans la Champagne ; notre compagnie eût le ſien à *Rheims*. La modicité de ma paie ſuffiſoit à peine pour me fournir la plus mauvaiſe nourriture ; je manquois d'habit, & quoique je fuſſe mieux fourni de linge qu'aucun autre ſoldat du régiment, j'en avois à peine de quoi changer tous les huit jours. J'écrivis pour lors à mon oncle, ſans me flatter cependant d'une réponſe avantageuſe, car je doutai fort que cet honnête-homme eût pu réuſſir pour lui-même.

J'étois un jour de garde à la porte du

olonel, lorſque je vis un officier qui ſe réſenta pour y entrer; il étoit accompa-ié d'un jeune homme habillé de noir, à ui il promettoit du ton le plus affectueux e lui faire plaiſir; ce dernier lui répondit ar une révérence profonde, & le quitta.

Quel fut le tranſport de joie que je reſ-ntis, lorſque je crus reconnoître en lui ion ami *Strap*; je fus ſi fort charmé de le oir, que j'en perdis la parole, & qu'il partit vant que j'euſſe le tems de reprendre mes ens. Comme je ſouhaitois fort que ce fût ui, je commençai à craindre de m'être rompé; je ne lui avois jamais connu cet ir leſte & dégagé que j'avois vu dans le eune homme qui s'étoit préſenté à la porte lu colonel, & cette différence augmentoit e doute où j'étois que ce fût lui. Je réſo-us de m'en éclaircir à quelque prix que ce ût : je demandai donc au portier de la naiſon, quel étoit cet homme habillé de ioir qui venoit de ſortir; il me répondit ju'il ſe nommoit M. *Strap*; qu'il avoit été alet-de-chambre d'un ſeigneur Anglois, equel étoit mort depuis peu; que ce ſei-gneur étoit extrêmement ami de mon co-onel & de l'officier avec qui j'avois vu Strap s'entretenir. Je ne doutai plus alors que ce ne fut mon ami; je lui ſus même fort on gré d'avoir ſu acquérir les graces Françoiſes, qui me l'avoient preſque fait mé-connoître. Je pris ſon adreſſe, & je profitai

du premier moment dont je pus disposer, pour courir chez lui. Je voulois avoir le plaisir de le surprendre ; c'est pourquoi je cachai mon nom, & dis seulement à sa servante, que je souhaiterois lui parler. Strap fut allarmé, quand on lui dit, qu'un soldat qui ne vouloit point dire son nom, demandoit à le voir. Il m'a avoué depuis, qu'il s'étoit demandé plusieurs fois à lui-même, s'il avoit quelques reproches à se faire ; craignant de s'être attiré, sans le savoir, quelques mauvaises affaires sur les bras. J'attendis assez long-tems sans qu'il me fît entrer. Fatigué à la fin de cette lenteur, j'ouvris brusquement la porte de sa chambre. Dès qu'il me vit, il me souhaita le bon jour en balbutiant, & me demanda d'un air tout consterné, ce que je lui souhaitois. Son embarras redoubla de moitié, lorsque je lui dis d'un ton assez ferme, que j'avois quelque chose à lui dire en particulier, & que je le priois de faire éloigner la servante qui m'avoit annoncé. Dès qu'elle fut sortie, je lui demandai s'il ne se nommoit pas M. *Strap* : Oui, Monsieur ; me répondit-il en tremblant. Etes-vous François ? continuai-je. Je n'ai pas cet honneur, me répondit-il, mais j'estime & respecte infiniment la nation. Je le priai pour lors de m'envisager ; il le fit avec de grands yeux, & s'écria tout d'un coup en Anglois : „ O Jesus !

ſe peut-il que ce ſoit lui ; non cela ne ſe peut pas. „ Seroit-ce le bon état de vos aires, lui dis-je, en ſouriant, qui vous npêche de connoître votre ami Roderik ns l'adverſité ? Le pauvre garçon ſe ta pour lors à mon cou, il m'embraſ- t avec tous les tranſports d'un amant ur ſa maîtreſſe, & pleuroit comme un olier qu'on fuſtige ; puis, jettant les yeux mon habillement : „ Grand Dieu ! dit-il, eſt-il poſſible que je revoie le plus cher de mes amis réduit en France à la triſte condition de ſimple Soldat ? Pourquoi, mon cher ami, avez-vous conſenti que je vous quittaſſe ? Hélas ! e n'en ſens que trop bien la raiſon. Vous avez cru trouver dans vos nou- velles connoiſſances, des amis plus eſ- imables que moi. Avouez que vous ougiſſiez quelquefois de m'avoir à ôté de vous ? Je n'étois pas aveugle, quoique je n'en fiſſe pas ſemblant ; je n'en étois cependant pas moins ſenſi- ble à l'injuſtice de vos procédés, & je ous avoue ſincèrement, que c'eſt votre roideur ſeule qui a pu me déterminer quitter l'Angleterre.

Ces reproches étoient juſtes, ils me pé- roient de honte & de dépit. Eſt-ce là le s de m'accabler, lui dis-je, avec un ortement mêlé de douleur ? ce ſont ſecours dont j'ai beſoin. Etes-vous

dans la diſpoſition de m'aider ou non ? „ Hé quoi ! vous en doutez, reprit *Strap*, „ avec émotion ; ai-je jamais eu quelque „ choſe qui n'ait pas été plus à vous qu'à „ moi ? Ordonnez & diſpoſez de tout ce „ qui m'appartient ; mais commencez par „ dîner avec moi, & je vous apprendrai „ des choſes qui vous feront plaiſir. Le „ cœur me ſaigne, ajouta-t-il, en me ſer- „ rant les mains & verſant un torrent de „ larmes, de vous voir dans un ſi triſte équi- „ page. „ Je remerciai *Strap* en l'embraſſant, & lui avouai franchement que rien ne pouvoit me faire plus de plaiſir, que de dîner avec lui, puiſque depuis ſept mois je n'avois pas fait un bon repas. Je lui demandai en même-tems une chemiſe blanche ; quoique depuis long-tems je n'en euſſe point changé, je n'avois cependant pu m'accoutumer à m'en paſſer : je lui en fis voir une fort noire, toute déchirée. Cet aſpect coûta encore quelques larmes à mon ami, qui, courant tout auſſi-tôt à ſon armoire, m'apporta une chemiſe de toile de Hollande des plus belles, & me dit qu'il en avoit trois douzaines de pareilles, dont je pouvois diſpoſer. Je fis mille complimens ſinceres à *Strap*, ſur la bonté de ſon cœur, que ſa bonne fortune n'avoit point gâté. On ſervit à dîner : nous nous mîmes à table, & *Strap*, qui ne ceſſoit de me regarder, mangea auſſi peu que je mangeai

aucoup. Quand notre dîner fut fini, &
e je fus largement raſſaſié & déſaltéré,
rap me pria de lui faire part de mes
entures depuis notre ſéparation. Je ſa-
is auſſi-tôt ſon impatience, & lui fis
récit exact & ſincere de tout ce qui
étoit arrivé depuis ſept ans, que nous
us étions ſéparés l'un de l'autre. Les
férentes circonſtances de mon hiſtoire
ſoient ſur le cœur de mon ami des
preſſions qui ſe peignoient ſur ſon vi-
e, & l'étonnement, la joie ou l'indigna-
n éclatoient tour à tour dans ſes yeux.
s que j'eus fini le détail de mes aven-
es, il s'écria en pleurant & levant les
ins au Ciel, que j'avois plus ſouffert
maux, que tous les martirs du calen-
er.
Je lui demandai à mon tour le détail
les particularités de ſon voyage, & de
ſéjour en France. Il m'apprit qu'il avoit
neuré environ dix-huit mois à Paris
c ſon maître, lequel y ayant appris
angue, & s'étant perfectionné dans les
rcices & manieres Françoiſes, avoit
ſon tour de France, d'où il étoit paſſé
Hollande avec quelques Seigneurs An-
is qui voyageoient auſſi; mais avec leſ-
ls il s'étoit livré à tant d'excès, que ſa
té en avoit été ſi totalement altérée,
l étoit tombé en éthiſie; que les Mé-
ins lui avoient conſeillé de faire un

état d'attendre patiemment de la fortune des faveurs diſtinguées, il nous faut faire quelques coups hardis, & ſelon moi, vous ne pouvez mieux faire que de prendre un extérieur convenable à un homme de naiſſance, comme vous êtes. Vous ferez pour lors votre cour à quelque riche douairiere, qui ne balancera point à faire votre fortune. Rien ne me paroît plus honorable qu'un pareil deſſein; je ne vous conſeillerai pas cependant de vous attacher à quelque vieille femme, dont le tempérament cacochime, porteroit infailliblement des atteintes à votre ſanté; non plus que de vous donner pour un riche héritier, à l'exemple de tant d'aventuriers, qui ont dupé pluſieurs femmes fort riches, qui, le lendemain de leur mariage, ont vu ſaiſir leurs biens par les Créanciers de leur nouveau mari. Je ſuis bien éloigné de vous donner de pareils avis, ils ſont trop contraires à mon cœur & à votre façon de penſer; mais avec une taille & une figure comme la vôtre, on a lieu de tout eſpérer. J'ai des habits qu'un Duc ne rougiroit point de porter; je crois qu'ils vous iront au mieux: en tout cas, on ne manque point ici de Tailleurs pour les ajuſter comme on les ſouhaite. Faiſons un voyage à Paris, où nous nous fournirons de toutes les autres choſes dont

» nous aurons beſoin. Nous retournerons » enſuite en Angleterre, où je vous accom- » pagnerai conſtamment en qualité de do- » meſtique, & je vous épargnerai par ce » moyen les gages d'un Laquais & d'un » baigneur. J'eſpere moyennant la grace » de Dieu, que nous réuſſirons heureuſe- » ment. « Quelque extravagante que fût cette propoſition, je l'écoutois cependant avec plaiſir; elle flattoit ma vanité, & l'eſpérance que j'avois conçue de captiver le cœur de Narciſſa, étoit ſi bien établie dans ma tête, qu'il ne fût pas en mon pouvoir de la rejetter.

Nous déjeunâmes Strap & moi, avec beaucoup d'appétit; il ſortit enſuite pour aller ſolliciter le Marquis de... en ma faveur, & j'obtins deux jours après mon congé. Après quoi nous partîmes pour Paris. Je ne pus contenir les tranſports de joie que fit naître en moi ce changement ſubit dans ma ſituation, & je crus plus que jamais en ce moment, que la fermeté Stoïque étoit moins une vertu, qu'un fanatiſme. Quel cenſeur aſſez ſévere, pourroit en effet, condamner l'excès de la joie que je reſſentis pour lors, en comparant l'état affreux d'un ſoldat, avec la ſituation d'un homme qui acquiert tout d'un coup, une garde-robe compoſée de cinq habits, très-riches & des plus à la mode; d'une grande quantité de linge magnifique, & de

tôt dégagé. J'ai des connoiſſances auprès de votre colonel, & vous pouvez compter que vous ſerez dans peu votre maître. Nous délibérâmes enſuite ſur cet article, & conclûmes que *Strap* iroit le lendemain voir le Marquis de..... ſur la protection duquel il comptoit le plus : qu'il lui diroit que le haſard lui avoit fait rencontrer ſon frere, qu'il croyoit mort depuis long-tems, & qu'il étoit ſoldat dans le régiment de.... qu'il engageroit ce ſeigneur à parler pour ma liberté. Nos meſures étant priſes de la ſorte, nous nous remîmes à boire une bouteille d'excellent vin de Bourgogne, & paſſâmes le reſte de la ſoirée à raiſonner ſur l'état que j'embraſſerois, ſi j'étois aſſez heureux pour obtenir mon congé. Mais, après bien des réflexions & des raiſonnemens, nous nous ſéparâmes ſans avoir rien conclu, en nous exhortant mutuellement à réfléchir ſur ce ſujet. Je fus me coucher ; je roulois avant que de m'endormir cent projets dans ma tête. Tout me paroiſſoit d'abord très-praticable ; mais j'y voyois le moment d'après des obſtacles inſurmontables ; de façon que je m'endormis ſans avoir encore déterminé auquel de tous les états de la vie je donnerois la préférence. L'image de Narciſſa vint m'occuper agréablement pendant mon ſommeil ; je lui proteſtois que j'avois toujours conſervé l'amour le plus tendre & le plus

:uper plus long-tems des agrémens de ma
)erſonne : que de mines ne fis-je pas, à
'imitation de nos petits-maîtres ! Je crois
n'être conduit, dans cet inſtant, de façon
i faire pitié à tous les gens raiſonnables
le l'aſſemblée ; je m'aſſeyois & me levois
our à tour, je tirois ma montre à chaque
nſtant, je la portois à mon oreille ; comme
:lle étoit à répétition, je ne manquois
)as de la faire ſonner toutes les fois qu'elle
ortoit de mon gouſſet ; ma tabatiere lui
uccédoit ; je l'ouvrois, je la refermois à tout
noment, pour faire appercevoir plus fré-
quemment un diamant ſuperbe que je por-
ois au doigt : je fis outre cela cent autres
nines pour imiter nos petits-maîtres, dont
e croyois les grimaces fort utiles au ſuc-
:ès de leurs galanteries. J'avoue cepen-
lant, que j'étois fort éloigné d'eux. Une
'ſpece de honte m'empêchoit de me li-
'rer tout-à-fait à ma fatuité, me donnoit
in air gauche, & ſans doute aſſez comi-
que ; je n'oſois même entrer en conver-
ation avec ceux qui m'environnoient. L'eſ-
)ece de jargon qu'ils parloient m'étoit tout-
-fait inconnu ; & comme je ne les en-
endois point, je craignois réciproquement
e n'en être point entendu ; ils ſe parloient
chaque inſtant à l'oreille, & leurs con-
dences étoient ſuivies de grands éclats de
ire, qui me faiſoient penſer que j'en avois
té l'objet ; mais ce qui me déconcerta le

plus, c'eſt que j'eus le malheur d'être touché de ce qui ſe paſſoit ſur la ſcène. Je fus forcé malgré moi de faire attention à la beauté de la piece, & je ne pus refuſer des larmes à l'impreſſion que firent ſur moi pluſieurs traits attendriſſans. Je ſavois parfaitement que c'eſt un ridicule aux yeux de certaines gens, que de s'attendrir de la ſorte; mon amour propre me faiſoit craindre d'être à leurs yeux un objet de ſcandale. Que j'enviai de fois l'heureuſe indifférence de ces eſprits forts, qui ne ſe rendent ni à l'impreſſion du ſentiment, ni au preſtige qu'y ajoute la déclamation, ne laiſſant point échapper le moindre ſymptôme d'émotion pour ou contre. Heureuſement la piece finit. Je me préparois à donner la main à quelque dame juſqu'à ſon caroſſe, mais toutes étoient accompagnées d'un ſi grand nombre de cavaliers, que je fus trompé dans mon eſpérance. Je vis enfin une très-aimable dame, parfaitement bien parée, laquelle étoit ſeule dans la loge; j'y courus auſſi-tôt pour la prier de m'accorder l'honneur de la conduire chez elle. Elle affecta d'abord quelque ſcrupule; j'inſiſtois davantage: elle changea de motif, & me dit, en me regardant aſſez tendrement, qu'elle craignoit de me donner trop de peine, & jettant enſuite les yeux ſur ſa montre, elle feignit d'en vouloir beaucoup à ſes domeſtiques,

pluſieurs bijoux d'un prix conſidérable, outre deux cent livres ſterlings d'argent comptant que mon ami avoit eu des effets qu'il avoit vendus.

Avec cet équipage, j'aurois pu paſſer en France pour un ſeigneur, ſi les états n'y étoient pas confondus par le luxe, l'ambition, & la fatuité. Mon généreux ami, qui m'accompagnoit, ſe contenta de paſſer pour mon valet, quelque choſe que je pûs lui dire. J'arrivai donc à Paris, tout me parut magnifique dans cette ſuperbe capitale, & digne de l'éloge que j'en avois entendu faire en Angleterre. J'en viſitai ſoigneuſement toutes les curioſités: je vis le Louvre, le palais & le jardin ſuperbe des Thuilleries. J'allai à Verſailles, où tout me parut reſpirer la politeſſe, la magnificence & le bon goût. Nous nous rendîmes peu de tems après en Angleterre, après avoir voyagé quelque tems, & viſité quelques villes de la Flandre.

quoi je le fermai ſur elle, en ordonnant au cocher de partir. Cette infante, irritée du mépris que je faiſois de ſes attraits, mit alors la tête à la portiere pour m'accabler des injures les plus atroces & les plus indécentes. " Comment, me dit-elle „ en s'épuiſant les poumons, double chien „ que tu es, tu ne payeras pas au moins „ le caroſſe? „ Je ne répondis rien, & quand j'aurois voulu le faire, je n'en aurois pas eu le tems, vu la volubilité avec laquelle elle m'invectivoit. Elle en vint enfin à ſa peroraiſon, qui étoit conçue en ces termes : " Adieu gredin, tu n'es ſans „ doute qu'un gueux revêtu, je le vois „ bien, tu n'as pas le ſol; vas-t-en à tous „ les diables; entends-tu, chien d'eſcroc? „ Allons hai! Fouette cocher.

Nous allâmes enſuite Strap & moi, dans une des hôtelleries des plus achalandées de la ville; je me fis ſervir un ſouper des plus honnêtes, afin de pouvoir m'entretenir librement avec mon ami. Je fis ſortir le garçon en lui diſant que mon domeſtique me ſuffiſoit. Dès que nous fûmes tête-à-tête, hé bien, lui dis-je, mon cher ami, que penſes-tu de cette femme? Strap, qui n'avoit pas ouvert la bouche depuis que nous en étions ſéparés, ſe mit à lever les mains au ciel, avant de me répondre: " Moi, dit-il enſuite, en me regardant „ fixément avec de grands yeux; je penſe

„ que... Il n'achevoit pas. Je le regardai fixément & le preſſai de me répondre. Ah! ma foi, me répondit-il en me donnant ſa bénédiction, que c'eſt un diable incarné; qui eſt-ce qui auroit pu penſer que tant de malice, d'impudence & de fourberie pût exiſter dans le cœur d'une perſonne qui paroiſſoit ſi douce & ſi modeſte? Le ciel nous ſoit en aide, *fronte nulla fides... nimium ne crede colori.* Quelle reconnoiſſance ne devons nous pas au ciel, de nous avoir préſervé de ce *ſépulcre recrépit?* J'étois fort du ſentiment de Strap, & je me promis bien d'être toujours circonſpect à l'avenir, & de ne jamais m'expoſer dans de pareilles aventures, qui pourroient être auſſi préjudiciables à ma bourſe qu'à ma ſanté.

Mon premier ſoin fut donc de travailler à me faire de ſolides connoiſſances; & dans ce deſſein, je fréquentois journellement un caffé qui me parut être le rendez-vous ordinaire de la meilleure compagnie de Londres. Ma bonne mine, ou plutôt l'éclat de ma parure, me procura de la part de ceux qui le fréquentoient, beaucoup d'égards & de politeſſes. On donnoit à manger dans la même maiſon, & j'y prenois de tems en tems mes repas; de ſorte qu'un jour je m'y trouvai à table avec une douzaine d'hommes parfaitement bien mis, la converſation roula ſur la po-

de ce qu'ils n'étoient pas encore arrivés, quoiqu'elle leur eut ordonné de ſe trouver préciſément à la ſortie du ſpectacle avec une chaiſe, pour la conduire chez elle. J'employai tant d'éloquence pour la déterminer, qu'elle ne put réſiſter plus longtems à la propoſition que je lui avois faite de lui envoyer mon domeſtique, pour nous chercher un caroſſe. Strap revint nous dire un moment après, qu'il n'en avoit point trouvé; cependant, il n'y avoit plus perſonne dans la ſalle, & nous fumes obligés de ſortir; nous deſcendîmes, & j'apperçus dans un coin cinq ou ſix eſtafiers qui cauſoient enſemble: l'un d'eux fit un ſigne à la dame que je conduiſois, & elle lui répondit par un regard qui marquoit la plus grande intelligence entr'eux. A peine eûmes-nous le dos tourné, que je les entendis tous éclater à la fois; la gaieté de ces meſſieurs me fit faire des refléxions; je crus devoir faire attention à la conduite de cette dame, avant d'entrer en commerce reglé avec elle. Je la priai d'attendre dans un caffé voiſin, juſqu'à ce que mon domeſtique, qui étoit allé chercher une voiture dans un autre quartier, fut arrivé; nouveau ſcrupule de ſa part, que je combattis & ſurmontai preſque en même-tems, en lui repréſentant qu'en reſtant à l'air, elle pourroit s'incommoder. Je lui propoſai de choiſir entre des rafraîchiſſemens,

plaignit très-fort, de ce que l'on préféroit les officiers de fraîche date, à ceux qui étoient fort anciens dans le ſervice; on exalta de nouveau le bonheur des François, par rapport au gouvernement: & la politique angloiſe fut traitée de tyrannie & de Machiaveliſme. Notre vieillard, outré des injures qu'on faiſoit à ſa patrie, dit en ſecouant la tête à celui qui parloit, Monſieur, j'ai toujours entendu dire, que tout oiſeau qui ſalit ſon nid eſt un vilain oiſeau. A l'égard des diſcours de ces meſſieurs, ils ſont étrangers, je n'y prends pas garde, ils ne nous connoiſſent pas aſſez bien. Mais vous qui êtes né, & qui avez vécu ſous le gouvernement de l'Angleterre, ayez plus de reconnoiſſance pour votre pays, & n'allez pas le cenſurer ſi mal à propos. Si le miniſtere n'a plus voulu ſe ſervir de vous, ſans doute il a eu ſes raiſons; vous devriez ſonger que c'eſt par ſes bontés que vous ſubſiſtez. Pour ces meſſieurs, (en parlant du prince & de l'ambaſſadeur) qui tiennent des diſcours ſi libres contre le gouvernement, les loix & le génie de notre nation, il me ſemble qu'ils devroient avoir un peu plus de conſidération pour des bienfaiteurs, qui ne me paroiſſent blâmables que de recevoir, protéger & payer des ingrats & de pareils vagabonds. A ces mots, le chevalier habillé de verd ſe leva tout furieux, en

mettant la main ſur la garde de ſon épée. L'Anglois de ſon côté ſauta ſur ſa canne, & dit ; Pardieu, ſi vous ne reſtez tranquille, vous trouverez à qui parler. La compagnie les ſépara ; le François ſe remit ſur ſon ſiege, & ſon antagoniſte continua en ces termes : Ecoutez, monſieur, vous ſavez bien que ſi vous oſiez parler ſi librement à Paris du gouvernement de la France, que vous venez de faire du nôtre à Londres, on vous auroit envoyé ſans façon à la baſtille, ou vous auriez eu le tems de faire pénitence peut-être toute votre vie. " Hé bien, monſieur-, apprenez de moi „ que, quoique notre gouvernement ſoit „ plus libre, nous avons cependant de „ bonnes loix, pour punir les gens qui „ tiennent des diſcours ſéditieux ; & ſi „ je vous entends dire encore un ſeul mot „ au mépris & au déſavantage de ce „ royaume, je vous donnerai une preuve „ convainquante de ce que j'avance, & „ vous ferai repentir de votre hardieſſe. » Ce diſcours produiſit ſur toute la compagnie un effet auſſi promt que ſurprenant. Le jeune prince devint ſouple comme un gant ; l'ambaſſadeur trembla ; le général s'aſſit honteux & ſans rien dire ; & le docteur, qui croyoit déja ſentir tout le poids de l'autorité, devint pâle comme la mort, & proteſta qu'il n'avoit pas intention de choquer le gouvernement, ni

litique, & je m'apperçus que la plûpart d'entr'eux étoient fort prévenus pour la ſageſſe du gouvernement François. Un vieux gentilhomme, fort opiniâtre, étoit le ſeul qui prit avec zele le parti de ſa nation. Ce bon patriote, qui n'étoit jamais ſorti de ſon pays, étoit ſouvent battu dans ſes diſputes, & il n'avoit à oppoſer aux argumens ſéduiſans de ſes antagoniſtes, qu'un zele qui tenoit quelquefois du fanatiſme. On défendit avec beaucoup d'éloquence les intérêts de la reine d'Eſpagne, & l'on interpréta avec beaucoup de ſagacité, la pragmatique-ſanction; j'avois cependant quelque peine à adopter les commentaires qu'on lui donnoit. Mais l'extérieur impoſant des interlocuteurs m'impoſoit ſilence, & je croyois être en converſation avec quelque miniſtre ou quelques ambaſſadeurs des cours étrangeres, ou, tout au moins, de quelques ſeigneurs qui voyageoient en Angleterre. Un vieux [illegible]cier prit alors la parole, il en impoſoit par un ton belliqueux, qui me perſuada qu'il étoit un des plus grands militaires de toute l'Angleterre. Il ſe mit à parler des opérations de la campagne derniere, & ſur-tout de la bataille d'Ettingen; il en fit le récit ſi fort à l'avantage des François, & reprocha tant de ſottiſes aux généraux alliés, que je ne pus me refuſer à la défenſe de la patrie; je rendis aux François toute la

de ſon compliment, &, comme étranger dans ce lieu, je le priai de m'inſtruire de la qualité & du caractere des gens avec qui nous avions dîné. C'étoit le prendre par ſon endroit ſenſible, car il n'étoit pas moins grand parleur que curieux. Il y conſentit volontiers, & m'étonna beaucoup en m'apprenant que le ſoi-diſant prince étoit un comédien, & l'ambaſſadeur un violon de l'opéra. Le docteur, continua-t-il, eſt un Prêtre catholique romain, qui paroît quelquefois ſous l'habit d'officier, & ſe dit capitaine; mais plus ſouvent, il prend le ton, les airs & l'habit d'un médecin. C'eſt à la faveur de ce déguiſement qu'il s'inſinue parmi le peuple, pour faire des proſélytes. Il a déja été une fois entre les mains de la Juſtice pour cela; mais c'eſt un homme adroit, qui a ſu ſe conduire ſi finement, qu'il en a été quitte pour quelque tems de priſon. Quant au général, il a dû ſon avancement à ſes protections plutôt qu'à ſon mérite. Mais à préſent que le miniſtere a ouvert les yeux, & que ſes amis ſont morts ou hors de place, on l'a réformé, & il eſt réduit à une petite penſion: il en eſt très-mécontent, & ſe déchaîne à tous propos contre le gouvernement, avec ſi peu de ménagement, que je m'étonne qu'on n'ait pas encore réprimé ſon inſolence: mais la vérité eſt qu'il doit ſa ſûreté à ſa foibleſſe, & au

mépris que l'on fait de ſa perſonne. Il n'a pas ſervi beaucoup de tems; cependant, ſi l'on veut l'en croire, il ne s'eſt rien fait de conſidérable depuis la révolution, qu'il n'y ait eu la principale part. Raconte-t-on quelqu'action d'un grand général, il en rapporte auſſi-tôt une autre de lui; mais il n'eſt pas heureux dans ſes inventions, car il lui arrive ſouvent dans ſes narrations, de faire des bévues ſi groſſieres, que tout le monde en hauſſe les épaules. Il a toujours à la bouche les noms de Céſar, Pompée, Alexandre le grand; & comme il lit beaucoup ſans jugement, ſes idées ſont embrouillées, & ſes harangues ſont auſſi obſcures que longues; quand une fois il commence à parler, n'ayez pas peur qu'il ceſſe tant qu'il reſte quelqu'un pour l'écouter. Je ne connois qu'un moyen d'arrêter la volubilité de ſa langue; c'eſt de relever quelque ſottiſe qu'il a dite, ou de lui demander la ſignification de quelque terme difficile qu'il ignore; pour lors, il eſt forcé de ſe taire, ou de quitter la place, comme vous l'avez vu faire, quand je lui ai demandé ce que c'eſt qu'*épaulement*. S'il en eût ſu la ſignification, ſon triomphe eût été inſuportable, & il nous eût fallu décamper les premiers, ou eſſuyer milie impertinences.

Après avoir ainſi contenté ma curioſité, il commença de me faire entrevoir la ſienne,

perſonne en particulier. Docteur, reprit le vieux gentilhomme, on connoît vos principes, je n'ai rien à vous dire de plus à cet égard; mais je ſuis fort ſurpris qu'un homme qui nous mépriſe ſi fort, vive cependant parmi nous, quand il n'a aucun motif apparent qui l'y engage. Que n'allez-vous fixer votre demeure dans votre chere France; vous y pourrez déclamer contre l'Angleterre en toute ſûreté. Le docteur ne jugea pas à-propos de repliquer, & il régna enſuite un morne ſilence. Alors je pris la parole, & dis qu'il étoit honteux que des gens de bon ſens, qui n'agitoient des queſtions que pour s'amuſer & paſſer le tems, en vinſſent à de pareilles extrémités; & je leur propoſai de faire venir encore une bouteille pour noyer toute l'animoſité. Toute la compagnie applaudit à ma propoſition. L'Anglois déclara qu'il n'en vouloit pas plus aux gens pour n'être pas de ſon avis, que pour avoir un tempérament différent, & but à la ſanté de tous ceux qui étoient préſens. Chacun lui fit raiſon; & la converſation recommença à s'animer, mais ſans ceſſer d'être générale. On mit la guerre ſur le tapis. Alors le général déploya ſon éloquence, & nous raconta tous ſes beaux exploits. Dans le milieu de ſa harangue, il lui arriva de prononcer le mot *épaulement*; ſur quoi, le bruſque Anglois lui demanda ce que

en me faiſant ſur moi-même différentes queſtions, auxquelles je ne répondis que par des termes ambigus. Monſieur, me dit-il, je m'imagine que vous avez voyagé. Oui, monſieur, lui répondis-je. Les voyages coûtent beaucoup, continua-t-il, je ſais ce que c'eſt par expérience : il n'y a point d'été que je n'aille à Bath ou à Tumbridge, & je penſe que dans les autres Pays, on eſt auſſi-bien étrillé ſur les routes, que dans celui-ci. Vous avez-là, monſieur, une jolie pierre à votre bague ; les François ſont d'une adreſſe ſurprenante pour compoſer ces ſortes de pierres. Comment donc ! cela eſt preſque auſſi beau qu'un diamant. Preſque auſſi beau, lui répondis-je, pourquoi pas auſſi beau ? Pour peu que vous vous connoiſſiez en pierreries, vous devez voir du premier coup d'œil, que c'eſt un diamant véritable, & d'une très-belle eau. Prenez-le & l'examinez. Il le fit, & me le rendant, il me dit avec quelque confuſion : Je vous demande pardon, je vois maintenant que c'eſt un vrai brillant, de grande valeur. Je ſentis que cette vue me donnoit du poids auprès de lui, & pour mieux gagner ſon eſtime, je lui dis que je voulois lui faire voir un cachet de compoſition, gravé d'après une antique fort recherchée : en effet, je tirai ma montre, d'où pendoit une chaîne d'or, au bout de laquelle étoient trois cachets montés en or. Il les examina l'un après

extrême. En disant ces mots, il suivit M. Medlar qui étoit allé au comptoir payer le caffé ; & il lui demanda assez haut pour que j'entendisse ; quel est ce monsieur, avec qui vous étiez ? Son ami lui répliqua ; morbleu, monsieur, je le saurois à présent, sans votre impertinente arrivée ; & il s'en alla tout fâché. Le cérémonieux docteur, revint aussi-tôt s'asseoir auprès de moi, après m'avoir fait mille excuses de m'avoir laissé seul, il me fit entendre que ce qu'il venoit de communiquer à M. Medlar au comptoir, étoit une affaire de la derniere importance, & qui ne pouvoit pas se remettre. Ensuite il demanda du caffé, il s'étendit beaucoup sur les vertus de cette liqueur, & m'apprit avec emphase, que pour les tempéramens froids & phlegmatiques comme étoit le sien, elle séchoit l'humidité superflue, & fortifioit le genre nerveux. Ensuite, il me dit que cette plante absolument inconnue des anciens, tiroit son nom de la langue Arabe, comme il étoit aisé d'en juger par le son & la terminaison du mot. Après quoi, il me fit une dissertation sur le verbe *boire*, qu'il prétendit être impropre, parlant du caffé, puisque l'on ne fait que succer pour ainsi dire cette liqueur, au lieu que la vraie signification de *boire*, est étancher la soif. Je ne pouvois presque m'empêcher de rire de cette savante & sublime dissertation ; &

pour mieux m'insinuer dans sa confiance; je jugeai à propos de le contrarier un peu. Le docteur, qui, sans doute n'avoit eu d'autre dessein que de montrer son érudition, fut extrêmement surpris de se voir redresser par un jeune homme; & après avoir un peu rêvé: Ma foi, monsieur, me dit-il, vous avez raison; je n'avois pas examiné l'affaire avec mon exactitude ordinaire. Ensuite le discours tomba sur la langue Latine, & nous eumes dans cette langue une conversation de deux heures sur différens sujets. Il faut avouer qu'il parloit très-bien, & que, malgré son extérieur frivole & son application à des bagatelles, c'étoit un homme savant & d'un vrai mérite. Il me regarda, comme je le fus ensuite de M. Medlar, comme un prodige de savoir, & me proposa, si je n'étois point engagé, de me mener le soir au caffé de Bedfort, où il avoit rendez-vous avec plusieurs jeunes gens riches, & à la mode.

CHAPITRE VI.

Wagtail introduit Roderik dans une ſociété de jeunes gens choiſis, avec qui il paſſa la ſoirée. Leur converſation. Portrait de ces nouveaux compagnons. On ſe réjouit aux dépens du Docteur. Suite de débauche.

J'ACCEPTAI ſa propoſition avec plaiſir, & ayant pris un fiacre, nous allâmes au rendez-vous, où je vis un grand nombre de jeunes gens alertes & badins, dont la plupart parlerent au docteur avec beaucoup de familiarité. J'en vis ſur-tout un cercle autour du feu, que je reconnus ſans peine pour les mêmes perſonnes qui m'avoient donné lieu la veille par leurs riſées, de ſoupçonner la dame à qui j'avois offert poliment de la reconduire. Ils ne m'eurent pas plutôt vu entrer avec le docteur Wagtail, c'étoit le nom de mon conducteur, qu'ils ſe parlerent à l'oreille les uns aux autres. Je ne fus pas peu ſurpris, quand je trouvai que c'étoit-là les gens avec qui il vouloit me faire lier connoiſſance. Car en les appercevant, il me les nomma, & me demanda ſous quel nom je voulois être connu. A quoi ayant répondu, il s'avança grâvement; & leur dit: Votre ſerviteur

très-humble, meſſieurs; permettez-moi d'introduire dans votre ſociété, M. Random mon ami, que j'ai l'honneur de vous préſenter : & ſe tournant de mon côté ; M. Random, me dit-il, voilà M. Bragvell, M. Banter, M. Chatter, mon ami M. Slyboot & M. Ranter. Je les ſaluai les uns après les autres, & quand j'abordai M. Slyboot, je m'apperçus qu'il tiroit la langue ; mais je ne fis pas ſemblant pour lors de m'en être apperçu. M. Ranter, qui, comme je l'ai appris dans la ſuite, étoit un comédien, fit briller ſes talens, & contrefit mon air, mes geſtes & ma voix en me rendant mon compliment. Je ne m'en ſerois pas apperçu ſi facilement, s'il n'eut fait déjà la même choſe à mon ami Wagtail, quand nous entrâmes. Je le laiſſai jouir pour le moment des fruits de ſon adreſſe ſans m'en plaindre, bien réſolu pourtant, de châtier ſon inſolence à la premiere occaſion. M. Slyboot me croyant Etranger, me demanda ſi j'avois été en France depuis peu. Je lui répondis que oui. Il me demanda ſi j'avois vu les tableaux du Luxembourg. Oui, monſieur, lui dis-je, je les ai conſidérés plus d'une fois, avec beaucoup d'attention. La ſuite de la converſation me fit connoître qu'il étoit peintre. Tandis que nous diſcourions des différens morceaux de cette fameuſe galerie, j'entendis Banter qui demandoit au docteur Wagtail

où il avoit pêché ce M. Random. A quoi le médecin répondit : En vérité, c'eſt un très-aimable homme, monſieur, un homme riche, qui a fait le grand tour, & qui a vu la meilleure compagnie qu'il y ait en Europe. Il vous l'a dit ſans doute, répliqua l'autre ; pour moi, ſans aller chercher ſi loin, je le prends pour quelque valet de chambre François. Voilà qui eſt admirable, monſieur, s'écria le docteur ; je vous dis que je connois très-bien toute ſa famille ; il eſt des Random d'Ecoſſe : c'eſt une ancienne maiſon qui eſt un peu alliée à la mienne. Je fus extrêmement piqué des conjectures de M. Banter, & je commençai à prendre une aſſez mauvaiſe idée de toute cette compagnie en général ; mais comme il étoit vraiſemblable qu'ils me pourroient procurer quelque connoiſſance plus agréable, je réſolus de ſouffrir ces petites mortifications tant que je pourrois, ſans ſortir de la dignité de mon caractere. Après avoir converſé quelque tems ſur la pluie & le beau tems, les comédies, la politique, & autres matieres ſemblables, dont on parle d'ordinaire dans les caffés, on propoſa d'aller paſſer la ſoirée dans une fameuſe taverne du voiſinage, où nous nous rendîmes tous enſemble. Nous montâmes dans une chambre ; on demanda du vin François, & on commanda le ſouper : on y but largement, & ce fut-là que mes aſſociés développerent de plus en plus

leur caractere. J'eus lieu bientôt de m'appercevoir que le docteur étoit le plaſtron de tous les bons mots du peintre & du comédien, & qu'il leur ſervoit à divertir la compagnie. M. Ranter ouvrit la ſcene par lui demander ce qu'il devoit prendre pour un rhume, une foibleſſe d'eſtomac & une indigeſtion, dont il étoit extrêmement incommodé. Wagtail entreprit ſur le champ d'expliquer la nature de ſa maladie, & harangua d'une maniere diffuſe ſur les pronoſtics, les diagnoſtics, les ſimptomatiques, la thérapeutique, la réplétion & l'inanition. Enſuite, il calcula la force de l'eſtomac & des poumons dans leurs opérations reſpectives; il attribua la maladie du comédien à un dérangement de ces organes cauſé pour avoir trop bu ou trop parlé, lui preſcrivit l'uſage des ſtomachiques, & lui interdit tout-à-fait celui des femmes & du vin; lui défendit de parler, de rire, de chanter, de touſſer, de crier & d'éternuer. Bon, bon, s'écria Ranter, en l'interrompant, le remede eſt pis que le mal. Je voudrois ſavoir où je pourrois trouver de l'eau de mêche. De l'eau de mêche! reprit le docteur; en vérité je ne vous entends pas, M. Ranter. C'eſt de l'eau extraite de la mêche, répliqua l'autre; c'eſt un ſpécifique univerſel pour toutes les maladies de l'homme. Il a été découvert par un ſavant moine Allemand, qui, par eſtime pour Paracelſe, lui

fit part de ſon ſecret. Pardonnez-moi, s'écria le peintre, c'eſt Salomon qui s'en eſt ſervi le premier, comme on peut le voir par un manuſcrit Grec que trouva il n'y a pas long-tems au pied du Mont-Liban un payſan qui creuſoit la terre pour chercher des pommes de terre. En vérité, répondit Wagtail, quoique j'aie beaucoup lu, je n'ai jamais rien appris de ce remede; & juſqu'à préſent, j'ai ignoré que Salomon fût le Grec, ou qu'il vînt des pommes de terre en Paleſtine. Ici, Banter ſe mêla dans la converſation, & dit qu'il étoit fort ſurpris que le docteur Wagtail pût avoir le moindre doute que Salomon ait entendu le Grec, puiſqu'on nous le donne pour le prince le plus ſage & le plus ſavant qu'il y ait eu dans le monde. A l'égard des pommes de terre, qu'elles y avoient été tranſplantées dans le tems dès croiſades, par quelque chevalier d'Irlande. J'avoue, dit le docteur, que la choſe eſt très-vraiſemblable; & je donnerois volontiers une bonne ſomme d'argent, pour voir ce manuſcrit, qui doit être un morceau bien précieux. Et je vous certifie que ſi je ſavois la compoſition de ce remede, j'en ferois uſage ſans délai. Le comédien aſſura que le procédé étoit tout ſimple. Il n'eſt queſtion, continua-t-il, que de prendre cent livres de mêche bien ſéche, & de les faire diſtiller par la force de la chaleur animale, dans une grande retorte

de verre, il en viendra environ un demi ſcrupule d'une eau inſipide, dont il ne faut qu'une goutte pour une doſe. Sur mon honneur, s'écria le crédule docteur, cela eſt bien ſingulier & bien extraordinaire, qu'un *caput mortuum* puiſſe rendre de l'eau. J'ai toujours été grand ennemi des ſpécifiques, parce que je les crois oppoſés à la nature de l'économie animale; mais il n'eſt pas permis de s'élever contre l'autorité de Salomon. Il y a pourtant ici une choſe qui m'embarraſſe : quand j'aurai amaſſé une quantité aſſez conſidérable de mêche, qui, ſans doute fera hauſſer le prix du papier, où pourrai-je avoir une retorte aſſez grande & une chaleur animale aſſez forte pour échauffer une pareille maſſe ? Slyboot l'aſſura qu'on pourroit lui ſouffler une retorte auſſi grande qu'une maiſon dans un cas de beſoin; & que la méthode la plus facile d'élever la vapeur par le moyen de la chaleur animale, ſeroit de la placer au milieu d'une infirmerie de fébricitans couchés ſur des matelas qui ſe trouveroient en contact avec la retorte. Il n'eût pas plutôt prononcé ces mots, que Wagtail s'écria tranſporté de joie : Par ma foi, l'expédient eſt admirable; je veux l'eſſayer inceſſamment. La ſimplicité du médecin réjouit beaucoup toute la compagnie, & chacun à ſon tour, lui adreſſa des complimens ironiques, que ſa ſotte vanité lui fit prendre pour

très-ſérieux. Monſieur Chatter changea de propos, & nous fit le détail de tous ceux qui avoient danſé à l'aſſemblée d'Hamſtead, & nous régala de la deſcription de tous leurs ajuſtemens, depuis les robes des femmes, juſqu'aux boucles de ſouliers des hommes; & il finit ſon récit par dire à Bragvell, que ſa maîtreſſe Melinde s'y étoit trouvée, qu'il l'invitoit à y aller avec elle la premiere fois. Non, ma foi, dit Bragvell, j'ai bien autre choſe à penſer, que de me trouver avec un tas de jeunes folles. D'ailleurs, vous connoiſſez mon humeur, & que j'ai de la peine à me contenir, quand il eſt queſtion des femmes. La derniere fois que j'y fus j'eus une affaire avec Tom-Trivet. Cela eſt vrai, répliqua Banter, je me reſſouviens que vous criâtes beaucoup devant les femmes, & vous fîtes très-bien, car cela vous donna occaſion de montrer bien de la fermeté, ſans courir aucun danger. Aucun danger! reprit l'autre fort courroucé, que voulez-vous dire? Je ne crains point les dangers; jamais homme ne m'a fait peur; on ſait aſſez que j'ai tiré du ſang plus d'une fois, & que j'ai été bleſſé auſſi. Le comédien demanda en grace à ce champion de jeter les yeux ſur lui, & de le prendre pour ſecours, quand il lui arriveroit de vouloir ſe battre; car, lui dit-il, je voudrois voir un homme mourir d'un coup de poignard, afin de ſaiſir ſon attitude, & de

mieux repréſenter ce perſonnage ſur la ſcene. Mourir, répliqua le héros, non pardieu, je ne ſuis pas ſi ſot, que de me faire des affaires avec la juſtice; je regarderois mon maître d'armes comme un ignorant & une bête, s'il ne m'avoit enſeigné le moyen de bleſſer mon ennemi à quelqu'endroit que je veuille, & le mettre hors de combat. Oh, oh! s'écria Slyboot, ſi cela eſt, j'ai une grace à vous demander: Vous ſavez que j'ai un S. Sébaſtien à peindre, & je voudrois ſaiſir l'inſtant où on lui décoche la premiere fleche. Or, je ſerois charmé que vous vouluſſiez, en ma préſence, piquer ainſi quelque impertinent, & le faire tomber en convulſion, ſans mettre ſa vie en danger; j'aurois occaſion parlà de peindre l'agonie d'après nature. M. le docteur vous dira l'endroit où il faut piquer, & juſqu'à quel point vous pourrez enfoncer; mais ſur-tout, que ce ſoit le plus près du côté gauche qu'il ſera poſſible. Wagtail, qui prit la choſe très-ſérieuſement, obſerva qu'il ſeroit bien difficile de pénétrer dans le côté gauche du thorax, ſans bleſſer le cœur, & conſéquemment, ſans donner la mort: mais qu'il ne doutoit cependant pas, qu'un homme qui auroit la main aſſez adroite, & une connoiſſance exacte de l'anatomie, ne pût entamer le diaphragme en quelqu'endroit ſur les bords, de maniere à occaſionner un ſanglot, ſans

pourtant que la mort s'enſuivît : qu'il étoit prêt de démontrer à M. Bragvell s'il le vouloit, l'inſertion de ce muſcle, mais qu'il lui conſeilloit de ne point tenter l'expérience, qui ſeroit capable, en cas qu'elle ne réuſſit pas, de porter préjudice à ſa réputation. Bragvell prit la badinerie du peintre, auſſi ſérieuſement que le docteur, & refuſa d'en venir à aucune affaire, en diſant, qu'il avoit tous les égards poſſibles pour M. Slyboot, mais qu'il s'étoit fait une regle de ne jamais ſe battre, que quand ſon honneur y étoit intéreſſé; on fit mille railleries de cette eſpece. Le vin courut à la ronde; on ſervit le ſouper, où nous mangeâmes tous avec beaucoup d'appétit; & après le ſouper, nous nous remîmes à boire. Bragvell devint plus querelleur; Banter d'une humeur plus ſévére; Ranter déclama divers morceaux; Slyboot parodia tout le monde; pour moi, je me mis à chanter des chanſons Françoiſes, & Chatter m'embraſſoit de tout ſon cœur, tandis que le docteur, avec un air penſif, gardoit le ſilence comme un diſciple de Pitagore. Enfin, Bragvell propoſa d'aller courir les rues, d'attaquer le guet, de battre le conneſtable, & qu'enſuite nous irions nous coucher tranquillement.

Tandis que nous étions à délibérer ſur cette expédition, il vint un garçon dans notre chambre, demander le docteur Wag-

tail ; & apprenant qu'il y étoit, il lui dit qu'une dame demandoit en bas à lui parler. Le médecin ſortit de ſa méditation, & avec un regard confus, aſſura la compagnie qu'il n'étoit pas poſſible que ce meſſage s'adreſſât à lui ; qu'il n'avoit de liaiſon avec aucune dame quelle qu'elle put être, & dit au garçon d'aller le lui déclarer. Comment, s'écria Banter, ſeriez-vous aſſez impoli pour refuſer d'écouter cette dame ; peut-être vient-elle pour une conſultation ? A la vérité, il faut qu'elle ait quelques affaires bien extraordinaires à vous communiquer, pour vous venir chercher à cette heure dans une taverne : M. Ranter, allez, je vous prie, faire à cette dame les complimens du docteur. Donnez-lui la main, & faites-la monter. Le comédien deſcendit auſſi-tôt ; & revint un moment après, conduiſant avec beaucoup de cérémonie une grande femme, dont l'air annonçoit bien ce qu'elle étoit. Nous la reçumes avec de grands reſpects ; & après bien des façons, nous la fîmes aſſeoir. Elle garda le ſilence pendant quelque tems, & jetoit des regards triſtes ſur le docteur, qui, tout confus de cette aventure, lui rendoit ſa triſteſſe au quadruple. Enfin, elle pouſſa beaucoup de ſoupirs, pleura ; & eſſuyant ſes larmes, s'adreſſa ainſi au docteur : Quoi, M. Wagtail, pas un ſeul mot de conſolation ? Rien ne peut-il attendrir ton

cœur de rocher ? Quoi, toutes mes larmes, ma triſteſſe, la ruine inévitable que tu m'as cauſée, rien n'eſt capable de te toucher ? Que ſont devenus tes ſermens, homme parjure & ſans foi ? As-tu donc renoncé à l'honneur, & à la conſcience ? Tu n'as point de remords de ta perfidie ? Réponds-moi. Veux-tu enfin me rendre juſtice ? Ou, faut-il que j'appelle à mon ſecours le ciel & l'enfer pour me venger ? Si le pauvre Wagtail avoit été ſurpris de la voir, jugez quelle dût être ſa confuſion, en l'entendant ainſi parler. Son teint naturellement pâle, devint livide. Il rouloit les yeux ; ſes levres étoient tremblantes, & il répondit ainſi, d'un ton qu'on ne peut pas rendre : Sur mon honneur & ma parole, madame, vous me prenez pour un autre. J'ai pour votre ſexe une vénération toute particuliere, & je ſuis incapable de faire aucun tort à une dame ; d'ailleurs, j'ai beau ſonger, je ne me rappelle pas d'avoir jamais eu l'honneur de vous voir. Je vous parle vrai, madame, ou que je meure à l'inſtant. Comment traître, s'écria-t-elle, tu me déſavoues ! Non, non, je ne me ſuis point mépriſe ; je connois trop bien cette mine enchantereſſe ; je connois trop bien cette langue maudite, à qui rien ne peut réſiſter. Hélas ! meſſieurs, puiſque les mauvais procédés de cet infâme, me forcent à dévoiler ſa conduite & la mienne ;

ſachez que ce traître, ſous le prétexte ſpécieux de m'épouſer, a ſu gagner mon cœur, & que, profitant de ſa conquête, il m'a ravi le tréſor de ma virginité, & m'a enſuite abandonnée à mon malheureux ſort. Je ſuis actuellement groſſe de quatre mois; mes parens m'ont chaſſée de chez eux, & m'ont laiſſé en proie à la miſere & à la pauvreté. Oui, barbare, ajouta-t-elle, en ſe tournant vers le docteur, oui tigre, oui ſuccube, tu ne connois que trop ma ſituation! Mais je t'arracherai ton cœur infidele, & je délivrerai la terre d'un monſtre tel que toi. A ces mots, elle s'élança ſur le docteur, qui grimpa ſur la table avec une agilité incroyable, & s'alla cacher derriere Bragvell, tandis que nous tâchions d'appaiſer cette héroïne furieuſe. Quoique toute la compagnie affectât la plus grande ſurpriſe, il me fut aiſé d'appercevoir que c'étoit un jeu qu'ils avoient concerté entr'eux pour ſe divertir aux dépens du docteur; ainſi, n'ayant plus d'inquiétude ſur les ſuites, j'entrai pour ma part dans le complot & j'eus le plaiſir de jouir de l'embarras de Wagtail, qui, tout en larmes, conjuroit toute la compagnie de le défendre, proteſtant qu'il étoit auſſi innocent du crime dont on l'accuſoit, que l'enfant qui eſt encore dans le ſein de ſa mere; & nous faiſant entendre en même-tems, qu'il étoit naturellement hors d'état de commettre une

pareille offenſe. La nature ! s'écria cette dame, il n'y a point de nature qui tienne : il m'a ſéduite par ſes charmes & ſes ſortileges, autrement quelle eſt la femme qui pourroit écouter les douceurs d'un pareil magot. Ces yeux de chouette étoient-ils capables de faire des conquêtes ? Qu'y-a-t-il d'admirable dans cette vilaine charogne ? Cette bouche en fer à cheval, étoit-elle faite pour être baiſée ? Non, non, miſérable que tu es ; c'eſt à tes filtres, à tes drogues, à tes enchantemens, que tu dois tes ſuccès. Ce n'eſt point à tes qualités naturelles ; elles ſont trop mépriſables à tous égards pour cela. Le docteur crut alors qu'il étoit tems de ſe défendre d'une façon ſans replique, & pria la plaignante de s'appaiſer. Il dit qu'il ne demandoit qu'une demie-heure, & qu'il entreprenoit de nous prouver l'abſurdité qu'il y avoit d'ajouter foi aux enchantemens, qui ne devoient être regardés que comme des folies enfantées par l'ignorance & la ſuperſtition. Il nous débita en conſéquence un diſcours fort ſavant ſur les idées, ſur le pouvoir & l'indépendance de l'ame, ſur les propriétés des remedes ſtimulans, ſur la différence que l'on doit faire ſur le penchant à la galanterie que peuvent exciter certaines drogues, & une paſſion limitée à un ſeul objet qui ne peut être que la ſuite des ſenſations & de la réflexion ; & il conclut ſa harangue

par une remontrance pathétique ſur le malheur qu'il avoit de ſe voir en proie au reſſentiment d'une dame à qui il n'avoit jamais fait tort; qu'il n'avoit même jamais vûe, & dont les déſordres la portoient vraiſemblablement à accuſer le premier innocent, qui par-là ſe trouvoit en danger de perdre ſon honneur & ſa réputation. La princeſſe abandonnée lui laiſſa à peine le tems de finir ſa harangue; elle recommença ſes lamentations, & tâcha de mettre la compagnie en garde contre l'éloquence de ſon adverſaire, qui, à ce qu'elle diſoit, étoit capable de corrompre le tribunal le plus intégre qu'il y eût au monde. Banter lui conſeilla de l'épouſer ſur le champ, comme le ſeul moyen de ſauver ſa réputation, & s'offrit même de l'accompagner à la flotte pour cela: mais Slyboot lui propoſa d'acheter un pere à cet enfant, & de donner une penſion à la mere. Ranter s'offrit d'adopter l'enfant *gratis*. Wagtail l'auroit adoré volontiers pour ſa généroſité, & quoiqu'il continuât à proteſter de ſon innocence, il conſentit à tout, plutôt que de voir élever des doutes ſur la pureté de ſes mœurs. La dame rejetoit tout autre expédient que le mariage; mais Bragvell prit le parti du docteur, & entreprit de le débarraſſer de ſon importunité pour une demie guinée; à l'inſtant, Wagtail tira ſa bourſe avec empreſſement, & la donna à ſon ami, qui, en tirant une demie guinée, la

donna à cette femme, & lui dit de remercier Dieu de ſa bonne fortune. Quand elle eut reçu ce préſent, elle affecta de pleurer à chaudes larmes, & pria le médecin, puiſqu'il renonçoit à elle, de ne pas lui refuſer du moins un baiſer en partant. Nous eumes bien de la peine à l'y déterminer; enfin, il s'avança pour la ſaluer, comme il eſt d'uſage; mais elle lui mordit la joue ſi ſerré, qu'il jeta un grand cri, ce qui nous divertit beaucoup. Quand elle eut jugé à-propos de le lâcher, elle fit une profonde révérence à toute la compagnie, & ſortit de la chambre, laiſſant le docteur dans la plus grande appréhenſion, moins pour la douleur qu'il ſouffroit, que pour les ſuites de cette morſure, car, diſoit-il, je ſuis certain que cette femme eſt enragée. Banter ordonna le cautere actuel, & mit la pincette au feu pour ſcarifier la plaie. Le comédien fut d'avis que Bragvell grattât la partie malade avec la pointe de ſon épée; mais le peintre s'oppoſa à ces opérations douloureuſes, en exaltant un baume qu'il avoit dans ſa poche, & qui étoit ſouverain contre la morſure des chiens enragés. A ces mots, il tira une petite veſſie remplie de couleur noire, dont il frotta ſur le champ, non-ſeulement la partie malade, mais preſque tout le viſage du docteur, qu'il laiſſa dans un état à faire peur: en un mot, ce pauvre diable étoit ſi harraſſé de peur & des tours qu'on

lui avoit joués, que j'en eus pitié, & le renvoyai chez lui dans une chaiſe à porteur, contre l'avis de tous ceux qui étoient préſens.

La liberté que j'avois priſe fit ombrage à Bragvell, qui en marqua ſon mécontentement par des juremens & des ménaces, ſans pourtant s'adreſſer à perſonne. Slyboot, qui étoit aſſis vis-à-vis de moi, ne s'en fut pas plutôt apperçu, que, dans l'intention d'exciter une querelle, il me vint dire à l'oreille, qu'il croyoit que Bragvell en vouloit à moi, mais qu'au reſte, chacun devoit ſe mêler de ſes affaires. Monſieur, lui répondis-je fiérement, je ne ſuis point d'humeur de rien ſouffrir de Bragvell ni de vous, & je n'ai pas beſoin de votre conſeil pour me ſervir de regle; il me demanda mille pardons, & m'aſſura que ce qu'il m'avoit dit étoit ſans aucun deſſein de m'offenſer. Bragvell faiſoit ſemblant de dormir, pour n'être point obligé de prendre part à ce qui ſe paſſoit; mais le comédien, qui étoit plus étourdi & moins ſage que Slyboot, ne voulant pas que l'affaire en reſtât-là, réveilla M. Bragvell, & lui dit tout crûment que je l'avois inſulté, & même ménacé de coups de bâton. Je jugeai du moins, que c'étoit-là ce qu'il lui diſoit, car il ſe leva en criant: Morbleu, vous en avez menti, perſonne ne ſeroit aſſez hardi pour me traiter de la ſorte. Eſt-il vrai M.

Random, que vous m'ayez insulté & ménacé du bâton ? Je niai le fait, & je m'offris à punir l'impertinent qui cherchoit à mettre le trouble dans la compagnie. Bragvell m'approuva, & tira son épée, j'en fis autant, & m'adressant au comédien : M. Ranter, lui dis-je, je sais que vous possédez dans la perfection les qualités & les talens d'un singe. J'ai remarqué plusieurs fois dans la soirée, que vous les mettiez en pratique pour me contrefaire moi & les autres ; il faut voir maintenant, si vous leur ressemblez aussi en agilité. Sautez par dessus cette épée, ne vous faites pas prier. A ces mots, je tendis mon épée à trois pieds de hauteur, & je lui dis : une fois, deux fois, trois fois, allons donc. Mais au lieu de faire ce que je lui commandois, il renfonça son chapeau, porta la main à son épée, & affectant l'air, la hardiesse & le ton d'un Spadassin : Quoi donc, dit-il, prétend-on que je me soumette à une telle humiliation, & que, comme un singe amené des montagnes & des bois, j'aille faire des tours de passe-passe ? Non, que la mort me saisisse plutôt, & vienne finir mes tristes jours ; je veux tremper mes mains dans le sang d'une furie..... Ne peut-on pas avoir ici un exprès pour l'envoyer chercher ?

Cette bouffonnerie ne lui réussit pas comme il l'espéroit, & toute la compagnie se faisoit un plaisir de voir jusqu'où on pour-

roit le pouſſer. M. Banter me fit ſigne de tenir mon épée un ou deux pieds plus haut, afin de lui donner une plus belle occaſion d'exercer ſes talens. Le peintre aſſura que s'il faiſoit bien ſon devoir, il le recommanderoit au propriétaire des bancs de Sadler, comme un excellent voltigeur; & Bragvell lui criant, ſaute pour le roi, lui pointa les feſſes avec ſon épée, ce qui lui réuſſit ſi bien, qu'il ſauta par deſſus mon épée en un tour de main, & trouvant la porte ouverte, il diſparut comme un éclair, bien charmé ſans-doute d'en avoir été quitte à ſi bon marché. Il étoit alors près de deux heures du matin; nous payâmes notre dépenſe & ſortîmes. Le peintre ſe retira chez lui ſans rien dire, Banter & moi, nous accompagnâmes Bragvell dans un caffé, où, après nous être amuſés quelque tems, nous le laiſſâmes endormir ſur un banc, & nous acheminâmes enſuite du côté de Charing-Croſſ, où nous logions tous les deux.

Le vin ayant un peu échauffé le tempérament naturellement froid de mon compagnon, il me fit en chemin bien des complimens & des proteſtations d'amitié, j'y répondis comme je le devois, & lui dis que je me ſavois bon gré d'avoir détruit par ma façon de faire, l'opinion peu favorable qu'il avoit pris de moi d'abord. Surpris de ce diſcours, il m'en demanda l'explication. Alors je lui répétai tout ce

que je lui avois entendu dire de moi à Wagtail dans le caffé. Il ſe mit à rire, & s'excuſa de la liberté qu'il avoit priſe, en m'aſſurant que, dès le premier abord, il s'étoit ſenti tout à fait prévenu en ma faveur, & que ce qu'il avoit dit au docteur n'étoit que pour ſe moquer de lui. Je fus charmé qu'il me détrompât à cet égard, & je ſentis un peu de vanité d'avoir gagné l'eſtime de cet homme, qui étoit vraiment plein d'eſprit. Il me promit, en me quittant, de me revoir le lendemain à la même auberge où nous nous étions vus.

CHAPITRE VII.

Strap fait confidence à Roderik d'une conquête qu'il avoit faite. Il ſe trouve trompé par cette femme. Roderick va à l'opéra. Il y eſt épris de Melinde. Banter l'avertit de ne point ſe livrer à cette femme. Il ſe rend à l'aſſemblée de Hamſtadt, où il danſe avec Melinde. Il y reçoit un cartel de la part de Bragvell, dont le feu ſe refroidit bientôt. Il y eſt bien reçu de ſa maîtreſſe, à laquelle il va faire viſite le lendemain, & y eſt ſubtiliſé au jēu. Strap triomphe, & eſt fort ſurpris de la dépenſe de Roderik. Banter vient chez lui ſe divertir de ſes amours, & lui emprunte cinq guinées pour lui prouver ſon amitié.

J'ÉTOIS encore au lit le lendemain matin, lorſque Strap entra dans ma chambre, & me trouvant éveillé, il fit pluſieurs tours en ſecouant la tête, tournant ſes yeux contre terre, & faiſant pluſieurs ſignes pour me faire entendre qu'il avoit quelque choſe à me communiquer. A ce que je puis voir, lui dis-je, vous avez de bonnes nouvelles à m'apprendre. Aſſez bonnes, repliqua-t-il, mais on verra par la ſuite. Je vous dirai que j'ai envie de changer d'état.

Quoi! m'écriai-je tout étonné, penſez-vous à vous marier? Admirable Strap, vous m'avez donc prévenu enfin? Non, non, je vous aſſure, me répondit-il d'un air ricaneur & vain, mais la veuve d'un chandelier du voiſinage a pris du goût pour moi; c'eſt une fort jolie femme, graſſe & potelée comme un ortolan: ſa maiſon eſt bien meublée, & ſon commerce eſt en bon train. Elle a bien de l'argent comptant, & je n'ai qu'à me repoſer. Elle m'a fait dire par un de mes amis, qu'elle ſeroit charmée de m'épouſer, n'euſſé-je pas un ſol de bien; mais je n'ai pas voulu faire de réponſe poſitive, ſans vous avoir conſulté. Je félicitai M. Strap de ſa conquête, & j'approuvai ſes deſſeins, pourvu que la fortune de cette femme fût réellement telle qu'il me le diſoit. Je lui conſeillai pourtant de ne rien faire à la légére, & de me procurer l'occaſion de voir cette femme, avant que de rien conclure. Il m'aſſura qu'il ne feroit rien ſans ma participation, & le matin même, tandis que je déjeunois, il m'amena ſa déeſſe. C'étoit une groſſe femme courte, d'environ trente-ſix ans, & qui avoit le ventre ſi gros, que je ne pus m'empêcher d'avoir quelques ſoupçons ſur ſon compte; cependant je la fis aſſeoir & lui préſentai une taſſe de thé. La converſation roula ſur les bonnes qualités de Strap, & je m'étendis beaucoup ſur ſa ſobriété,

ſon adreſſe & ſa ſageſſe. Quand elle me quitta, il la ſuivit juſqu'à la porte, & revint en ſe frottant les mains, me demandant ſi je ne la trouvois pas charmante. Je ne lui fis point de myſtere de mes ſoupçons, & lui dis tout naturellement ce que j'en penſois. Il n'en fût point du tout ſurpris, il avoit fait la même remarque que moi; mais, me diſoit-il, un de ſes amis lui avoit proteſté que c'étoit une maladie accidentelle, & que dans quelques mois elle ſeroit auſſi mince qu'elle eût jamais été. Oui, lui répondis-je, je crois même que quelques ſemaines feront ſon affaire: en un mot, mon pauvre Strap, je ſuis d'avis que l'on vous trompe groſſiérement. Cet ami ne peut être qu'un coquin qui cherche à ſe débarraſſer par votre moyen, & qui croit qu'en faiſant ce mariage, il n'aura plus à eſſuyer d'importunité de la mere, ni de dépenſe à faire pour l'enfant. C'eſt pourquoi je voudrois que vous y priſſiez garde d'un peu plus près, ſans vous fier à ce qu'on vous dit de ſes richeſſes, & que vous n'allaſſiez point vous précipiter dans un mauvais pas, dont il ne ſeroit plus poſſible de ſortir. Il parut tout-à-fait ſurpris de ce que je lui diſois, & promit d'y regarder à deux fois avant que de s'engager. Morbleu, ajouta-t-il en colere, ſi je découvre que mon ami ait cherché à me tromper, il aura à faire à moi. Ma prédiction

prédiction ne tarda point à s'accomplir, car en moins de quinze jours, ce gros ventre mit au monde un enfant, au grand étonnement de Strap, qui juſqu'alors avoit cru que je portois trop loin les précautions. Son ami diſparut, & quelque tems après, les créanciers de cette femme firent ſaiſir ſes marchandiſes & ſes meubles, qui furent vendus par juſtice. Cependant je me trouvai à l'auberge avec mon ami Banter, & le ſoir, j'allai à l'opéra avec M. Chatter, qui me montra Melinde dans une loge, & offrit de m'introduire chez elle, en me faiſant remarquer en même tems, que c'étoit un parti de dix mille livres ſterling. Cette nouvelle me fit tréſſaillir de joie. J'acceptai ſa propoſition avec plaiſir, & il m'aſſura qu'il me feroit danſer avec elle à la prochaine aſſemblée, s'il ſe trouvoit avoir quelques connoiſſances dans le quartier. A ces mots il me quitta, & alla lui parler pendant quelque tems. Il me montra à cette dame, & j'eus une ſatisfaction inexprimable, lorſqu'il m'apprit à ſon retour, que je pouvois faire fonds ſur ce qu'il m'avoit promis, & que ce ſeroit moi qui lui donneroit la main. Banter me dit à l'oreille que c'étoit une coquette décidée, qui auroit les mêmes attentions pour tout autre homme paſſablement bien mis, par la ſeule envie de l'enrôler dans le nombre de ſes adorateurs, & afin d'avoir le

plaiſir de l'augmenter de jour en jour; qu'elle étoit d'un tempérament froid & inſenſible, ſans autre paſſion que la vanité, & qu'elle connoiſſoit ſi peu le mérite, qu'il étoit prêt à parier ce qu'on voudroit, qu'à la fin elle ſe donneroit au plus riche. J'attribuai le portrait qu'en faiſoit Banter à ſon eſprit cauſtique, ou à quelques reſſentimens contre cette femme, qui, ſans doute, n'avoit pas voulu l'écouter; & d'ailleurs, je fis aſſez de fonds ſur mes qualités perſonnelles, pour croire qu'aucune femme ne pouvoit réſiſter à l'ardeur de mes pourſuites.

Plein de cette confiance, je me rendis à Hamſteadt avec Chatter, Milord Hobble & le docteur Wagtail. L'aſſemblée me parut brillante, & j'eus l'honneur d'y danſer un menuet avec Melinde, qui me charma par ſon air aiſé & la maniere franche dont elle me reçut. On n'en étoit pas encore aux contredanſes, lorſqu'un homme qui m'étoit inconnu m'apporta un billet de la part de Bragveil qui étoit préſent. Ce billet portoit, que qui que ce ſoit de ſa connoiſſance, n'auroit la hardieſſe de danſer avec Melinde tant qu'il y ſeroit, & que je ferois bien de la lui céder ſans bruit, parce qu'il vouloit lui donner la main pour une contredanſe. Cet ordre me fut notifié en préſence de cette dame, mais je n'en fus point du tout embarraſſé. Je

connoiſſois trop bien le caractere de mon rival : c'eſt pourquoi, ſans marquer la moindre émotion, je priai cet homme de dire à M. Bragvell, que ſes projets m'inquiétoient fort peu, tant que je ſerois aſſez heureux pour avoir le conſentement de cette dame ; que pour lui, je l'exhortois à ne point ſe charger dorénavant d'ordres auſſi impertinens. Melinde affecta quelque confuſion, & fit ſemblant d'être étonnée que M. Bragvell ſe donnât de pareilles libertés, d'autant plus qu'elle ne le connoiſſoit point. Je profitai de cette occaſion pour montrer ma valeur, & j'offris de tirer raiſon de ſon ſilence ; mais elle ne le voulut pas ſouffrir, ſous prétexte de ne point me commettre ; cependant, j'eus lieu de m'appercevoir dans ſes yeux qu'elle n'auroit pas été fâchée d'être la cauſe d'un duel. Cette découverte me fit peine, car non-ſeulement elle marquoit une vanité inſuportable, mais encore l'indifférence la plus caractériſée. Cependant, la fortune me tenoit, & je réſolus de flatter ſon orgueil, en cherchant publiquement querelle à Bragvell, d'autant plus que j'étois certain qu'il ne pouſſeroit pas loin cette affaire.

Tandis que je danſois avec elle, j'apperçus mon rival formidable à un bout de la ſalle, entouré d'un tas de petits maîtres, à qui il parloit avec chaleur, en jettant ſur moi de tems en tems des regards

irrités. Si-tôt que j'eus reconduit Melinde à ſa place, je courus à l'endroit où il étoit, & enfonçant fiérement mon chapeau, je lui demandai bruſquement s'il avoit quelque choſe à me dire. Il me répondit d'un air fâché, non, monſieur, rien pour le préſent, & me tourna le dos. Hé bien, monſieur, lui repliquai-je, vous ſavez toujours bien où me trouver. Ses compagnons ſe regarderent les uns les autres. Pour moi, je retournai vers la dame qui rougit en me voyant revenir. Le bruit de mon aventure ſe répandit bientôt dans toute la ſalle. Je me vis tout d'un coup l'objet des regards de tout le monde, & ne pus m'empêcher d'en être un peu confus. Le bal fini je reconduiſis Melinde à ſon carroſſe, & comme un vrai héros de galanterie, je m'offris à l'accompagner pour la défendre ſur la route; mais elle ne voulut pas le ſouffrir, & marqua quelque chagrin de n'avoir pas une place vacante à m'offrir.

Le lendemain je fus la voir après le dîner avec Chatter, & je fus très-bien reçu de ſa mere avec qui elle demeuroit. Il y avoit chez elle grande compagnie, & ſurtout de jeunes gens fort bien mis. Quand on eut pris le thé, on apporta des tablettes de jeu; j'eus l'honneur de jouer avec Melinde, qui, en moins de trois heures m'attrappa huit guinées. Cette perte ne

me fut pas ſenſible, parce qu'en même tems, j'avois occaſion de lui dire des douceurs, qui, dans ces circonſtances, ſont toujours bien reçues; mais ce qui me piqua, ce fut d'appercevoir qu'elle me trompoit. Je rabattis un peu de l'opinion que j'avois eue de ſon déſintéreſſement & de ſa délicateſſe. Je me propoſai néanmoins d'agir en conſéquence, & de faire avec elle beaucoup moins de façons. En effet, je la ſerrai de fort près, & voyant qu'elle avaloit bonnement l'encens que je lui offrois, je lui fis le ſoir même une déclaration d'amour la plus préciſe. Elle prit la choſe en badinant, mais en même tems, elle me traitoit avec tant de complaiſance, que je m'imaginois avoir fait la conquête de ſon cœur. Je me regardois comme l'homme du monde le plus heureux. Plein de ces idées flatteuſes, je me remis au jeu après ſouper, & je me laiſſai tranquillement emporter encore dix autres guinées.

Je ne me retirai que fort tard, & après une invitation générale de revenir quand je voudrois. Cependant quand je fus au lit, mes aventures de la journée me revinrent dans l'eſprit, & m'empêcherent de dormir. Dans de certains momens, je me flattois de l'eſpérance de poſſéder une jolie femme avec dix mille livres ſterlings; mais quand je penſois au portrait que m'en avoit fait Banter, & que je le comparois avec la

conduite qu'elle avoit tenue avec moi, je ne pouvois m'empêcher d'y trouver beaucoup de reſſemblance. Cette penſée me fit penſer au chagrin, aux dépenſes que je faiſois, & à la médiocrité de mes fonds, qui, ſoit dit en paſſant, ne m'appartenoient point du tout. En un mot, je me trouvai plongé dans des doutes & des embarras, qui ne me permirent point de fermer l'œil pendant preſque toute la nuit.

Le lendemain matin Strap, avec qui je n'avois point cauſé depuis deux jours, ſe préſenta avec tout ce qu'il falloit pour me raſer. Je lui demandai ce qu'il penſoit de la dame que j'avois conduite à ſon carroſſe à Hamſteadt. Comment, diable, s'écria-t-il, c'eſt une très-belle femme, & qui eſt fort riche, à ce qu'on m'a dit. Je ſuis fâché que vous n'ayez pas inſiſté pour la reconduire chez elle. J'oſe vous dire qu'elle n'auroit point refuſé votre compagnie, car elle me paroît fort bien élevée. Il y a tems pour tout, lui répondis-je; ſachez donc, Strap, que c'eſt avec elle que j'ai paſſé hier l'après dîner, & que je ne ſuis ſorti de chez elle qu'à une heure du matin. Je n'eus pas plutôt prononcé ces mots, qu'il ſe mit à marcher dans la chambre à grand pas, & s'écria avec tranſport en ſe frottant les mains : Enfin nous y voici; c'eſt maintenant notre tour. Je lui fis entendre qu'il n'étoit pas encore tems

de chanter victoire, & que j'aurois plus d'obſtacles à ſurmonter qu'il ne penſoit. Alors je lui racontai les avis que m'avoit donné Banter. Il changea de couleur, ſecoua la tête & s'écria qu'il n'y avoit aucun fonds à faire ſur les femmes. Je lui dis que j'étois réſolu néanmoins de faire une derniere tentative, quoique je ſentiſſe bien qu'elle me jetteroit dans une grande dépenſe; & je lui donnai à deviner combien j'avois perdu au jeu la nuit derniere. Il ſe frotta le viſage avec les mains, me dit qu'il avoit horreur de tous les jeux de cartes, dont le nom ſeul étoit capable de le faire ſuer, & lui rappeloit toujours le ſouvenir de l'eſcroc qui nous avoit filouté. Cependant, me dit-il, les gens à qui vous avez affaire maintenant, ne ſont pas de la même trempe. Si vous avez joué de malheur la nuit derniere, ſans doute vous aurez eu peine à vous en tirer pour moins de dix ou douze ſchelings. Cette ſimplicité me piqua; je m'imaginai qu'il l'affectoit exprès pour mieux me faire ſentir ma ſottiſe, & je lui demandai avec vivacité, s'il croyoit que j'euſſe paſſé la ſoirée dans quelque cabaret avec des porteurs de chaiſe: en même tems je lui déclarai que ma perte montoit à dix-huit guinées. Il faudroit avoir le pinceau de Hogarth, pour exprimer la ſurpriſe & le chagrin de Strap, lorſqu'il apprit cette nouvelle. Le baſſin qu'il tenoit

alors pour me raſer, lui tomba des mains, & il reſta quelque tems dans cette attitude plaiſante, immobile, la bouche ouverte & les yeux preſque hors de la tête : mais bientôt ſe rappelant mon humeur, qui étoit ennemie des contradictions & un peu bruſque, il renferma ſon chagrin & tâcha de ſe remettre. Il affecta d'en rire, mais ce ne fut, comme on dit, ſque du bout des dents, & il ne put proférer qu'une eſpece de ton plaintif. Il étoit ſi troublé, qu'en me lavant le viſage il répandit ſur moi toute l'eau du baſſin. Je ne fis pas ſemblant d'appercevoir ſa confuſion, mais après qu'il ſe fut remis, je lui parlai des effets qu'il m'avoit confiés, & l'aſſurai que j'étois prêt à les lui rendre quand il jugeroit à propos de me les demander. Cette propoſition lui fit peine : il crut que je me méfiois de ſon amitié, & me pria en grace de ne lui en parler jamais, ſi je ne voulois abſolument l'accabler.

L'amitié inaltérable de ce bon garçon me donna pour lui la plus vive reconnoiſſance; ce fut comme un aiguillon qui fortifia la réſolution où j'étois de chercher à faire fortune, afin de pouvoir un jour lui marquer à mon tour ma généroſité. Pour cet effet, je réſolus de pouſſer vivement mes affaires du côté de Melinde : je ſentois bien d'ailleurs qu'il ne falloit pas beaucoup de nuits ſemblables à la derniere,

pour me mettre hors d'état de ſuivre ce projet, & toute autre intrigue qui me ſeroit avantageuſe.

Tandis que dans mes réfléxions j'arrangeois le plan de ma conduite, M. Banter vint me voir, & après le déjeûner il me demanda comment j'avois paſſé la ſoirée de la veille. Je me ſuis très-bien amuſé, lui répondis-je, dans une maiſon particuliere. Oui, me dit-il avec un ſourire méchant, à la vérité pour l'argent qu'il vous en coute, vous méritez quelque diſtinction. Je fus ſurpris de ſa remarque, & fis ſemblant de n'y rien comprendre. Allons l'ami Random, continua-t-il, ne cherchez pas à m'en faire myſtere, toute la ville le ſait déjà; je ſouhaiterois pour vous que l'affaire folle qui s'eſt paſſée entre vous & Bragvell à Hamſteadt, eût été moins publique. Tous les gens déſœuvrés ne ſont occupés, depuis ce tems-là, qu'à développer votre caractere, & à acquérir des lumieres ſur votre ſituation: vous ne ſauriez vous imaginer combien de conjectures déſavantageuſes on a déja formé ſur votre compte; les uns vous ſoupçonnent d'être un moine déguiſé; d'autres vous croient un Agent du Prétendant; un troiſieme vous regarde comme un homme qui a fait fortune au jeu, parce que l'on ne connoît ni votre famille ni vos biens; d'autres enfin vous prennent pour un Irlandois, qui riſ-

que le peu qu'il a pour tâcher de s'enrichir. Cette derniere ſuppoſition me piqua ſi fort, que pour cacher ma confuſion je fus prêt de l'interrompre, & je me recriai contre les envieux, qui ne peuvent voir briller les autres, ſans s'ingérer dans leurs affaires. Banter ne fit point d'attention à cette apoſtrophe, & continua en ces termes : pour moi je ne ſais ni ne cherche à ſavoir qui vous êtes ni quels ſont vos moyens ; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que rarement ceux qui font myſtere de leur origine & de leur ſituation, ont quelque choſe d'avantageux à en dire ; & pour vous déclarer ce que j'en penſe, je crois tout naturellement que vous vous êtes élevé par votre induſtrie, d'un état médiocre à celui que vous tenez maintenant, & que vous cherchez à faire quelque mariage avantageux pour vous ſoutenir. A ces mots, il me regarda fixément, & voyant que je rougiſſois, il me dit que ſon opinion étoit maintenant changée en certitude. Ecoutez, M. Random, me dit-il, j'ai pénétré votre plan, & j'ai peine à croire que vous réuſſiſſiez jamais. Vous êtes trop honnête-homme, & vous n'avez pas aſſez de connoiſſance des intrigues de notre ville, pour employer les ſupercheries indiſpenſables de votre état, & pour déconcerter les batteries que l'on formera contre vous ; d'ailleurs, vous rougiſſez tout d'un coup, &

pour être homme à bonne fortune, il faut auparavant avoir banni tous ſentimens de honte; ſans doute que votre mérite vous donne lieu de viſer à un parti meilleur & plus riche que Melinde, je le crois, mais je vous donne ma parole, que ce n'eſt point par ce moyen que vous obtiendrez cette femme, ou ſi vous êtes aſſez heureux pour l'emporter, entre vous & moi, vous pourez dire comme Teague: en vérité j'ai perdu en gagnant. Elle parviendroit à dépenſer tout ſon bien en amuſemens & vous vous reſſentiriez bientôt de ſes extravagances. Ce diſcours me troubla; je fus piqué de la liberté avec laquelle il me parloit, & je le lui fis ſentir en lui diſant, qu'il avoit mal deviné, & que je le priois de me laiſſer le ſoin de régler ma conduite ſelon ma propre raiſon. Il me fit des excuſes de ſa franchiſe, qu'il attribua à l'amitié véritable qu'il avoit pour moi; & pour m'en donner une preuve inconteſtable, il me demanda cinq guinées à emprunter, & m'aſſura qu'il n'y avoit gueres de gens dans le monde, pour qui il voulût porter ſi loin la confiance. Je lui donnai l'argent qu'il me demandoit, & me montrai ſi convaincu de ſa ſincérité, qu'il n'eut pas beſoin de la mettre à l'avenir à une ſi rude épreuve. J'avois deſſein, me dit-il, de vous en demander dix; mais apprenant qu'on vous en avoit excroqué dix-huit la nuit der-

niere, j'ai penſé que vous pourriez être à court, & je me ſuis reſtreint en conſéquence. Je ne pus m'empêcher d'être ſurpris de ce diſcours, & je le priai de m'apprendre par quelle raiſon il me diſoit que j'avois été dupé. Il me fit entendre qu'avant de venir chez moi, il avoit paſſé chez Tom-Toſſle, qui, comme témoin oculaire, l'avoit inſtruit de toutes ces particularités, lui avoit raconté toutes les douceurs que j'avois dites à Melinde, dont il comptoit régaler toute la ville, & l'avoit aſſuré, entr'autres circonſtances, que ma maîtreſſe m'avoit trompé au jeu, avec ſi peu de ménagement & d'adreſſe, qu'il falloit être auſſi novice que je l'étois, pour ne pas m'en être apperçu.

L'idée de me voir l'objet de la raillerie des petits maîtres, & d'avoir perdu ſi ſottement mon argent, me piqua au vif. Je profitai des mouvemens de mon indignation, & je jurai de punir quiconque oſeroit noircir le caractere de Melinde, ou me tourner en ridicule. Il me repliqua ſéchement, que ce ſeroit entreprendre les travaux d'Hercule, que de vouloir châtier tous ceux qui riroient à mes dépens; & que par rapport à Melinde, il ne concevoit pas quel intérêt je pouvois prendre à ce qu'on lui imputoit; que cette friponnerie au jeu, bien loin d'être regardée comme un ſujet de blâme parmi les gens d'un certain air, paſ-

ſoit au contraire pour une preuve honorable d'un génie & d'une adreſſe ſupérieure. Mais n'en parlons pas davantage, me dit-il, & allons au caffé, nous y pourrons lier une partie de dîner.

CHAPITRE VIII.

Roderik & Banter vont au caffé, où ils trouvent Wagtail & Medlar. Le Docteur leur rend compte de ſon expérience. Medlar eſt badiné par Banter à l'auberge. Avis que donne à Roderik le vieux Gentilhomme.

J'AVOIS autant d'envie d'aller au caffé que lui de me le propoſer; je l'y accompagnai donc, & nous y trouvâmes M. Medlar & le Docteur Wagtail, qui diſputoient grâvement enſemble ſur l'ortographe de quelques mots de la langue. La diſpute ceſſa à notre abord, & nous demandâmes au Docteur s'il avoit eſſayé l'expérience de diſtiller de l'eau de mêche. Il nous dit qu'il avoit parcouru toutes les Verreries des environs, mais qu'il n'y avoit pu trouver d'ouvrier qui voulut entreprendre de ſouffler une retorte capable de contenir ſeulement le tiers de la quantité de mêche preſcrite; mais qu'il avoit deſſein d'eſſayer cette opération ſur une moindre quantité, afin de tirer du moins quatre ou cinq goutes de cette eau, ce qui ſuffiſoit pour prouver la bonté du ſpécifique, qu'en-

ſuite il ſolliciteroit au parlement un privilege. Qu'il avoit déjà acheté une quantité de chiffons conſidérable; mais qu'en voulant les réduire en mêche, il lui étoit arrivé un accident, qui l'avoit contraint de changer de demeure; il les avoit mis en monceau dans ſa chambre, & enſuite les avoit allumés avec une chandelle, dans la ſuppoſition que le plancher, quoique de bois, n'en ſouffriroit aucun dommage, attendu que la nature de la flamme eſt de monter; mais que, par quelqu'accident extraordinaire, le bois avoit pris feu, & commencé à brûler avec beaucoup de violence; que ce contre-tems l'avoit étonné au point, qu'il n'avoit pas eu aſſez de préſence d'eſprit pour appeler du ſecours, & que toute la maiſon auroit été conſumée & lui dedans, ſi les tourbillons de fumée qui ſortoient par les fenêtres, n'euſſent allarmé le voiſinage & amaſſé du monde, aſſez à tems pour éteindre le feu; qu'il avoit perdu dans la bagare une paire de culottes de velours noir & une perruque, ſans compter la dépenſe des chiffons, qui ne pouvoient plus ſervir, à cauſe de l'eau qu'on y avoit jettée pour éteindre le feu, & le dommage du plancher qu'il avoit été obligé de réparer à ſes dépens; que ſon hôte le regardant comme un fou, l'avoit fait ſortir de l'appartement dans le moment même, ce qui l'avoit jetté dans de grands

embarras ; mais que pour le préſent, il étoit logé dans une maiſon aſſez commode, où il avoit l'uſage d'une grande cour pavée, pour préparer ſa mêche, de ſorte qu'il eſpéroit dans peu de tems recueillir le fruit de ſon travail.

Nous félicitâmes le docteur de ſon projet, &, après avoir lu les nouvelles, nous allâmes à une vente de tableaux, où nous nous amuſâmes une heure ou deux ; enſuite nous nous rendîmes au mail, d'où après y avoir fait deux ou trois tours, nous revinmes dîner, & Banter nous communiqua le deſſein qu'il avoit de badiner Medlar à l'auberge. Il nous tint parole, car nous ne fûmes pas plutôt à table, que ce comique commença à exécuter ſon projet, & dit au vieux Gentilhomme qu'il avoit extrêmement bon viſage, pour un homme qui avoit dormi ſi peu la nuit derniere. Medlar ne répondit à ce compliment, que par un geſte qui marquoit ſon étonnement, & Banter continua en ces termes : Je ne ſais lequel je dois plus admirer, de la bonté de votre ame, ou de la vigueur de votre corps : en vérité, M. Medlar, je ne vois perſonne qui faſſe les choſes ſi généreuſement que vous : votre compaſſion s'étend à des objets réels, & vous n'en exigez pas plus de retour qu'ils ne ſont capables d'en avoir. Il faut que vous ſachiez, Meſſieurs, dit-il en ſe tour-

nant vers la compagnie, que j'ai paſſé preſque toute la nuit avec un ami qui a la fievre ; & ce matin, en retournant chez moi, j'ai trouvé par haſard une boutique à eau-de-vie qui étoit ouverte : j'ai eu la curioſité de m'arrêter pour apprendre ce qui occaſionnoit les cris de joie que j'entendois, & j'ai apperçu M. Medlar danſant tête nue au milieu d'une vingtaine de filles, qui ſe réjouiſſoient à ſes dépens. Il eſt permis à M. Medlar d'écouter ſon bon cœur; mais vous ne devriez pas prodiguer ainſi votre ſanté. Songez que vous commencez à devenir vieux ; penſez un peu à vous, car ces réjouiſſances nocturnes doivent à coup ſûr altérer votre tempéramment. Le vieux Gentilhomme ne put ſe contenir plus long-tems ; mais entrant en mauvaiſe humeur, il s'écria : on ſait fort bien, Monſieur, que votre langue n'eſt point accoutumée à médire. Je penſe, répliqua l'autre, que vous auriez pu vous diſpenſer de cette remarque, & vous ſavez que dans bien des occaſions, ma langue ne vous a pas été inutile. Souvenez-vous du tems que vous faiſiez la cour à cette groſſe veuve qui tenoit auberge à Iſlington. Il ſe répandit un bruit peu favorable à vos facultés prolifiques. Votre Maîtreſſe en fut inſtruite, & vous donna ſur le champ votre congé. Je fis votre paix avec elle, en l'aſſurant que vous aviez trois bâtards à nourrir à la cam-

pagne. Si vous avez ruiné depuis vos affaires, ce n'eſt pas ma faute, & je ne m'en mêle point. Cette anecdote, qui n'avoit de fondement que dans l'imagination de Banter, nous aprêta à rire beaucoup à tous, & piqua fort Medlar. Il ſe leva tout en colere, & oubliant qu'il avoit la bouche pleine, il fit mille imprécations, au grand regret de ſes voiſins, qui en ſoufrirent; il traita Banter de faquin, d'impertinent & de cent noms de cette eſpece, & nous dit que cet homme n'avoit inventé toutes ces fauſſetés, que parce qu'il avoit refuſé de lui prêter de l'argent, pour aller en débauche avec des femmes de mauvaiſe vie. Quelle apparence y a-t-il, répliqua Banter, que je vouluſſe emprunter d'un homme qui eſt obligé d'uſer d'intrigues pour atteindre le bout de la ſemaine, avec ſon foible revenu. Il dort quelquefois vingt-quatre heures de ſuite, pour épargner trois repas, & la dépenſe du caffé. Il en eſt réduit même à ſe contenter ſouvent de fromage & de petite bierre pour ſon dîner, ou à ſe régaler de tête de bœuf dans une gargote à quatre ſols par tête. Vous en avez menti, lui répondit Medlar, enflammé de rage, j'ai toujours aſſez d'argent pour payer les mémoires de votre tailleur, ce qui n'eſt pas peu aſſurément, & j'ai envie de vous en donner des preuves convaincantes, malheureux que vous êtes, en vous faiſant pourſuivre pour fait de dif-

ſamation. Sa colere étoit ſi violente, qu'elle lui avoit ôté l'appétit; & il reſta à table ſans pouvoir avaler une bouchée, tandis que ſon antagoniſte jouiſſoit de ſa mortification, & augmentoit encore ſon chagrin, en lui diſant de réſerver ſon dîner, & qu'il en auroit de quoi vivre abondamment pour le lendemain.

Après le dîner nous allâmes au caffé, & Banter nous quitta pour aller à ſes affaires, en me diſant qu'il eſpéroit nous voir le ſoir, Wagtail & moi au caffé de Bedford. Il ne fut pas plutôt parti, que Medlar me dit qu'il étoit fâché de me voir ſi intimément lié avec cet homme qui étoit des plus débauchés de la ville, & qui avoit déjà mangé ſon bien, & ruiné ſa ſanté par ſa mauvaiſe conduite. Qu'il avoit été cauſe de la perte de bien des jeunes gens, en les menant en mauvaiſe compagnie, & leur donnant l'exemple de toutes ſortes de méchancetés; & que ſi je n'étois bien ſur mes gardes, il me feroit bientôt perdre mon argent & ma reputation. Je le remerciai de cet avis, & lui promis d'en profiter; j'aurois bien ſouhaité pourtant d'apprendre tout cela quelques heures plutôt, cela m'auroit épargné cinq guinées. Malgré ces ouvertures, j'avois quelques penchans à croire que Medlar avoit pris occaſion de ſe venger des libertés que Banter avoit priſes avec lui pendant le dîner. Dès que je pus me débar-

raſſer de la compagnie, j'allai demander à Wagtail ce qu'il penſoit du portrait que l'on m'avoit fait de Banter, bien déterminé à comparer leurs ſentimens, & à aſſeoir un jugement de moi-même, ſans faire fond ſur ce qu'ils m'auroient dit l'un & l'autre. Le Docteur m'aſſura que c'étoit un fort honnête homme, qui avoit de la naiſſance & du bien; un homme éclairé, plein d'eſprit, bon critique, & qui connoiſſoit parfaitement les uſages du monde; qu'à la vérité il avoit fait quelqu'extravagances; & que ſon humeur ſatyrique lui avoit procuré des ennemis; mais qu'il avoit donné des preuves inſurmontables de ſa probité & de ſon courage. Je conclus de ces différens portraits, que Banter étoit un jeune homme de mérite, qui avoit mangé ſon bien, conſervé les mêmes goûts, & qu'il n'avoit quitté le grand monde, que parce qu'il ne pouvoit en jouir à ſa fantaiſie.

Je me rendis le ſoir au caffé de Bedford, où je trouvai mes amis; nous allâmes enſemble à la comédie, & enſuite nous revinmes chez moi, où nous ſoupâmes avec beaucoup de ſatisfaction.

CHAPITRE IX.

Roderik reçoit un défi. Quelle en fut la ſuite. Il eſt mis aux arrêts par un effet des ſoins de Strap, mais il fut relâché ſi-tôt qu'il eût expliqué ſon affaire. Conduite de M. Orégan & de ſes deux amis. Roderik va voir Melinde, à qui il raconte l'hiſtoire de ſon duel. Il lui propoſe de conclure leur mariage, & elle le renvoie à ſa mere, auprès de qui il en fait la demande en regle. Il eſt refuſé. Conduite de la vieille Dame avec lui.

LE lendemain, quand je fus prêt à ſortir, Strap me remit une lettre à mon adreſſe; j'en fis la lecture, & j'y trouvai un défi conçu en ces termes :

MONSIEUR,

J'ai appris que vous recherchiez Miſſ Melinde Gooſetrap; je vous avertis qu'elle m'a été promiſe en mariage. Je vous écris ces mots derriere la maiſon de Montagne, où je vous attends avec une paire de piſtolets. Si vous y venez, je vous ferai avouer que vous êtes moins digne de la poſſéder que votre ſerviteur.

ROURG OREGAN.

Je fus fort ſurpris du ſtyle de cet étrange billet; & ſur-tout de ce qu'il marquoit que Melinde lui avoit été promiſe; cependant je ne pouvois refuſer le cartel, & la façon dont je me tirerois de cette affaire, pouvoit beaucoup contribuer au ſuccès de ma recherche. Je chargeai auſſi-tôt mes piſtolets; &, montant ne fiacre je me fis mener au rendez-vous, où je trouvai un grand homme ſec de mauvaiſe mine, d'un viſage rude avec une barbe noire. Il ſe promenoit à grands pas, enveloppé dans un vieil habit tout déchiré, avec un mauvais chapeau, qui jadis avoit été garni d'un point d'Eſpagne. Il ne me vit pas plutôt avancer, que ſans autre cérémonie, il me tira un coup de piſtolet qui ne partit point. Etonné d'un abord auſſi bruſque, je m'arrêtai, & ſans lui donner le tems de tirer l'autre, je lui répondis par un des miens, ſans lui faire aucun mal, ſon ſecond piſtolet rata; alors tirant tranquillement ſon couteau, il ſe mit à rebattre la pierre. Pour moi je réſolus de profiter de l'avantage que la fortune m'offroit; & m'avançant ſur lui ſans tirer, je lui dis de demander la vie, ou de ſe préparer à mourir. Mais ce fier Hybernois n'en voulut rien faire; & ſe plaignant amèrement de ce que j'avois quitté mon poſte avant qu'il pût me rendre coup pour coup, il prétendit que je devois retourner & lui laiſſer le même haſard contre moi. Je tâ-

chois de lui perſuader qu'il en avoit déjà eu deux, & que c'étoit à moi de l'empêcher d'en avoir un troiſieme; mais que puiſque j'en avois l'occaſion, je voulois m'aboucher avec lui. Je le priai de me dire qui il étoit, pour quelle raiſon il m'avoit appelé en duel, moi qui, bien loin de lui avoir fait aucun tort, ne me ſouvenois pas de l'avoir jamais vu. Il me dit qu'il étoit un jeune homme de famille qui avoit mangé ſon bien, & qu'ayant appris que Melinde étoit un parti de plus de dix mille livres ſterlings, il avoit deſſein de s'approprier ce bien en l'épouſant, & qu'il étoit déterminé de ſe défaire en brave homme de quiconque traverſeroit ſes eſpérances. Je lui demandai alors quel étoit le fondement de ſes eſpérances, au ſujet de ce qu'il m'apprenoit dans ſon billet, que Melinde lui étoit promiſe; je le priai de m'expliquer ce myſtere. Il me fit entendre qu'il ſe fondoit entierement ſur ſa naiſſance & ſon mérite perſonnel; qu'il avoit écrit pluſieurs lettres à Melinde pour l'inſtruire de ſes prétentions, mais que cette fille n'avoit jamais voulu lui faire de réponſe, ni le recevoir chez elle; & qu'à l'égard de la promeſſe dont il avoit fait mention dans ſon billet, elle lui avoit été faite par ſon ami M. Gaghagan, qui l'avoit aſſuré qu'aucune femme ne pourroit jamais réſiſter à un homme comme lui. Je ne pus m'empêcher de rire

de la ſimplicité de mon rival; ma gaieté ne lui plut pas, & il commençoit à ſe courroucer. Je tâchois de l'appaiſer, en lui donnant ma parole d'honneur, que bien loin de traverſer ſes prétentions ſur Melinde, je parlerois de lui à cette Dame le plus favorablement qu'il me ſeroit poſſible, ſans m'écarter de la vérité, mais qu'il ne devoit point être ſurpris ſi elle ne ſe rendoit point à ſon mérite; que rien n'étoit ſi capricieux que les femmes, que la vertu ſeule ſuffiſoit rarement pour gagner l'affection de ce ſexe. Pour donner plus de poids à ma déclaration, je jettai les yeux ſur ſon mauvais équipage, & lui marquant mon chagrin de voir un gentilhomme réduit en cet état, je lui gliſſai deux guinées dans la main. A la vue de mon argent il jetta ſes piſtolets par terre, & me ſerrant dans ſes bras, il s'écria, pardieu, Monſieur, vous êtes le meilleur ami que j'aie trouvé depuis plus de ſept ans. Après m'avoir tenu embraſſé pendant quelques minutes, il me quitta, & ramaſſant ſes piſtolets rouillés, il me jura que le diable l'emporteroit plutôt que d'avoir jamais la moindre affaire avec moi pour des femmes.

Notre querelle s'étant ainſi appaiſée, je demandai à voir ſes piſtolets, & je les trouvai ſi vieux & ſi rouillés, que ce fut un bonheur pour lui qu'aucun des deux ne partit; car aſſurément ils auroient crévé dans

dans ſes mains, & l'auroient eſtropié ; mais ce qui me donna une idée encore plus frappante du caractere de cet homme, fut de trouver que l'un de ſes piſtolets avoit eté chargé ſans le bourrer, & qu'il avoit bourré l'autre ſans le charger.

Tandis que nous revenions enſemble, je marquai à mon nouvel ami quelque envie de ſavoir ſon hiſtoire. Il m'apprit qu'il avoit ſervi dans l'armée d'Allemagne en qualité de volontaire contre les Turcs. Que la façon dont il s'étoit comporté au ſiege de Belgrade lui avoit procuré une commiſſion d'enſeigne, qu'enſuite il étoit devenu lieutenant ; que dans ce dernier état il avoit eu le malheur de déplaire à ſon capitaine, qui lui avoit fait un défi, & que l'ayant tué, il avoit été obligé de ſe ſauver ; qu'il avoit paſſé quelques années en Angleterre à ſolliciter ſes amis, pour obtenir de l'emploi dans l'armée de la Grande-Bretagne, mais que n'ayant pu réuſſir, M. Gaghagan l'avoit engagé à changer de batterie, & à tâcher de faire fortune par quelque mariage avantageux ; qu'en conſéquence il avoit jetté ſes vues ſur Melinde, & qu'ayant appris d'un Irlandois, qui ſervoit dans cette maiſon, que j'étois l'amant favoriſé, il avoit pris le parti de ſe battre avec moi, pour écarter par ma mort le plus grand obſtacle qu'il eût à ſurmonter ; mais qu'à préſent qu'il étoit convaincu de ma généroſité & de ma

probité, il me proteſtoit par tout ce qu'il y avoit de plus ſacré, qu'il ne penſeroit plus à elle, quand même il n'y auroit point d'autre femme dans le monde. Pour ne me laiſſer aucun doute ſur la vérité de ce qu'il avoit dit, il ouvrit une vieille tabatiere de fer, & en tira ſa commiſſion de lieutenant au ſervice de l'empereur, & le défi de ſon capitaine, qu'il conſervoit comme des preuves de ſon état & de ſa valeur. Je fus ſi convaincu du courage & de la probité de ce pauvre homme, que je réſolus de parler en ſa faveur à quelques perſonnes de ma connoiſſance, pour le faire recommander auprès de ceux qui pouvoient lui donner de l'emploi; & en même-tems je ſongeai à lui donner quelques habits, afin qu'il pût paroître plus décemment & ſolliciter lui-même en perſonne.

Nous nous promenions enſemble en cauſant, lorſque nous rencontrâmes une troupe de gens armés & Strap à leur tête, qui, dès qu'il nous apperçut, s'écria d'un air effrayé, les voilà, arrêtez au nom de Dieu, arrêtez-les. En effet ils nous environnerent; je fis tête à l'Exempt qui commandoit leur troupe; mais le capitaine Oregan trouva moyen de ſe débarraſſer, & s'enfuit à toutes jambes vers le chemin de Totten-hamcourt, & il diſparut dans un inſtant. Quand j'eus rendu mes armes, & qu'on ſe fût aſ-

ſuré de ma perſonne, Strap devint un peu plus tranquille, il me demanda pardon de la liberté qu'il avoit priſe, & me pria d'excuſer une action qui ne venoit que de l'amitié qu'il avoit pour moi. Il me dit que ſoupçonnant que la lettre, qui, par paranthese, avoit été portée par celui même qui l'avoit écrite, pouvoit contenir quelque choſe d'extraordinaire, il avoit regardé par le trou de la ſerrure, & m'avoit vu charger un piſtolet; qu'à l'inſtant il avoit couru à Vhittehall, & avoit demandé à l'officier de garde un détachement pour me mettre aux arrêts; mais qu'avant ſon retour j'étois déjà ſorti en caroſſe; qu'il avoit demandé quel chemin j'avois pris, & qu'ayant appris que les duels ſe faiſoient ordinairement derriere la maiſon de Montagne, il avoit conduit la garde vers cet endroit, & qu'il rendoit graces à Dieu de m'avoir trouvé ſain & ſauf. Je lui dis que je voulois bien lui pardonner pour cette fois une faute qu'il avoit commiſe pour me rendre ſervice, mais je lui recommandai très ſéverement de ne point m'expoſer ainſi à l'avenir à des bruits déſavantageux. Enſuite, me tournant vers l'exempt, je le remerciai de ſes ſoins, & lui mis un écu dans la main pour aller boire avec ſes gens, l'aſſurant que la diſpute étoit finie long-tems avant leur arrivée, & que tout s'étoit paſſé à l'amiable, comme il avoit pu le remarquer à la façon

dont il nous avoit rencontrés; que pour preuve de ce que je leur disois, il pouvoit se convaincre en visitant mes pistolets, qu'il n'y en avoit qu'un de déchargé; mais cet honnête homme ne voulut pas s'en donner la peine. Il reçut avec reconnoissance mon présent, & me rendant mes pistolets, il me laissa aller sur le champ même, me faisant mille revérences.

L'exempt n'avoit pas fait cent pas, que mon ami Oregan revint pour me secourir, avec deux hommes d'assez mauvaise mine, qu'il avoit été chercher aux environs de S. Gilles. L'un d'eux étoit armé d'un mousquet qui n'avoit point de batterie, & l'autre d'une grande épée rouillée; mais leurs habillemens étoient encore en plus mauvais état. Quand il apprit que j'étois libre, il m'expliqua la cause de son départ subit, & me présenta ses deux compagnons. Le premier étoit le conseiller Fitzclabber, qui, à ce qu'il me dit, étoit alors occupé à compiler l'histoire des rois de Munster, sur des manuscrits Irlandois; l'autre étoit son ami M. Gaghagan, grand politique & philosophe profond, qui avoit donné plusieurs excellens projets pour le bien de la nation; mais il me parut que ces gens de lettres avoient été mal récompensés de leurs travaux, car entr'eux deux ils n'avoient pas une chemise, ni une culotte entiere; je les remerciai de mon mieux de la promtitude

avec laquelle ils étoient accourus à mon ſecours, & leur ayant offert mes ſervices, je leur ſouhaitai le bon jour, & priai Oregan de m'accompagner juſque chez moi, où je lui donnai de ma propre garderobe un habit un peu plus décent. Il en fut ſi reconnoiſſant, qu'il me jura une amitié éternelle, & me raconta toutes les aventures de ſa vie.

L'après dîner, je me rendis chez Melinde, qui me reçut avec beaucoup d'amitié; elle rit à gorge déployée de mon aventure avec l'Irlandois, dont elle n'ignoroit pas la paſſion; car elle avoit plus d'une douzaine de lettres d'amour qu'il lui avoit écrites, & dont elle me fit la lecture pour nous amuſer. Après nous être réjouis aux dépens de ce pauvre amant, ſa mere ſortit de l'appartement; je profitai de l'occaſion pour lui parler de ma flamme, & je la lui exagérai avec toute l'ardeur & l'éloquence dont j'étois capable. Je la flattai, je ſoupirai, je fis des ſermens, je priai; enfin je me livrai à mille extravagances, dans l'eſpoir de faire quelque impreſſion ſur ſon cœur; mais elle entendit tout ſans faire voir la moindre émotion; & il ſurvint du monde avant qu'elle m'eût rendu une réponſe ſérieuſe. Après le thé, on apporta des tables de jeu, ſuivant la coutume; j'eus le bonheur de me rencontrer avec Melinde, au moyen de quoi, au lieu de perdre, j'eus cinq guinées de gain, tous fraix faits.

Je ne tardai point à faire connoiſſance avec pluſieurs perſonnes du bon air ; je paſſai mon tems en divertiſſemens aux comédies, à l'opéra, aux bals & aux aſſemblées: on m'y voyoit preſque toujours à la compagnie de Melinde, pour qui je marquois tout l'empreſſement & les attentions que ma paſſion pouvoit m'inſpirer, & dont mon éducation me faiſoit un devoir. Je n'épargnois ni mes ſoins ni ma bourſe pour ſatisfaire ſa vanité & ſon orgueil : mes rivaux étoient allarmés ; malgré cela je commençai à craindre que cette belle n'eût plus ſon cœur à ſa diſpoſition ; enfin, ſentant que je ne pouvois plus ſoutenir la dépenſe où cette intrigue me jettoit, je réſolus de m'expliquer net, & m'étant trouvé tête à tête avec elle, je me plaignis de ſon indifférence. Je lui fis l'énumération des tourmens d'un amant qui vit dans l'incertitude, & je la preſſai ſi fort de me déclarer ſes ſentimens ſur le mariage que je lui avois propoſé, qu'il n'y eut pas moyen de s'en défendre, ni d'éluder un éclairciſſement. Elle me dit d'un air nonchalant, qu'elle ne trouvoit rien en moi qui lui déplût, & qu'elle conſentiroit à me donner la main ſi je pouvois ſatisfaire à toutes les objections de ſa mere, mais qu'elle ne vouloit rien faire ſans ſon conſentement, dans une circonſtance auſſi intéreſſante. Cette déclaration ne fut pas trop de mon goût,

car je m'étois propoſé de m'en faire aimer d'abord, & enſuite d'aſſurer ma conquête par un mariage ſecret, auquel je m'étois flatté de la faire conſentir ſans répugnance. Cependant, ne jugeant point devoir abandonner ce terrein, que ma cauſe ne fût entiérement déſeſpérée, j'allai trouver la mere, & lui demandai ſa fille en mariage dans toutes les régles. Cette bonne dame me reçut avec beaucoup de politeſſe; elle me remercia de l'honneur que je faiſois à ſa famille, & me dit qu'elle ne doutoit pas que je ne fuſſe à tous égards, propre à rendre une femme heureuſe, mais que, comme une bonne mere, attentive aux intérêts de ſa fille, elle étoit obligée de prendre connoiſſance de ma fortune, & de me demander quel établiſſement je prétendois faire. Une pareille ouverture m'auroit entiérement déconcerté, ſi je ne m'y fuſſe attendu, mais comme j'y étois tout préparé, je lui répondis ſans héſiter, que quoique ma fortune ne fut pas conſidérable, j'étois né bon gentilhomme, que j'en avois eu l'éducation, que je ſoutiendrois ſa fille dans le même état, & que je lui aſſurerois un bon douaire, à elle & à ſes enfans. Cette ſoigneuſe mere ne parut pas goûter ma propoſition; elle obſerva d'un air froid, qu'il n'étoit point néceſſaire d'aſſurer à des enfans ce qui leur appartenoit déjà; que cependant, ſi je voulois,

ſon avocat & le mien pourroient conférer de cette affaire, & qu'en attendant elle me prioit de lui juſtifier un état de mes revenus. Malgré l'embarras où je me trouvois, je ne pus m'empêcher de lui rire au nez, lorſque j'entendis parler de mes revenus; je lui avouai franchement que je n'avois aucun fonds de terre, & lui dis que mes affaires étant un peu embarraſſées pour le préſent, je ne pouvois lui déclarer poſitivement à combien montoient mes richeſſes; mais que j'allois travailler à les mettre au net, & que je pourrois bientôt lui donner ſatisfaction ſur cet objet.

Je ne tardai point à prendre congé, & je me retirai chez moi fort triſte, & perſuadé que je n'avois plus rien à attendre de ce côté. J'eus lieu de me confirmer dans cette idée le lendemain, lorſque j'y retournai dans le deſſein de m'expliquer un peu plus amplement avec cette dame; un domeſtique vint me dire que les dames n'étoient point au logis; cependant, en approchant de la porte, j'avois apperçu Melinde à travers une jalouſie. Irrité de cet affront, je ſortis ſans dire un mot, & je ſaluai en paſſant Melinde, qui étoit toujours reſtée dans la même ſituation, croyant ſans doute que je ne l'avois point apperçue.

Ce contre-tems m'affligea plus à cauſe de Strap, que pour moi-même, car je n'appréhendois pas de mourir d'amour pour

Melinde ; au contraire, pendant tout le cours de cette intrigue, le reſſouvenir de ma charmante Narciſſa me cauſoit des reproches continuels, peut-être même contribua-t-il au mauvais ſuccès de mon projet, en jettant du froid dans mes démarches, & m'empêchant de prendre bien mes meſures.

Je ne pouvois me diſpenſer de faire part à mon compagnon, de tout ce qui m'arrivoit. Je remplis ce devoir en affectant de la mauvaiſe humeur, & jurant que je ne voulois plus me charger de ſes affaires, dont je le priai d'avoir ſoin lui-même. Cette ruſe produiſit l'effet que j'en attendois ; car au lieu de ſe plaindre de ma mauvaiſe réuſſite, Strap fut frappé de la colere que j'affectois, & me pria en grace de me tranquilliſer, me faiſant entendre que, quoique nous euſſions perdu beaucoup, le mal n'étoit pas ſans remede ; & que ſi la fortune traverſoit aujourd'hui nos deſſeins, elle nous favoriſeroit peut-être un autre jour. Je fis ſemblant de me rendre à ſes raiſons ; je louai l'égalité de ſon ame : de ſon côté, il feignit d'être ſatisfait de ma conduite, & me conjura de ſuivre en tout ce que mes propres réflexions me ſuggéreroient ; mais à travers de cette affectation, il ne me fut pas difficile de voir qu'il étoit triſte au fond de l'ame, & depuis ce jour je le vis maigrir à vue d'œil.

CHAPITRE X.

Roderik cherche à ſe venger de Melinde. Il s'adreſſe pour cela à Banter, qui imagine un moyen dont ils ſe ſervent avec ſuccès. Roderik jette ſes vues ſur le cœur de Miſſ. Gripevel, mais infructueuſement. Il reçoit un billet doux dont il eſt enchanté. Il ſe trouve engagé dans une intrigue ſur laquelle il fondoit ſa fortune; mais au déſeſpoir de s'être trompé, il renonce à toute idée de mariage.

JE n'étois plus occupé que du ſoin de chercher une maîtreſſe, & du deſir de me venger de Melinde. Billy Chatter me fortifioit dans ces idées; c'étoit un homme qui s'étoit rendu néceſſaire aux femmes, & qui attiroit les hommes dans toutes les aſſemblées particuliéres. Je m'adreſſai donc à lui, & le priai de m'introduire à la premiere aſſemblée qu'il y auroit, & de m'y faire connoître quelques aimables dames pour ſatisfaire à une fantaiſie, que je lui communiquerois dans la ſuite. Billy, qui avoit entendu parler de mon différend avec Melinde, devina d'abord une partie de mon deſſein, & penſant que je ne cherchois qu'à lui donner un peu de jalouſie, il promit de me ſatisfaire, & de me faire

connoître un parti de trente mille livres ſterlings, que les dames du quartier avoient priſe depuis peu ſous leur protection. Je lui fis quelques queſtions, & il m'apprit que cette dame ſe nommoit Miſſ Biddy Gripevel; que ſon pere, qui avoit été prêteur ſur gages, étoit mort ſans faire de teſtament, au moyen de quoi ſa fille avoit hérité de tous ſes biens, quoiqu'elle en fût ſi peu chérie, que ſi le vieux avare n'avoit pas plaint la dépenſe d'un teſtament, il ne lui eût pas laiſſé la ſixieme partie de ſa fortune. En effet, tant qu'il a vécu, loin de lui donner une éducation conforme au bien qu'elle devoit avoir, il l'avoit laiſſée vivre dans la maiſon comme une ſervante, & lui en faiſoit faire toutes les fonctions; mais les funérailles de ſon pere ne furent pas à peine finies, qu'elle avoit pris tous les airs d'une femme de qualité, & avoit trouvé tant de gens de l'un & l'autre ſexe prêts à la flatter, à la careſſer & à l'inſtruire, que faute de diſcernement, elle étoit devenue extrêmement vaine & arrogante, & ne vouloit pas moins qu'un duc, ou tout au moins un comte pour mari; que les ſeigneurs Anglois l'avoient à la vérité négligée; mais qu'un certain Lord Ecoſſois, mal dans ſes affaires, cherchoit alors à faire connoiſſance avec elle. Dans l'intervalle elle étoit tombée entre les mains d'une intrigante, qui en avoit déjà diſpoſé en fa-

veur d'un Lieutenant d'infanterie de ſes parens, quoique la demoiſelle ne ſût rien de cette affaire. Il me dit enfin que ſi je voulois danſer avec elle, il falloit lui permettre de me préſenter à elle comme un chevalier, ou comme un comte étranger tout au moins. Je fus ravi de cette ouverture; & je conſentis, pour mieux ſatisfaire ma vengeance, à figurer pendant un jour ſur le pied d'un marquis François.

Ayant donné rendez-vous à Chatter, je me rendis chez Banter, de la pénétration & des connoiſſances de qui j'avois alors une haute opinion; & après lui avoir demandé le ſecret, je lui racontai juſqu'à la moindre circonſtance de ma diſgrace avec Melinde; je lui communiquai le plan que j'avois formé pour mortifier cette orgueilleuſe coquette; & après lui avoir demandé ſon avis, je le priai de m'aider dans l'exécution. Rien ne pouvoit flatter davantage l'humeur miſantrope de Banter, que le récit que je lui fis de la conduite de Melinde, & de mon reſſentiment. Il applaudit à ma réſolution, & me propoſa non-ſeulement de me pourvoir d'une compagne agréable, mais d'en procurer une autre à Miſſ Gooſetrap, qui ne manqueroit pas de la rendre la riſée de toutes ſes connoiſſances. Il m'indiqua pour cet effet ſon barbier, qui avoit pris à Paris, d'où

il revenoit, des airs de petit maître, & dont l'affectation & les grimaces passeroient aisément auprès d'elle pour la politesse aimable d'un gentilhomme formé par les voyages. Je l'embrassai pour le remercier de cette idée, & il m'assura qu'il ne lui seroit pas difficile de lui faire croire que Melinde l'ayant vu par hazard, avoit été si frappée de sa vue, qu'elle cherchoit à faire connoissance avec lui; en effet, il lui en parla dans l'instant, & il lui peignit si vivement cette bonne fortune, que le pauvre sot en fut transporté de joie. Banter lui donna un de ses vieux habits, & le recommanda à Chatter comme un fort aimable garçon qui revenoit de voyager. Chatter, qui étoit l'introducteur né de quantité de femmes de Londres & des environs, se chargea tout d'un coup de parler à Melinde en sa faveur, & tout réussit au gré de nos desirs. L'heure de mon rendez-vous arrivée, je parus habillé d'une maniere avantageuse, & sous le titre de marquis, j'eus l'honneur d'ouvrir le bal avec la riche héritiere, qui attiroit les yeux de toute la compagnie, par le nombre prodigieux de pierreries dont elle étoit ornée. J'y apperçus entr'autres femmes, Miss Melinde, qui ne put cacher sa surprise & son envie. Sa curiosité augmenta d'autant plus, qu'elle n'avoit jamais vu Miss Gripvell; & Chatter, le seul qui au-

roit pu lui donner quelques lumieres ſur ce ſujet, étoit engagé dans une converſation à l'autre bout de la ſalle. Je remarquai ſon impatience, & triomphai de ſon chagrin; & après avoir remis ma dame à ſa place, je ſaiſis un prétexte pour paſſer devant Melinde, & je lui fis un ſalut leger ſans m'arrêter, qui mit le comble à mon triomphe & à ſon indignation. Elle changea de couleur, tâcha de ſe remettre, & d'affecter un air de dédain, & agira ſon éventail avec tant de furie, qu'elle le mit en pieces en un inſtant, ce qui divertit beaucoup tous ceux qui étoient auprès d'elle, & qui en firent la remarque.

Enfin, le Barbier déguiſé la vint prendre pour danſer, & joua ſon rôle avec une extravagance ſi ridicule, que toute la compagnie rit à ſes dépens; la raillerie s'étendit même juſqu'à Melinde, qui en fut ſi confuſe, qu'elle ſortit avant les contredanſes, ſous prétexte qu'elle ſe trouvoit incommodée; ſon galant, qui ſans doute crut que ſon indiſpoſition ne venoit que d'amour, la ſuivit, & ſaiſit l'occaſion de la reconduire pour la conſoler, en l'aſſurant qu'il reſſentoit pour elle une paſſion égale à la ſienne. Dès qu'ils furent partis, chacun ſe demanda dans l'aſſemblée qui étoit cet homme? Chatter ne put pas en rendre d'autre compte, ſi ce n'eſt que c'étoit un homme du bel air, qui etoit de

retour de ſes voyages : moi, qui connoiſſois ſeul ce qu'il étoit réellement, je feignis de ne point le connoître, ſachant très-bien que la curioſité de ces femmes ne s'en tiendroit pas à une idée ſi générale, & que la découverte de toute l'aventure auroit meilleure grace venant d'une autre part que de la mienne.

Cependant, la richeſſe de Miſſ Gripvel me tenta, & j'eus envie de dreſſer mes batteries de ce côté-là; mais je trouvai ſon cœur trop renforcé d'orgueil & d'indifférence, pour eſpérer qu'il cédât à mes efforts, & je ne voulus me parer que pendant cette ſoirée du titre que j'avois pris.

Tout ſe découvrit le lendemain, comme je m'y étois attendu. Le Barbier ſe découvrit bonnement à Melinde, & l'inſtruiſit du fondement de ſes eſpérances. Elle fut irritée de cet affront juſqu'à en tomber malade, & reſta pluſieurs ſemaines ſans oſer ſortir de chez elle, ni ſe montrer en public. Le pauvre Chatter ne put ſe juſtifier auprès d'elle; il fut auſſi diſgracié de Miſſ Gripvell, pour m'avoir annoncé comme un gentilhomme étranger; & toutes les dames en général perdirent dans cette occaſion une partie de la bonne opinion qu'elles avoient conçues de lui.

Pour moi, je voyois mes finances diminuer, & mes affaires n'étoient pas plus avancées que le premier jour de mon arri-

vée à Londres. Je commençai alors à déſeſpérer du ſuccès, & l'idée d'une miſere prochaine me rendit triſte & mélancolique. Pour diſſiper les horreurs de cette furie qui m'agitoit, j'eus recours à la bouteille, & je me livrai dans les compagnies beaucoup plus qu'à l'ordinaire. Je m'attachai particuliérement à la comédie. J'y allai cauſer avec les Acteurs derriere le théatre. J'y fis connoiſſance avec de jeunes libertins, & en peu de tems je m'annonçai comme un homme de lettre & un grand critique. Je puis dire ſans vanité, que je pouvois prendre cette qualité à plus juſte titre que beaucoup de gens à qui on la donnoit, & qu'en général, mes compagnons étoient les plus ignorans & les plus ſots de tous les gens que j'euſſe jamais connus. Ces amuſemens diſſipoient mes inquiétudes, & faiſoient ſi bien diſtraction à mes chagrins, que toutes les fois qu'il me venoit dans l'eſprit quelques réflexions triſtes, je les écartois à l'inſtant, en me livrant à quelques imaginations agréables. Strap étoit bien loin d'avoir les mêmes reſſources. Il avoit beau faire pour renfermer au-dedans de lui-même le chagrin qui le dévoroit; il maigriſſoit à vue d'œil, & reſſembloit à un ſquelette.

CHAPITRE XI.

Roderik reçoit une Lettre d'une Inconnue. Il la prend pour la fille d'un riche Gentilhomme. Sa ſurpriſe lorſque ſon Inconnue ſe trouve être une vieille Gouvernante. La maniere dont il ſort d'intrigue.

JE vivois ainſi ſans ſouci, prenant le plus court chemin que l'on puiſſe prendre pour arriver à la pauvreté, lorſque je reçus un jour une lettre écrite de main de femme. Elle renfermoit les complimens les plus flatteurs pour moi, & l'on m'y faiſoit des proteſtations d'amour dans le ſtyle le plus vif & le plus figuré que la paſſion puiſſe inſpirer. " Décidez de mon ſort, m'y diſoit-„ on, en m'apprenant ſi votre cœur eſt „ libre ou ſi vous êtes engagé. „ La lettre étoit ſouſcrite. *Votre Inconnue*, & l'on me marquoit un endroit où je pouvois faire remettre ma réponſe.

Je fus tranſporté de joie à la lecture de ce billet. L'élégance qui me paroiſſoit y régner, ne me permettoit point de douter que ce ne fût une dame de qualité qui l'eût écrit; & l'amour que je conçus tout à coup pour elle, prit ſoin de l'embellir. Tout ce que la jeuneſſe a d'attraits & de charmes,

mon imagination l'employa à compoſer ſon portrait. Dans l'eſpece d'enthouſiaſme que me cauſoit mon bonheur prétendu, je me mis à écrire ma réponſe, & j'épuiſai tout mon eſprit pour attrapper la ſublimité du ſtyle de ma Déeſſe, & pour n'être point en reſte, s'il étoit poſſible, du côté de la vivacité des ſentimens. Son eſprit & les rares qualités qu'il faiſoit découvrir, lui répondoient de tous les cœurs qu'elle tenteroit : mais, lui diſois-je, je ne voyois rien en moi qui pût l'engager à porter ſi bas ſes regards. Ce m'étoit une raiſon de plus pour être pénétré d'amour & de reconnoiſſance. Je finiſſois par demander une entrevue, dont la grandeur de ma paſſion ne pouvoit plus ſouffrir le délai. Ayant écrit ainſi ma réponſe, je la montrai à Strap avec la lettre qui l'avoit occaſionnée. Il ſe mit à ſauter de joie dans la chambre. Je le dépêchai vers l'endroit marqué, qui étoit la maiſon d'une faiſeuſe de modes, près de *Bond-Street*, & je le priai de reſter quelque tems à la porte, parce qu'il pourroit voir la perſonne qui viendroit prendre ma réponſe.

Il revint au bout d'une heure avec un viſage joyeux, & il me dit que quelque tems après qu'il eut donné la lettre, on avoit appelé un porteur de chaiſe, à qui on avoit donné ordre de la remettre à la porte d'un riche gentilhomme : que lui Strap l'avoit ſuivi, & l'avoit vu livrer la lettre à une

femme de chambre, qui avoit payé le meſſager & fermé la porte; qu'il avoit enſuite appris d'un ſavetier qui étoit près de là, que le gentilhomme nommé *Sparkle*, à qui appartenoit la maiſon, avoit une fille extrêmement belle, & qui devoit hériter de tous ſes biens. Je penſai, ainſi que Strap, que c'étoit elle qui avoit écrit le billet, & je m'enyvrai des plus flatteuſes eſpérances.

Je m'habillai ſur le champ, & je fus paſſer devant la maiſon où demeuroit mon Inconnue. J'aperçus aux fenêtres du premier étage une jeune demoiſelle fort belle. Il me parut qu'elle m'examinoit d'un air où il entroit plus que de la curioſité, & ſes regards paroiſſoient s'arrêter ſur moi avec complaiſance. Du moins en jugeois-je ainſi, parce que c'étoit ainſi que mon amour propre vouloit que j'en jugeaſſe. Afin de jouir plus longtems de ſa vue & d'en être de même regardé plus long-tems, je m'arrêtai & je feignis de donner quelques ordres à Strap. Par ce moyen je la vis diſtinctement, & elle me parut ſi belle que je treſſaillis de joie d'avoir fait une pareille conquête. Elle ſe retira & je retournai à mon Auberge. On ſervit à ſouper, mais il me fut impoſſible de manger, tant j'étois occupé de mon intrigue, & je me mis au lit pour me livrer tout entier à mes idées amoureuſes.

Le lendemain, de grand matin, je reçus

une nouvelle lettre de mon Inconnue. Elle m'y marquoit « que c'étoit avec une joie » inexprimable qu'elle avoit reçu ma ré- » ponſe, qu'elle ſouhaiteroit avoir cet eſprit » & ces qualités dont je l'avois flattée, au » point où je paroiſſois perſuadé qu'elle les » poſſédoit : que c'étoit en effet le côté » par où une femme raiſonnable devoit » chercher à plaire le plus à un galant » homme ; que le cas que je paroiſſois faire » de ces avantages, étoit une preuve de » mon diſcernement, qui ne faiſoit que re- » doubler l'inclination qu'elle avoit priſe » pour moi ; que, quant à l'entrevue que » je demandois, je pouvois être perſuadé » qu'elle la deſiroit auſſi ardemment que » moi ; mais qu'avant de m'accorder cette » faveur, il falloit qu'elle fût plus pleinement » convaincue de la vérité de mes ſentimens : » que d'ailleurs elle avoit des bienſéances » à garder, & qu'elle craindroit de perdre » mon eſtime en les bruſquant trop préci- » pitamment. » Elle me laiſſoit cependant entendre qu'elle conſulteroit ſon inclination préférablement à toute autre choſe, dans une affaire d'où ſon bonheur dépendoit auſſi eſſentiellement, ſur-tout lorſqu'elle n'avoit aucune conſidération de fortune qui pût la retenir, étant maîtreſſe de diſpoſer de ſon bien.

Prévenu, comme je l'étois, que c'étoit mademoiſelle Sparkle qui m'écrivoit, je ne

pouvois concevoir qu'étant auſſi belle qu'elle l'étoit, elle fit ſi peu de cas de ſa beauté & qu'elle lui préférât des qualités qui, pour être d'un prix plus réel, n'attirent pas la premiere attention de ſon ſexe. Tant de philoſophie dans un âge auſſi jeune me raviſſoit en admiration; mais j'étois charmé ſur-tout qu'elle eût la libre diſpoſition de ſon bien. Je repris la plume & lui fis réponſe.

Comme il m'avoit été facile de démêler qu'elle s'intéreſſoit moins à ce qu'on lui trouvât des charmes que de l'eſprit, j'affectai de rabaiſſer les appas dont les hommes font ordinairement tant de cas. » La beauté, lui diſois-je, la plus parfaite, ne valoit pas le moindre de ſes ſentimens, dont on ne pouvoit ſe laſſer d'admirer la juſteſſe & la ſagacité. Je ſais bien, continuois-je, qu'il n'y a aucun tréſor qui ſoit comparable au bonheur de poſſéder le cœur de quelqu'un qui a une façon de penſer ſi ſupérieure; mais ne puis je pas me plaindre auſſi que vous differez trop mon bonheur. » Une déclaration reſpectueuſe de mes intentions, & les aſſurances les plus ſacrées de leur ſtabilité terminoient ma lettre. Je la lus à Strap & l'en chargeai. Si j'euſſe connu alors comme j'ai connu depuis l'objet pour qui je prenois tant de peine, à coup sûr je n'euſſe pas mis mon eſprit à la torture pour répondre à ſes miſſives galantes.

Strap revint; il avoit fait de nouvelles

informations, & tout ce qu'on lui avoit appris, ſe trouvoit conforme à ce qu'on lui avoit dit la premiere fois. Mademoiſelle Sparkle n'avoit pas plutôt apperçu le meſſager qu'elle avoit fermé la fenêtre, dans une eſpece de confuſion qui ne faiſoit qu'augmenter ſes appas, & qu'elle avoit diſparu. Sa retraite précipitée venoit de ſon empreſſement à ſavoir de mes nouvelles; du moins Strap le croyoit-il & fus-je aſſez vain pour le croire. J'en ſentis redoubler mes eſpérances, & je me flattai d'arriver bientôt au port, après lequel je ſoupirois depuis ſi long-tems.

J'allai me promener l'après-dîner avec le Docteur Wagtail, & je le conduiſis inſenſiblement dans le quartier où demeuroit ma maîtreſſe. Comme cet homme connoiſſoit preſque toute la ville, je m'informai de lui dans les rues par où nous paſſions, du nom, du caractere & de la fortune de ceux qui y poſſédoient les maiſons qui avoient le plus d'apparence. Quand nous vînmes à celle du Chevalier Sparkle, il m'apprit que c'étoit un homme qui poſſédoit de grands biens, & qui menoit une vie fort retirée, uniquement occupé de l'éducation d'une fille extrêmement belle. Il la tenoit éloignée du commerce des hommes, ſous la garde d'une vieille gouvernante, ſi rigide que perſonne n'avoit encore pu trouver accès auprès de ſa pupille, quoiqu'un grand nom-

bre de galans l'euſſent tenté. Cette fille, ajoûta-t-il, doit être un jour un fort bon parti, puiſqu'indépendamment des grands biens de ſon pere, elle poſſede déjà douze mille livres ſterling qu'un oncle lui a laiſſées, & dont ſon pere ne peut diſpoſer.

Cette derniere circonſtance, qui ſe rapportoit exactement avec la fin de la lettre que j'avois reçue le matin, ne me laiſſa aucun doute que mademoiſelle Sparkle ne fût celle avec qui j'etois en intrigue. J'étois ſi tranſporté de joie, que tout autre que Wagtail ſe fût aiſément apperçu de ce qui ſe paſſoit chez moi, mais il étoit trop occupé de ſa perſonne pour y faire attention.

Lorſque je l'eus quitté, & que je fus rentré chez moi, j'informai Strap des nouveaux éclairciſſemens que j'avois reçus. Ce fidele écuyer en reſſentit un plaiſir ſi vif, qu'il en verſa des larmes : que ce fût pour lui ou pour moi, c'eſt ce que je n'oſerois décider.

On m'apporta le lendemain un troiſieme billet. Il y régnoit la même tendreſſe que dans les autres, mais on m'y laiſſoit appercevoir quelques craintes fondées ſur l'artifice des hommes, l'inconſtance naturelle à la jeuneſſe, & la jalouſie qui accompagne ſouvent la paſſion la plus ſincere. C'étoient ces doutes ſur leſquels on vouloit être raſſuré, & pour leſquels on me parloit d'excuſer ſi l'on vouloit m'éprouver un peu plus

long-tems avant que de prendre avec moi des engagemens plus particuliers.

Ces ſcrupules, qui m'euſſent fait mourir de rire, ſi j'euſſe ſu de quelle part ils venoient, me parurent pleins de délicateſſe dans mademoiſelle Sparkle. Ma flamme en augmenta de moitié, &, dans l'impatience de mes deſirs, je preſſai, priai & demandai une aſſignation d'une maniere ſi preſſante, qu'on ne put me la refuſer. On m'écrivit donc quelques jours après de me trouver à la maiſon de la faiſeuſe de modes à une heure indiquée.

Le moment ſi deſiré étant arrivé, je volai au lieu du rendez-vous. L'on me conduiſit dans un appartement, où je n'eus pas attendu dix minutes, que j'entendis venir quelqu'un. Au bruit que faiſoit le frottement du taffetas & le cliquetis des pieds dans l'eſcalier, le cœur me palpita, une ſueur froide ſe répandit ſur mes joues, mes nerfs furent comme engourdis, mes genoux tremblerent, & je vis l'inſtant où ils alloient refuſer de ſoutenir mon corps. La porte s'ouvrit, j'allai au-devant de la perſonne qui entroit, me préparant à lui marquer ma reconnoiſſance. Comment peindre l'étonnement dans lequel je reſtai, quand au lieu de la charmante Sparkle j'apperçus une vieille Sorciere toute ridée, & qui avoit pour le moins ſoixante-dix ans! Je perdis la parole, & reſtai pétrifié de ſurpriſe. On s'apperçut de mon déſordre,

ſordre, & s'approchant d'un air allarmé, on me demanda ſi j'étois indiſpoſé. Je fus long-tems ſans pouvoir revenir à moi, je me remis cependant à la fin, & je m'excuſai de l'état où je me trouvois ſur quelques vapeurs qui m'avoient ſaiſi ſubitement. Ma Dulcinée que mon embarras avoit un peu déconcertée, n'en eut pas plutôt appris la cauſe, qu'elle en témoigna ſa joie par cent minauderies plus ridicules les unes que les autres. Pour quelqu'un moins piqué que moi de l'aventure, le contraſte frappant entre ſa figure ſurannée & ſes airs enfantins offroit une ſcene vraiment comique. Tantôt elle jouoit l'étourderie d'une fille de ſeize ans, tantôt elle en copioit les mignardiſes & me lorgnoit avec ſes yeux rouges & chaſſieux; puis tout-à-coup, paroiſſant avoir honte de me regarder avec tant de liberté, elle rougiſſoit, baiſſoit les yeux, & ſe couvroit de ſon éventail. Sa voix, qu'elle tâchoit d'adoucir le plus qu'elle pouvoit, m'accabloit de douceurs glapiſſantes, auxquelles elle applaudiſſoit en ricanant & grimaçant, mais ſans ouvrir la bouche, de peur que je ne m'apperçuſſe du ravage que le tems y avoit fait.

Quoique je fuſſe outré de me voir ainſi trompé dans mes eſpérances, & que je ne ſouhaitaſſe rien plus ardemment que de ſortir de cette aventure, je ne pouvois prendre ſur moi de traiter durement une

perſonne qui m'aimoit. Je tâchai donc de faire bonne contenance, réſolu de laiſſer-là cette intrigue dès que j'en trouverois occaſion. Après quelques-unes de ces galanteries générales, qu'il n'eſt pas beſoin de ſentir pour les débiter, je cherchai à me décharger ſur elle du ſoin d'entretenir la converſation, en lui témoignant le plus vif empreſſement pour ſavoir qui elle étoit, & comment j'avois pu lui plaire. Elle me dit qu'elle s'appeloit *Withers* : qu'elle demeuroit avec le chevalier Sparkle en qualité de gouvernante de ſa fille unique : que dans cette ſituation elle avoit amaſſé de quoi vivre à l'aiſe dans la ſuite ; qu'elle avoit eu le plaiſir de me voir à l'égliſe ; que frappée de ma figure, elle n'avoit eu rien de plus preſſé que de s'informer qui j'étois ; que c'étoit au rapport avantageux qu'on lui avoit fait de moi, que je devois m'en prendre, ſi, ſuccombant à la violence de ſa paſſion, elle avoit oublié les bienſéances de ſon ſexe.

Un libertin qui ſe trouve à l'article de la mort, a moins de peine à s'y réſoudre, que je n'en eus à répondre à ce compliment. Je devins cependant plus libre, lorſque je ſongeai qu'en conduiſant mon intrigue avec la duegne, je pourrois parvenir à la pupille. Dans cette vue, je pris une de ſes mains ridées que je baiſai en affectant beaucoup de tranſport. Alors la vieille ne ſe con-

tint plus, & malheureuſement pour elle, & pour mon nouveau projet, colla ſes levres puantes ſur les miennes. Quelques vents indiſcrets ſe firent entendre au même inſtant, avec une expulſion ſi forte, que j'en fus étourdi. Elle m'embraſſoit cependant avec fureur, ſe ſervant pour fixer ma bouche ſur la ſienne d'une dent qui, pour mes péchés, lui reſtoit encore ſur le devant. Je fis un dernier effort, &, m'arrachant de ſes bras, je deſcendis l'eſcalier avec précipitation, maudiſſant & la vieille & mademoiſelle Sparkle, & la fatuité que j'avois eu de m'en croire aimé.

Strap, qui m'attendoit avec impatience me voyant arriver en déſordre, fut ſaiſi de crainte, il me regardoit, & n'oſoit me demander ce qui m'étoit arrivé. Après que j'eus lavé ma bouche pluſieurs fois, je lui racontai mon aventure. Il ne fit pendant quelque tems que lever les yeux au ciel, ſe frotter les mains, & jetter quelques ſanglots mêlés de pleurs. A la fin il me dit d'un ton mélancolique, » que Wethers avoit peut-être pris » de l'anis, & qu'il étoit bien fâcheux pour » moi d'avoir des organes ſi délicats: ah! » Dieu nous aide, continua-t-il, ce ne ſera » pas ſi peu de choſe qui pourra me rebuter. » Auſſi, voyez ce que c'eſt que d'être le fils » d'un cordonnier. Eh bien, lui dis-je, puiſ- » que c'eſt ainſi, vous n'avez qu'à aller filer » le parfait amour avec cet aimable ten-

» dron, je vous l'abandonne. » Il fit un ſourire forcé, & ſortit en ſecouant la tête. Pour la vieille, ſoit qu'elle ſe rendît juſtice ſur ſes infirmités, ſoit que mon départ précipité eût changé ſon amour en dédain, ce qui eſt plus vraiſemblable, je n'entendis plus parler d'elle.

CHAPITRE XII.

Roderik cultive la connoiſſance de deux ſeigneurs. Il eſt introduit auprès du duc Struvel. Ses promeſſes obligeantes & ſes manieres engageantes. La conduite de ſon portier & de ſon laquais. Il ſe charge de parler au miniſtre en faveur de Roderik. Il loue infiniment une montre que celui-ci ne peut ſe diſpenſer de lui offrir. Roderik fait préſent d'un diamant au lord Straddle. Il fait part de ſa fortune prétendue à Strap & à Banter. Ce dernier le déſabuſe.

LAS de former des projets de mariage dont j'étois la dupe, je tournai mes vues du côté des emplois. Pour marcher plus vîte dans cette nouvelle carriere, je cultivai la connoiſſance des lords Straddle & Svilpot, dont les peres avoient beaucoup de crédit à la cour. Je mangeois fort ſouvent avec ces jeunes ſeigneurs, je les accompagnois dans la plupart de leurs débauches nocturnes, & j'avois de plus l'honneur de payer preſque toujours l'écot. N'étoit-ce pas trop de raiſons de moitié pour compter entiérement ſur leurs ſervices, &, ſi j'euſſe été ſenſé, pour n'y point compter du tout ?

Un jour qu'ils me faiſoient mille proteſta-

tions d'amitié, j'en pris occaſion de m'ouvrir à eux ſur le deſſein où j'étois d'obtenir quelque emploi, & je les priai de vouloir bien s'intéreſſer pour moi. Straddlé m'aſſura au même inſtant que perſonne ne ſeroit plus flatté de me rendre ſervice que lui; & mylord Svilpot, enchériſſant ſur ſes offres, me ſerra la main, & me dit qu'il commençoit à voir que j'étois ſon ami, puiſque je lui donnois occaſion de m'être bon à quelque choſe; que je pouvois être perſuadé qu'il n'avoit rien plus à cœur que de m'être utile. Encouragé par ces marques d'affection, que je prenois pour véritables, je me haſardai de les prier de m'introduire auprès de leurs peres, qui étoient en état de faire mon affaire ſur le champ. Svilpot m'avoua franchement qu'il y avoit deux ans qu'il n'avoit parlé à ſon pere. Pour le mien, continua Straddlé, je ſuis aſſez bien avec lui, mais comme ſa connoiſſance vous ſeroit abſolument inutile & pourroit même vous nuire, je ne vous la donnerai point pour le préſent. Il vient de déſobliger le miniſtre, en donnant ſon conſentement à un bill de la chambre des pairs, ce qui le rend incapable de rendre ſervice à ſes amis; mais ne vous chagrinez point de ce contretems, je puis y remédier. Le duc Struvel eſt intime avec le miniſtre; je ferai mon poſſible pour vous le faire connoître. Je le remerciai de ſa bonne volonté, & le priai

ſi vivement dans la ſuite de la mettre à exécution, qu'après mille défaites qui auroient dû m'éclairer ſur la vérité de la premiere, il fut obligé de me tenir parole. Il me mena donc chez ce duc, dans l'anti-chambre duquel il me laiſſa parmi une foule de courtiſans. Il étoit entré dans un cabinet particulier pour parler à ce ſeigneur, avec lequel il revint quelques minutes après. Ce dernier me tendit la main, en me diſant que puiſque j'étois ami de Straddlé, il me prioit de me regarder comme un des ſiens, & qu'il ſeroit charmé de me voir ſouvent.

Je reſtai enchanté de cette réception, &, quoique j'euſſe entendu dire qu'il ne faut point faire fond ſur les promeſſes de cour, je fus la dupe de la ſincérité apparente du duc, & je ne doutai nullement qu'il ne fût le mieux intentionné du monde à me rendre ſervice.

Il m'avoit permis de le voir, & m'y avoit même invité : je jugeai à propos d'en profiter, & d'aller dès le lendemain à ſon audience.

Je trouvai la porte fermée ; je frappai : l'on me fit attendre fort long-tems, & j'allois me retirer lorſque le portier parut. « A qui en voulez-vous, me dit-il, en ſe plaçant au milieu de la porte, comme pour me diſputer le paſſage ? Je lui demandai ſi ſon maître n'étoit pas encore levé. S'il eſt levé ? ..... Non, « me répondit-il, d'un ton

excluſif. » Pourrois-je ſavoir, lui dis-je, à quelle heure il ſe leve ordinairement ? « Quelquefois plutôt, quelquefois plus tard, » me dit-il, après m'avoir regardé pendant quelque tems, & en fermant la porte par degrés. Je lui dis pour lors que j'étois venu par l'ordre du duc. « Je n'ai point reçu d'ordre là-deſſus, » répliqua le cerbere, en ſe mettant en devoir de fermer la porte avec plus de précipitation qu'auparavant. Je me remis de la ſurpriſe que m'avoit cauſé la ſéchereſſe de ce dialogue, & gliſſant au portier une demi-guinée dans la main, je lui demandai en grace de m'inſtruire s'il étoit viſible. Il ſe radoucit à l'aſpect du métal, qu'il reçut cependant avec toute l'indifférence d'un receveur de capitation, en me diſant de le ſuivre. Il me mena dans une anti-chambre, où il me dit que je pourrois me chauffer en attendant que ſon maître fût levé.

Je n'eus pas été dans cet endroit dix minutes, qu'un valet de pied entra, & ſe mit à me regarder fixement ſans me dire mot. Je lui fis la même queſtion que j'avois faite au portier ; j'en reçus à peu près la même réponſe, & il diſparut. Il revint quelques minutes après, ſous prétexte d'arranger le feu, & affectant de ſe placer devant moi, il ſe mit à me regarder de nouveau. Je compris ce que ſignifioient ſes regards, & lui gliſſant une couronne, je le priai de dire

au duc que j'étois venu pour avoir l'honneur de lui faire ma cour. Il me fit une profonde révérence, diſparut, & revenant preſque au même inſtant, me conduiſit dans une chambre à coucher. J'y trouvai le duc qui ne faiſoit que de ſe lever. Il me reçut d'un air affable, &, entrant en converſation avec moi ſur mes voyages & ſur ce que j'avois remarqué dans les pays étrangers, il parut extrêmement ſatisfait de tout ce que je lui diſois. Il m'interrompit pluſieurs fois pour me ſerrer la main en ſigne d'applaudiſſement. « Vous ne pouvez manquer de vous » avancer, me dit-il enfin; quand je ne » vous protégerois pas le moins du monde, » votre mérite ſeul vous ſuffiroit; mais je » vous protégerai, ſoyez en ſûr, je vous » protégerai. Si le miniſtre ne fait rien pour » vous, ce ne ſera pas ma faute; car je ne » le verrai point que je ne lui en parle. » Je voulus le remercier. « Non, reprit-il, » vous ne me connoiſſez pas, ce n'eſt pas » pour vous que je le ferai, c'eſt pour moi, » c'eſt pour ma ſatisfaction : il y a ſi peu » de mérite dans le monde, que je me ſuis » fait une maxime d'encourager les moindres apparences de génie & de vertu, & » vous avez tous les deux. Mais ne vous » attendez pas à être tout d'un coup ce que » vous devez être un jour, il faudra peut-» être monter par degrés : de la patience en » tout, de la patience. Mais à propos je

» ſais quelque choſe..... Oui, vous enten-
» dez bien les langues, c'eſt ce qu'il faut;
» vous contenteriez-vous d'être ſecrétaire
» d'ambaſſade. » J'aſſurai le duc qu'il n'y avoit rien qui fût plus conforme à mon inclination. « Si c'eſt ainſi, continua-t-il,
» ſoyez tranquille, votre affaire eſt faite. »
Tant d'ardeur à me ſervir me pénétra de reconnoiſſance au point que je verſai des larmes. Le duc ne s'en fut pas plutôt apperçu, qu'il me prit entre ſes bras, & m'embraſſa avec une effuſion que la tendreſſe véritable n'a pas toujours. Confus, troublé, brûlant de faire connoître les ſentimens de mon ame, & manquant de termes pour les exprimer, je pris congé du duc. Il me rappela pour me dire qu'il parleroit le jour même au miniſtre en ma faveur, & me prier de venir le voir ſouvent.

Je ne voulus point faire part de mes eſpérances à perſonne, pas même à Strap, juſqu'à ce que je fuſſe plus certain de la réuſſite, & je continuai de faire ma cour.

Enfin, un jour le duc me reçut avec encore plus d'accueil qu'à l'ordinaire, & me félicita ſur ſon heureux ſuccès auprès du miniſtre. Sa recommandation, me diſoit-il, avoit été préférée à celle de pluſieurs ſeigneurs, qui demandoient la même grace pour leurs créatures : on lui avoit promis, de la façon la plus poſitive, que j'irois dans

une cour étrangere en qualité de ſécretaire auprès d'un plénipotentiaire.

Je voulus à cette nouvelle me proſterner aux pieds de celui que je regardois comme mon bienfaiteur, & lui baiſer la main. Il ſe refuſa à cette marque de ma reconnoiſſance, en me diſant que le plaiſir d'obliger récompenſoit, & au-delà de ce qu'il pouvoit en coûter pour le faire. Ce qu'il diſoit étoit vrai & il eſt beau de dire la vérité, mais c'eſt lorſqu'on la ſent, & il ne la ſentoit pas. Cet illuſtre charlatan (car c'en étoit un, & il en eſt de tout état) cherchoit à mettre un nouveau prix aux ſervices qu'il ne me rendoit pas, mais qu'il feignoit me rendre, en affectant de n'en point parler : il détourna la converſation, & la fit tomber ſur les belles-lettres.

Après en avoir parlé quelque tems, nous paſſâmes à la morale. L'homme le plus adroit à démaſquer les autres, auroit eu, je crois, bien de la peine à ſoupçonner Struvel d'être capable de baſſeſſe, tant ſes ſentimens paroiſſoient généreux, tant cette généroſité ſembloit appuyée ſur une ſuite de principes. L'inſtant approchoit cependant où il alloit profiter de ma ſimplicité.

Je vins par haſard à tirer ma montre. Le duc parut frappé de ſa beauté, & il me pria de la lui prêter pour l'examiner. Il feignit en effet de le faire, admira la légéreté & la juſteſſe de l'ouvrage, & finit par me de-

mander de quel ouvrier elle étoit. Je lui dis que je l'ignorois, l'ouvrier n'ayant pas mis ſon nom. J"en ſuis fâché, me dit-il, j'aurois été fort aiſe d'en avoir une pareille, mais il n'y faut plus ſonger. Comme je ne doutois pas qu'il ne m'eût ſervi auprès du miniſtre, je crus devoir ſaiſir cette occaſion de lui témoigner ma reconnoiſſance, & je le priai d'accepter ma montre, puiſque j'étois aſſez heureux pour qu'elle lui plût. Il me refuſa d'un ton déciſif, en me diſant qu'il étoit étonné que j'euſſe de lui une opinion ſi baſſe. Il ne me remettoit cependant pas la montre, qu'il examinoit même avec plus d'attention qu'auparavant, ſe récriant encore davantage ſur ſa perfection. J'inſiſtai de nouveau, en le ſuppliant de croire que perſonne n'étoit plus perſuadé de ſa généroſité que moi. Nous jouâmes quelque tems la comédie; le duc refuſoit, je preſſois; mes inſtances devinrent plus vives, ſes refus moins poſitifs: il ſe laiſſa enfin perſuader, & mit la montre dans ſa poche, en diſant que c'étoit la crainte de me déſobliger qui l'y forçoit. Il prit ſur le champ congé de moi, après m'avoir embraſſé & aſſuré de nouveau du promt effet de ſes promeſſes.

Je volai chez le Lord Straddlé, que je forçai de prendre ma bague, en reconnoiſſance du ſervice qu'il m'avoit rendu, & de là je me rendis chez moi, dans l'inten-

tion de partager mon bonheur avec Strap. Lorſque je lui appris tout ce qui venoit de m'arriver, il ſe mit à ſauter & à pleurer de joie, donnant à Milord Struvel les plus beaux noms, & beniſſant dieu de ce qu'il y avoit encore quelque vertu parmi les hommes. Après nous être mutuellement félicités, nous nous livrâmes à notre imagination, nous peignant les différens grades par où il nous falloit paſſer avant de parvenir, moi, à être miniſtre, & lui mon ſécretaire.

Strap ſortit enfin. Banter entra quelque tems après; je lui fis part de mes eſpérances & je finis par l'aſſurer de tous les ſervices qui ſeroient en mon pouvoir. Il m'écouta juſqu'à la fin avec beaucoup de patience : après quoi, me regardant d'un air de dédain : ainſi, me dit-il votre affaire eſt faite, n'eſt-il pas vrai ?

Je lui repliquai que j'en étois perſuadé. " Je vous dis moi, reprit-il, ce qui la „ feroit plus ſûrement : Une corde, mort „ de ma vie... une corde! ſi j'avois été „ ainſi la dupe de Struvel & de Straddlé, „ je me pendrois ſur le champ. „ J'étois trop dans la bonne foi ſur le compte de Struvel & de Straddlé pour n'être point choqué de ce que diſoit Banter, je le priai donc de ménager ſes termes. " Qu'appelez- „ vous ménager les termes, reprit Banter ? „ je n'en ai pas encore dit aſſez. Faut-il

„ s'expliquer ? Apprenez que milord Struvel eſt un ſeigneur pauvre, mépriſable & mépriſé, qui, bien loin d'être en état d'obtenir pour vous le poſte dont il vous a flatté, n'a pas ſeulement eu aſſez de crédit pour faire entrer un de ſes domeſtiques à l'hôpital de Chelſea. Sa coutumé eſt d'amuſer les étrangers avec des promeſſes, & de vivre des dépouilles qu'il peut leur arracher. Je m'étonne que vous ne ſoyez pas inſtruit d'une choſe que le premier enfant eſt en état de vous apprendre. „

Je laiſſe au lecteur à juger des mouvemens qui ſe firent ſentir dans mon ame. Aux plus hautes eſpérances ſuccéda le plus cruel découragement, & je fus tenté plus d'une fois de ſuivre l'avis de Banter, & de terminer mon chagrin avec une corde.

CHAPITRE XIII.

Roderik tâche de rattrapper ſa montre & ſa bague. Il cherche à ſe venger de Struvel. Il eſt enfin réduit à ſa derniere guinée. Strap devient preſque fou à cette nouvelle. Maniere dont Roderik ſort de la miſere par l'avis de Banter. Le raviſſement de Strap. Mademoiſelle Gavky vient implorer la clémence de Roderik.

J'ETOIS ſi confondu que je ne pus rien répondre aux reproches de Banter. Il me reprochoit avec indignation d'avoir donné à des ſcélérats ce qui m'auroit pu ſoutenir pendant quelque tems. Mon état méritoit d'être plaint & c'étoit tout, mais Banter, qui avoit compté ſur quelques ſecours, & qui étoit ainſi que moi réduit à l'étroit, croyoit avoir lieu d'être & de paroître indigné. Nos malheurs ne ſont que des malheurs, tant qu'ils n'accablent que nous ſeuls, mais dès qu'ils s'étendent juſqu'aux autres, attendons-nous preſque toujours à nous les voir reprocher comme des fautes. Cette réflexion, je ne la fis point pour lors; je n'étois en état d'en faire aucune. Je ſortis rêvant aux moyens dont je pourrois me ſervir pour rattrapper mes bijoux. Comme je ne pouvois guere les avoir par force, je

réſolus de les avoir par adreſſe, je le tentai; mais ce fut inutilement.

Je dis à Straddlé que je venois de me rappeler que le diamant que j'avois eu l'honneur de lui préſenter le matin, n'étoit pas ſolidement enchaſſé; que, s'il vouloit, je le ferois accommoder par un des meilleurs jouailliers de l'europe qui arrivoit de France. Soit qu'il me pénétrât ou qu'il l'eût déjà vendu, il me répondit qu'il s'étoit apperçu de ce défaut, & qu'il avoit envoyé la bague à ſon jouaillier pour l'accommoder.

Je ne fus pas plus heureux avec le duc. Je le vis pluſieurs fois, mais je ne pus jamais en obtenir une audience particuliere.

Je fus long-tems ſans pouvoir me réſoudre à faire part à Strap de mon malheur. Il fallut enfin faire un effort & lui découvrir ma miſere qui ne pouvoit guere être plus grande, me trouvant réduit à une ſeule guinée. Il n'eut pas plutôt appris le bas état de mes finances, qu'il me dit avec un profond ſoupir: Au nom de dieu que ferons-nous? Je le conſolois le mieux qu'il me fut poſſible & lui propoſai de mettre en gage ma meilleure épée. Strap fut conſterné, lorſque je lui propoſai cet expédient. Son amitié pour moi lui faiſoit oublier ſes maux pour s'occuper des miens; mais il avoit encore des idées d'économie & des regles de dépenſes conformes à ſon éducation. Il ſouſcrivit cependant à ma propoſition, &

emprunta ſept guinées ſur mon épée.

Il m'avoit à peine remis ce foible ſecours, que mon hôteſſe entra. Elle venoit me faire reſſouvenir que je lui devois cinq guinées pour mon logement; & me prier d'acquitter cette dette qu'elle ne me demandoit, diſoit-elle, que parce qu'elle avoit elle même une ſomme conſidérable à payer. Mon orgueil fut piqué de ſa demande, & quoique j'euſſe un beſoin extrême d'argent, je la payai, & lui dis avec hauteur que je voyois bien qu'elle ne vouloit pas que je fuſſe long-tems ſur ſon livre. Cependant Strap qui connoiſſoit, ainſi que moi, le bas état de nos finances, ſe frottoit les mains dans un coin & ſe mordoit les levres.

Quelqu'indifférence que j'affectaſſe par vanité, cette demande fut pour moi un coup de foudre. Je n'eus pas plutôt ſatisfait mon hôteſſe, que j'allai chercher compagnie pour diſſiper mon chagrin.

Nous fîmes une partie, ſelon notre coutume, dans le caffé; de-là nous nous rendîmes dans un cabaret; mais il me fut impoſſible de partager la gaieté des convives; leur bonne humeur ne fit même que redoubler ma mélancolie, & j'étois dans l'état d'un damné qui verroit de l'enfer les joies du paradis.

Banter, qui, excepté Strap, étoit le ſeul ami que j'euſſe, s'apperçut de mon chagrin. Lorſque la compagnie fut retirée, il

me reprocha ma puſillanimité. " Quoi, „ dit-il, vous n'avez pas plus de force, & „ vous perdez la tête pour avoir été la dupe „ d'un ſcélérat ? Je lui répondis que, quoique Struvel fût un ſcélérat, je n'en étois pas moins malheureux, & je lui donnai à entendre que mon chagrin venoit de la diminution de mes fonds qui étoient réduits à deux guinées. " C'eſt-là tout, me dit „ Banter ? de la gaieté, morbleu, de la „ gaieté. Il y a mille façons de vivre dans „ la ville ſans avoir un ſol ; moi, qui vous „ parle, j'y ai ainſi ſubſiſté pendant plu- „ ſieurs années, & pour cela il ne faut „ que de l'induſtrie. „

Je lui marquai beaucoup d'ardeur pour être inſtruit de quelques-unes de ſes méthodes. Suivez-moi, me répondit-il, pour toute explication ; je le ſuivis. Il me conduiſit dans une maiſon proche Covent-Garden, dans laquelle nous entrâmes, après avoir remis nos épées à un homme d'aſſez mauvaiſe mine qui nous les demanda au bas de l'eſcalier. Nous montâmes au ſecond étage. Là, je vis pluſieurs perſonnes rangées autour de deux tables qui étoient couvertes d'or & d'argent. Mon conducteur m'apprit alors que nous étions dans la maiſon d'un honnête ſeigneur Ecoſſois, qui donnoit à jouer & ſoutenoit ſa qualité de pair avec les émolumens qu'il retiroit du jeu. Il me conſeilla en même-tems d'eſſayer

ma fortune à la table d'argent, & de ne jouer d'abord qu'une couronne. J'examinai la compagnie avec plus d'attention qu'auparavant; la baſſeſſe & l'infamie étoient répandues ſur tous les viſages qui la compoſoient; j'en fus ſaiſi d'horreur; & je communiquai à Banter la mauvaiſe idée que j'avois des aſſiſtans. " Vous n'avez pas tort, „ me répondit-il à l'oreille; la plupart de „ ceux que vous voyez ici, ſont des filoux, „ des eſcrocs, ou des domeſtiques, qui, „ ayant dépenſé une partie de l'argent de „ leurs maîtres, viennent, en riſquant le „ reſte, eſſayer à refaire la ſomme. „ Ce détail ne m'encourageoit point à haſarder mon argent; mais Banter m'aſſura tant de fois que je ne devois rien craindre, & que le pair tenoit bonne juſtice, que je riſquai à la fin un ſchelin. En moins d'un quart d'heure, je m'en vis trente de gain. Je prêtai alors à Banter, qui rarement portoit de l'argent, une guinée qu'il mit ſur la table où l'on jouoit de l'or. Il la perdit en un inſtant. Il vint m'en emprunter une autre, mais je la lui refuſai, & il s'en alla de dépit.

Cependant mon gain ſe montoit à ſix guinées. Le deſir de gagner augmentant chez moi à proportion que je gagnois, je me tranſportai à la table d'or, ſur laquelle je mis une demi-guinée. La fortune m'y ſuivit, &, après pluſieurs viciſſitudes, je me

trouvai ſur le matin cent cinquante guinées.

Je crus qu'il y auroit de l'imprudence à tenter plus long-tems le ſort qui pouvoit changer d'un inſtant à l'autre. Je demandai donc ſi quelqu'un vouloit prendre ma place, & je fis un mouvement pour me lever. Un vieux Gaſcon qui étoit vis-à-vis de moi, & à qui j'avois gagné quelque argent, ſe leva en me lançant des regards furieux, & en me criant, reſtez, morvieux, reſtez, il faut que bous me donniez ma rébanché. En même-tems un Juif qui étoit à côté, inſinua que je devois plus à l'art qu'à la fortune, diſant qu'il s'étoit apperçu que j'avois mis ſouvent les mains ſous la table.

Cette accuſation excita beaucoup de menaces contre moi, particuliérement de la part des perdans. Ils alloient, diſoient-ils, me dénoncer à la juſtice, comme filou, ſi, pour appaiſer l'affaire, je ne leur rendois ce qu'ils avoient perdu. Je ſentis pendant quelques inſtans tout ce qu'une pareille ſituation a de déſagréable, & j'en reſtai comme étourdi; mais, rappelant tout-à-coup mes eſprits, & me fiant ſur mon innocence, je hauſſai le ton à mon tour, menaçant le Juif de le pourſuivre en réparation, & m'offrant à ſoutenir ma cauſe en juſtice. Tous ces honnêtes gens ſe connoiſſoient trop bien pour riſquer une pa-

reille épreuve; auſſi n'inſiſterent-ils point, & me laiſſerent-ils retirer, dès qu'ils virent que je n'étois pas homme d'accommodement. Pour moi, je ne voulus point quitter la table, que l'Iſraélite ne ſe fût rétracté; ce qu'il fit en me demandant pardon devant toute l'aſſemblée.

Comme je me retirois avec mon butin, je marchai par haſard ſur les pieds d'un petit homme trappu qui étoit dans la foule à ſe ronger les ongles. Il avoit le nez crochu, les yeux étincelans, les ſourcils noirs & épais; un chapeau d'une grandeur monſtrueuſe cachoit preſque toute la partie ſupérieure de ſon viſage, & ajoutoit à ſon air déterminé. Il n'eut pas plutôt ſenti l'application de mon pied ſur le ſien, qu'il s'écria d'une voix de tonnerre, « ah! ventre..... » mort.....! double faquin, tu mériterois » que .....» Je lui demandai excuſe avec beaucoup de ſoumiſſion, & lui proteſtai que je n'avois eu aucune intention de l'offenſer. Mais plus le ton dont je parlois étoit humilié, plus mon Spadaſſin tempêtoit, jurant qu'il en auroit raiſon, & me prodiguant les noms les plus injurieux. Je perdis patience, & me laiſſant aller à mon reſſentiment, je lui rendis injures pour injures, & lui dis qu'il n'avoit qu'à me ſuivre dans la place, s'il avoit envie de me voir de près; que rien n'étoit ſi facile. Son ardeur ſe calmant à meſure que je m'échauffois, il refuſa mon défi,

en diſant qu'il prendroit ſon tems, & retourna vers la table. Je deſcendis très-tranquillement, & après avoir repris mon épée & donné une guinée au portier, ſuivant la coutume, je revins chez moi.

Strap, qui ne s'étoit point couché & qui avoit paſſé la nuit dans la plus grande inquiétude, m'ouvrit la porte. Son viſage étoit baigné de pleurs, je le regardai & ne lui dis mot : il ne me dit rien non plus, & me ſuivit dans ma chambre, comme un criminel condamné à la mort, brûlant de ſavoir s'il me reſtoit quelque argent, & n'oſant s'en informer. J'étois au fait de ce qui ſe paſſoit chez lui, je ne voulus pas le tirer tout d'un coup d'inquiétude ; mais, cherchant à lui ménager le plaiſir de la ſurpriſe, je pris un air triſte & le priai d'aller dans ſa chambre me chercher du linge pour que je m'habillaſſe. Strap, ſans lever les yeux de terre, me dit qu'il croyoit que j'avois plus beſoin de me repoſer, que de toute autre choſe. Strap, lui dis-je une ſeconde fois, en affectant un air troublé, donnez-moi du linge, je vous en conjure. Il ſortit ſans me regarder, & ſe mit à pleurer.

Avant qu'il revint, j'eus le tems d'étaler tout mon argent ſur la table, & de le placer de façon qu'il ne pouvoit entrer ſans jeter les yeux deſſus. Il recula à cette vue dans un étonnement ſtupide, ſe frotta pluſieurs fois les yeux pour s'aſſurer s'il étoit éveillé ;

& après avoir conſulté tous ſes ſens ſur ce qu'il voyoit, il s'écria : « ô Seigneur, ayez » pitié de nous ; quel vaſte tréſor avez-» vous là ? » Il nous appartient tout entier, lui répondis-je : prends-en ce qu'il faut, mon cher Strap, & vas ſur le champ retirer notre épée.

Strap garda quelque tems le ſilence, il me regardoit, regardoit la table, & reportoit enſuite les yeux ſur moi ; on liſoit dans ſes regards la méfiance & l'indéciſion. « M'aſſurez-vous, me dit-il enfin, que » vous avez eu cet argent d'une façon hon-» nête. » Pour lui mettre l'eſprit en repos, & lui ôter tout ſcrupule, je lui racontai mon hiſtoire. Dès qu'il m'eut entendu, il ſe mit à danſer dans la chambre, & à crier, *Dieu ſoit loué, une pierre blanche ; Dieu ſoit loué, une pierre blanche.* A cette exclamation qui ne m'offroit aucun ſens, je craignis que la joie ne lui eût dérangé l'eſprit, & je tâchai, en lui parlant, de le faire revenir de ſa frénéſie. Mais, ſans faire attention à ce que je lui diſois, il continua de ſauter en long & en large, en répétant, *Dieu ſoit loué, une pierre blanche.* Je ne doutai preſque plus qu'il n'eût perdu l'eſprit, je le ſaiſis & le portai ſur un ſiege. Il revint tout-à-coup à lui, & me regardant comme feroit un homme à moitié éveillé : « que vous ai-je fait, me dit-il ? Je lui appris quelle avoit été ma crainte, & ce

qui l'avoit cauſée. Il rougit de s'être ainſi laiſſé emporter à la joie, & me dit, qu'en ſe ſervant des termes dont il s'étoit ſervi, il avoit voulu faire alluſion aux jours heureux que l'on marquoit chez les Romains avec de la craie.

Comme je ne me ſentois aucune envie de dormir, je m'habillai, & je ſortis avec Strap. Nous trouvâmes à quelques pas du logis M. Concordance. Strap, qui étoit devant moi, l'aborda, & le maître d'école le reçut d'abord avec toute l'amitié qui étoit entr'eux : mais il ne m'eut pas plutôt apperçu, qu'il prit un viſage ſévére, & dit à mon ami, " qu'il étoit étonné de le voir avec „ moi, après l'avoir ſi bien inſtruit de ma „ conduite; qu'au reſte il étoit le maître „ d'y reſter; mais que pour lui il n'aimoit „ ni les fripons, ni ceux qui les fréquen„ toient. „

Il partit à ces mots, comme un éclair, & me laiſſa dans l'état le plus affreux où puiſſe ſe trouver un homme d'honneur. Je retournai chez moi, où je m'enfermai, la rage & le déſeſpoir dans le cœur. Envain Strap voulut-il reſter avec moi pour me conſoler, je l'aſſurai que ſon amitié ne m'avoit jamais été ſi chere; mais je le priai en même-tems de ſe retirer. L'aſcendant que j'avois ſur lui ne lui permit pas de reſter. " Malheureux Random, m'écriai-je dès „ que je me vis ſeul, c'eſt donc dans les „ affronts

„ affronts & l'infamie qu'il te faut paſſer le „ reſte de tes jours ! N'eût-il pas mieux „ valu pour toi mourir dix mille fois ? Je „ ſuis innocent, il eſt vrai ; mais que me „ ſert-il de n'être point coupable, ſi je ne „ puis prouver mon innocence ? „ Je reſtai quelque-tems dans une eſpece d'anéantiſſement, puis tout-à-coup entrant en fureur : " Perfide Gavky, m'écriai-je, que ne „ vous tiens-je ici, toi & ton infâme épouſe ? les puiſſances de l'enfer ne pourroient „ vous dérober à ma vengeance. „

J'étois ſi hors de moi, que j'avois tiré mon épée ſans m'en appercevoir ; je la tenois à la main, & la regardois en frémiſſant de colere : on vint frapper à la porte, & me dire qu'une dame demandoit à me parler. Je me remis le plus qu'il me fut poſſible : elle monta.

Je laiſſe à juger au lecteur quel fût mon étonnement lorſque je vis entrer madame Gavky, qui vint ſe jeter à mes pieds. Elle étoit dans un état pitoyable ; pâle, maigre & preſque nue, n'ayant pour tout habillement qu'une vieille robe de ſerge noire, qui tomboit en lambeaux. Mon reſſentiment ne put tenir contre une pareille vue, je la relevai, la fis aſſeoir, & lui demandai le ſujet de ſa viſite. Elle ſe jetta alors de nouveau à mes pieds, & les baignant de larmes : „ vous voyez devant vous, me „ dit-elle, la femme la plus malheureuſe ;

„ jugez de mon infortune par la démarche.
„ qu'elle me fait faire. J'ai voulu vous per-
„ dre, M. Random, & c'eſt à vous que
„ j'ai recours. Mais je vous connois géné-
„ reux; c'eſt en me ſecourant que vous
„ vous vengerez. Quelque coupable que je
„ ſois envers vous, vous ne pourrez me
„ refuſer votre pitié, quand vous ſaurez ma
„ miſere; je n'ai point mangé depuis trois
„ jours.

L'humanité ne nous parle pas toujours en faveur d'un ennemi, mais lorſqu'elle le fait, je ne ſais ſi ce n'eſt point avec plus de force que pour tout autre. La ſituation où je me trouvois, étoit celle où je m'étois trouvé avec Mademoiſelle Villiams. J'avois beaucoup moins à me plaindre d'elle que de Madame Gavky; cependant Madame Gavky me toucha davantage. Je la relevai de nouveau, & la quittant, j'allai moi-même lui chercher à manger. Lorſqu'elle me vit rentrer, elle accourut à moi, & me prit la main, qu'elle ſerroit contre ſon ſein, en m'appelant ſon libérateur. Je la preſſai de manger, elle le fit. Je la priai enſuite de m'expoſer ſa ſituation d'une maniere plus circonſtanciée. Elle m'apprit que le pere de ſon mari l'avoit déshérité à cauſe de ſon mariage avec elle; que Gavki l'avoit abandonnée, & étoit allé ſervir en Allemagne; qu'il avoit été caſſé pour s'être mal comporté à la bataille d'Ettingen, &

que depuis on ne ſavoit ce qu'il étoit devenu. Elle me donna enſuite à entendre, avec toutes les marques du plus profond repentir, qu'elle avoit eu le malheur d'accoucher quatre mois après ſon mariage; ce qui avoit tellement irrité ſes parens, qu'ils l'avoient miſe à la porte avec ſon enfant, qui étoit mort quelque tems après; qu'elle avoit ſubſiſté des charités de quelques perſonnes, qui s'étoient enfin laſſées de la ſecourir; & qu'il ne lui reſtoit, pour toutes reſſources, que mes bontés. » Mais, puis-» je y compter, ajouta-t-elle, & ne dois-» je pas ſavoir combien j'en ſuis indigne?

Je la raſſurai ſur mes ſentimens, en lui donnant cinq guinées, & lui diſant que je lui pardonnois d'autant plus volontiers, que je ne doutois nullement que l'on ne l'eût ſéduite en la faiſant agir contre moi; ce qu'elle m'aſſura avec ſerment. Il eſt juſte, ajouta-t-elle, que je répare le tort que je vous ai fait; vous n'avez qu'à commander, j'obéirai. Je crus devoir ſaiſir l'occaſion qui s'offroit de rétablir ma réputation, & je me rendis chez le juge de paix, où Madame Gavky déclara que j'étois innocent du vol qui m'avoit été imputé, ſpécifiant tout le complot qui avoit été tramé contre moi. J'envoyai la déclaration ſignée de ſa main à ſon pere, qui, ayant comparé les circonſtances, ne douta plus je ne fuſſe innocent.

Il vint chez moi le lendemain avec le

maître d'école, & après les complimens ordinaires, il chercha à s'excuſer envers moi. Je l'arrêtai, & lui dis que, bien loin d'avoir quelque reſſentiment contre lui, je ne pouvois que me louer de la douceur avec laquelle il m'avoit traité, lorſque toutes les apparences me condamnoient. M. Concordance prit alors la parole, & s'adreſſant à M. Anodin, lui dit : qu'il croyoit M. Random trop judicieux pour avoir quelque reſſentiment de leur conduite ; que dans l'idée où ils étoient, ils ne pouvoient, ni ne devoient agir autrement. » A la vérité, » dit-il, ſi ce complot nous avoit été ré- » vélé par quelque puiſſance ſurnaturelle ; » s'il nous avoit été ſoufflé à l'oreille par » un génie, communiqué par le moyen » d'un ſonge, nous ſerions blâmables d'a- » voir ajouté foi à une démonſtration ocu- » laire ; mais étant hommes, nous pouvons » nous en laiſſer impoſer. Je vous aſſure, „ continua-t-il, M. Random, qu'aucun „ homme ſur la terre n'eſt plus ſatisfait „ que je le ſuis, en voyant triompher „ votre innocence „. Je le remerciai de la part qu'il prenoit à mes intérêts, & le priai de détromper ceux de ſa connoiſſance qui pouvoient penſer mal de moi. Je repréſentai enſuite à M. Anodin la triſte ſituation de ſa fille, & je défendis ſi bien ſa cauſe, qu'il conſentit à lui faire une petite penſion ; mais il ne me promit point de la

reprendre chez lui, la mere, disoit-il, étant trop irritée.

CHAPITRE XIV.

Roderik achette des habits neufs. Il fait des reproches à Struvel & à Straddle. Banter lui propose un nouveau projet de mariage. Il part pour les eaux de Bath, dans un carosse de voiture, avec la jeune Demoiselle & sa mere. Portrait des gens de la voiture.

ON peut aisément imaginer quelle fut la joie que je ressentis, lorsque j'eus terminé une affaire qui m'intéressoit tant. Je recouvrois ma réputation de la maniere la plus inespérée, & il m'étoit de même rentré de l'argent lorsque j'avois le moins lieu d'en attendre. La bonne fortune, peut-être plus à craindre par-là que la mauvaise, réveille volontiers l'amour-propre; elle réveilla le mien, & je ne pus me voir possesseur de cent cinquante guinées, ou environ, sans que la tête me tournât. Quoique mes habits fussent presque neufs, j'eus honte de les porter plus long-tems, m'imaginant que cela donneroit mauvaise idée de de ma garde-robe. Je fis venir un fripier, à qui j'en vendis une bonne partie la moitié

de ce qu'ils valoient, & j'achetai de lui deux habits neufs. J'achetai de même une montre d'or, déſeſpérant de retenir jamais celle que j'avois ſi follement donnée à Struvel.

J'allois cependant toujours à ſon lever, auquel je continuai d'aſſiſter juſqu'à ce que l'ambaſſadeur dont il m'avoit parlé fût parti avec un autre ſecrétaire. Alors je ne jugeai plus à propos de ménager le Duc, & je lui écrivis une lettre, où je lui reprochai de m'avoir amuſé, lorſqu'il n'avoit ni le pouvoir ni la volonté de me ſervir. Je ne gardai pas plus de meſure avec Straddlé, à qui je dis de vive voix que c'étoit fort mal à lui de m'avoir caché le caractere de Struvel, & qu'un pareil procédé ne me donnoit pas grande eſtime pour ſa perſonne. Il joua d'abord l'homme courroucé, fit ſonner très-haut ſa qualité, & ſe ſervit de comparaiſons qui me parurent fort injurieuſes. Mais, lorſque je lui eus dit que j'étois Gentilhomme auſſi bien que lui, & que je voulois avoir raiſon de ce qu'il me diſoit, il eut la baſſeſſe de ſe rétracter, prétendant que j'avois mal compris ſes paroles, auxquelles il cherchoit un autre ſens. Je lui tournai le dos, & cette marque de mépris n'exprimoit que foiblement celui que j'ai toujours conſervé pour lui.

Banter, qui s'étoit apperçu d'un changement ſubit dans toute ma perſonne, m'en demanda la cauſe. Je ne jugeai pas à pro-

pos de lui découvrir le véritable état de mes affaires, dans la crainte qu'il n'en agît trop librement avec ma bourſe. Je lui dis que j'avois reçu quelque argent d'un parent que j"avois à la campagne, qui m'avoit auſſi promis de me faire avoir dans peu un emploi conſidérable. » Cela peut » être, dit Banter, mais vous, ſeriez-vous » fâché de faire votre fortune d'une autre » maniere ? J'ai une parente qui doit partir » pour Bath, la ſemaine prochaine, avec » une fille unique qui eſt malade, & qui va » prendre les eaux. Le pere, qui étoit un » riche marchand, eſt mort il y a environ » deux ans, & a laiſſé plus de vingt mille » livres ſterlings à ſa fille, dont la mere eſt » tutrice. C'eſt un fort bon parti, comme » vous voyez. Je me mettrois des premiers » ſur les rangs; mais nous nous ſommes » brouillés la vieille & moi pour quelque » argent qu'elle m'avoit prêté, & qui a été » cauſe que nous avons eu des paroles en- » ſemble; ainſi je ne dois plus y ſonger. » Comme elles ne connoiſſent nullement le » monde, continua-t-il, je parierois mille » contre un, que ſi je n'y pourvois autre- » ment, la fille ſera emportée d'emblée par » quelque avanturier qui ſe trouvera à Bath. » Voulez-vous tenter l'aventure, M. Ran- » dom? Perſonne n'eſt plus fait pour réuſ- » ſir, & je ſuis ſûr que moyennant quelques » inſtructions, vous jouerez votre rôle à

» merveille ». Il finit en me disant, que si je voulois lui faire un billet de cinquante livres sterlings, payable six mois après mon mariage, il me mettroit dans le bon chemin.

Cette proposition étoit trop avantageuse pour que je la refusasse. Le billet fut fait sur le champ. Banter m'informa du jour où le coche dans lequel elles seroient, devoit partir, & j'y retins une place. Je louai un cheval pour Strap, à qui tout ce qui s'appeloit projet plaisoit trop, pour qu'il ne fût point ravi de l'aventure.

Comme le coche partit avant le jour, je fus quelque tems sans voir Miss Snapper, [c'étoit le nom de la jeune personne]; &, sans savoir avec qui je voyageois, je m'apperçus seulement que le carosse étoit plein, à la peine avec laquelle j'y trouvai place. Les cinq premieres minutes s'étoient passées dans un silence général, quand tout-à-coup la voiture ayant éprouvé un cahot, quelqu'un s'écria avec une voix de tonnerre: „ *mort de ma vie..... coquin, Dieu me* » *damne, si tu me fais descendre* ». A ce ton emporté & aux formules expressives dont on se servoit, je ne doutai point que ce ne fût un Militaire. Nous gardâmes de nouveau le silence pendant quelque tems; mais notre homme, impatient de parler, s'écria, après quelques expressions aussi énergiques que les pre-

mieres. » Je veux être enfroqué ſi je ne » ſuis avec des Quakers. Je le crois, dit » une voix de femme qui ſe fit entendre à » ma gauche, car l'eſprit de folie com- » mence à faire ſon effet. Y a-t-il long-tems » que vous vous en appercevez, reprit le » militaire ? un peu plus que deux milles, » lui répondit-on. Pardieu, Madame, ré- » pliqua-t-il, vous êtes furieuſement ſpiri- » tuelle. Je voudrois en dire autant, reprit » la même voix, mais je ne ſaurois men- » tir ». La converſation s'animant de plus en plus, l'officier commençoit à avoir du deſſous, lorſqu'une grave matrone ſe fit entendre : » Ma fille, dit-elle à la perſonne » qui avoit tenu tête au militaire, vous n'ê- » tes pas aſſez réſervée, modérez votre » feu ». Ces paroles, qui ne pouvoient convenir qu'à Mademoiſelle Snapper, me mirent en un moment au fait du caractere de la mere, & je réſolus de régler ma conduite là-deſſus. L'officier, que les réparties vives de la fille avoient déconcerté, profita des derniéres paroles de la mere, pour renouer la converſation, & s'adreſſant à elle, » vous parlez de feu, Madame, je l'ai vu, » & plus d'une fois, l'on peut m'en croire ; » c'eſt bien dommage que l'on n'y voie » point, je vous ferois voir, pour preuve » de ce que j'avance, une large bleſſure » que j'ai reçue à l'épaule. Morbleu, c'étoit » bien l'action la plus chaude ; mais je ne

» ſais ce que c'eſt que de me vanter »..... Il s'arrêta, & ſe mit à ſiffler, attendant apparemment qu'on lui demandât le récit de l'action où il avoit été bleſſé. Perſonne ne le fit; il reprit la parole : » Ne regar-» deriez-vous point, dit-il, comme une » choſe affreuſe dans le gouvernement, ſi » vous aviez, au riſque de votre vie, repris » un drapeau à l'ennemi, & qu'on vous » laiſſât ſans récompenſe. Eh bien! je l'ai » fait, ou le diable m'emporte; on m'a » promis de faire quelque choſe pour moi, » & avec tout cela, je ne ſuis qu'un pauvre » Lieutenant. Mort de ma vie! cela n'eſt-» il pas triſte pour un brave homme » ?

Un homme que je reconnus bien-tôt pour un avocat, prit la parole, & après avoir obſervé qu'il n'y avoit rien de plus injuſte, & que toute peine méritoit ſalaire, il demanda au militaire comment la promeſſe lui avoit été faite. C'eſt que, dit-il, ſi elle l'a été en préſence de témoins, la loi eſt pour vous. L'officier répondit que non; qu'elle lui avoit été faite par le général tête à tête, en vuidant une bouteille de vin. » Et voilà ce qu'il y a de pis, re-» prit le Juriſte; ces circonſtances ſeules » rendroient invalide la promeſſe la plus » autentique. Comment ventrebleu! inva-» lide, reprit le militaire, une promeſſe » faite à un homme comme moi. Sachez, » bon homme, qu'il n'y a d'invalide ici que

» votre tête. Eſt-ce que ſi je vous avois » promis des coups de bâton, je ne pourrois » pas vous les donner, parce qu'il n'y au- » roit pas eu de témoins de la promeſſe ? » L'avocat, qui n'étoit pas accoutumé à voir mettre un argument dans une pareille forme, ne répliqua rien, & le Lieutenant ſe mit à chanter ». Les paroles valent la muſique, » & la muſique vaut les paroles, » dit Mademoiſelle Snapper, qui depuis long-tems brûloit de parler. Le militaire défendit d'abord la muſique & abandonna les paroles; puis ſe retrancha ſur les paroles, abandonnant la muſique. Mademoiſelle Snapper lui fit voir qu'il ſe contrediſoit. „ Si je me contredis que vous importe, „ dit le galant officier, je dis ce qui me „ plaît, moi, qui eſt-ce qui y trouvera à „ redire, ne ſuis-je pas le maître de dire „ ce que je veux ? Non Monſieur, reprit „ le juriſte, qui crut que l'honneur y étoit „ compromis, il y a de certaines choſes „ qu'il ne faut pas toujours dire. „ On le défia d'en citer, & il fit mention de la trahiſon & de la diffamation. „ Quant au roi, „ dit l'officier, Dieu le béniſſe, j'ai mangé „ ſon pain, c'eſt pourquoi je n'ai rien à „ lui dire; mais pardieu pour tout autre, „ je lui dirai ce que je voudrai. Vous errez, „ reprit l'avocat, vous n'oſeriez m'appe- „ ler coquin. Je n'oſerois, reprit l'autre; „ & pourquoi n'oſerois-je, barbe de ſot ?

„ Parce que, dit le juriſconſulte, je vous „ pourſuivrois en réparation ; ce ſont des „ riens qui vont plus loin que l'on ne penſe. „ Hé bien ! Hé bien ! s'écria l'officier, après „ y avoir rêvé un inſtant, ſi je n'oſerois „ vous appeler coquin, j'oſerai du moins „ penſer que vous en êtes un. » il accompagna ces derniers mots d'un éclat de rire, auquel perſonne ne répondit, mais qui acheva de démonter l'avocat. Celui-ci pendant plus d'une heure, n'oſa ouvrir la bouche, & ne remua que pour nétoyer ſa pipe.

CHAPITRE XV.

Roderik voit à la pointe du jour Mademoiſelle Snapper. Diſpute qu'il a avec l'officier. Conduite de ce dernier à l'approche de quelques voleurs. Maniere dont ſe comporte Roderik. Mademoiſelle Snapper le complimente.

LE jour vint pendant ces propos, & je commençai à diſtinguer tous les perſonnages. J'examinai particulierement Mademoiſelle Snapper. Elle reſſembloit parfaitement au portrait que m'en avoit fait Banter. Sa tête avoit l'air d'une coignée, dont ſon viſage étoit le tranchant. Au milieu de ſa poitrine étoit une éminence conſidérable, à laquelle répondoit une autre élévation placée ſur ſon dos, & ſon corps ſe trouvoit par ce moyen dans un parfait équilibre. Elle avoit cependant quelque délicateſſe dans les traits, & ſes yeux noirs étoient pleins de feu. Quoique ſa figure n'eût, comme l'on voit, rien d'attrayant, l'eſpérance de poſſéder vingt mille livres ſterlings, lui prêta des agrémens à mes yeux, & je me mis à rêver aux moyens de lier & d'avancer mon intrigue.

La converſation ſe rengagea bientôt entre les trois perſonnages qui en avoient

déja fait les fraix. Je ne ſais s'ils y mirent autant de politeſſes qu'auparavant, car je ne les écoutai point, mais ils finirent par une diſpute aſſez vive : l'on paria, & je fus pris pour arbitre. J'étois ſi enfoncé dans mes rêveries, que je ne fis aucune attention aux raiſons pour & contre qu'ils purent me dire. Le militaire, piqué de ma diſtraction, m'apoſtropha en jurant. Je continuai de garder le ſilence, ce qui l'outra tellement, qu'il commença à faire mille bravades, en diſant : » je pourrois bien ap-
„ prendre à vivre aux inſolens. Je ſuis Gen-
„ tilhomme, morbleu, & de plus au ſer-
„ vice de Sa Majeſté. Il y a des gens qui
„ qui mériteroient bien d'avoir le nez coupé
„ pour leur impertinence ».

Comme je n'avois pas une haute idée de ſa valeur, je le regardai en fronçant le ſourcil; il ne ſe démonta pas, & faiſant bonne contenance, il jura qu'il ne faiſoit pas plus de cas de mes grimaces, que d'une figue, & qu'il ne craignoit aucun homme ſur la terre. J'allois le pouſſer, lorſque Mademoiſelle Snapper lui dit d'un ton à moitié ironique, » qu'elle étoit ravie de ſe
„ trouver avec un homme qui eût tant de
„ courage, qu'elle ne doutoit pas qu'il ne
„ nous défendît contre tous les voleurs qui
„ pourroient ſe préſenter. Si je vous dé-
„ fendrois, reprit le militaire, ſoyez en per-
„ ſuadée, Mademoiſelle, j'ai apporté une

„ bonne paire de piſtolets ; les voici, ils „ viennent d'un officier François à qui je „ les ai pris à Dettingen. Que l'on me dé- „ batiſe, ſi quelque voleur oſe vous pren- „ dre une épingle, tant que je ſerai avec „ vous. „

A la vue des piſtolets, une précieuſe qui avoit gardé le ſilence juſqu'alors, ouvrit enfin la bouche, & dit qu'elle s'étonnoit qu'un homme fût aſſez impoli pour montrer de pareilles armes devant des Dames. „ Corbleu, Madame, dit le capitaine, „ ſi la vue vous fait ſi peur, comment dia- „ ble feriez-vous pour eſſuyer le feu, ſi „ l'occaſion s'en préſentoit ? Quoi, répon- „ dit-elle, vous ſeriez aſſez impoli pour „ vous ſervir de ces vilaines armes en ma „ préſence ? Non, cela n'eſt pas poſſible. Si „ je le croyois, je quitterois ſur le champ „ le caroſſe, & j'irois prendre une voiture „ au prochain village. „ L'officier alloit répondre ; Mademoiſelle le Snapper prévint : „ pour moi, dit-elle, loin de trouver mau- „ vais qu'un homme ſe ſervît de ſes armes „ pour ſa propre défenſe, je croirois lui „ avoir beaucoup d'obligation, s'il vouloit „ bien me défendre, & m'empêcher d'être „ volée. „ La prude jetta un regard dédaigneux ſur Miſſ, & dit : „ que c'étoit or- „ dinairement ceux qui avoient le moins à „ perdre, qui étoient les plus occupés à „ conſerver. „ La mere fut offenſée de ce

diſcours : „ qui vous a ſi bien inſtruite, „ Madame ? il faudroit ſavoir à qui l'on „ s'adreſſe avant que de parler. Ceux qui „ ont le moins à perdre, Madame ! ceux „ qui ont le moins à perdre ! On ſeroit peut-„ être bien heureux d'en avoir autant.

Cette diſpute n'auroit peut-être pas fini ſi-tôt, ſi Strap ne fût venu au galop nous avertir que deux hommes à cheval étoient à l'entrée du bois, par lequel il nous falloit paſſer. A cette nouvelle Madame Snapper ſe trouva mal, ſa fille pâlit, les dents de l'avocat claquoient de crainte, & la prude tira ſa bourſe, qui ne me parut pas ſi pleine qu'elle l'avoit donné à entendre. Pour le lieutenant, il ne pouvoit, malgré tous ſes efforts, cacher ſa conſternation. Je fis arrêter le caroſſe, & mettant pied à terre, „ allons M. l'officier, lui dis-je, vos „ piſtolets vont ſans doute faire merveille. „ Il étoit ſourd. Je donnai ſes piſtolets à Strap, ſur le cheval de qui je montai, & tirant les miens, je pris le chemin du bois. Lorſque les voleurs m'apperçurent à cheval, ſuivi d'un homme à pied qui étoit armé, ils avancerent quelques pas pour nous reconnoître; puis, tournant bride tout à coup, ils s'enfuirent au galop. Un domeſtique paſſoit à cheval. Je lui offris une couronne, s'il vouloit m'aider à les pourſuivre. Il accepta ma propoſition; Strap lui remit les piſtolets de l'officier, & nous marchâmes

ſur leurs pas. Ces coquins nous attendirent à la portée du piſtolet, & nous ayant manqué, s'enfuirent de nouveau. Ils s'étoient fiés ſur ce qu'ils étoient mieux montés que nous; & en effet, nous ne les euſſions jamais atteint, ſi l'un des deux chevaux n'eût fait un faux pas, qui porta le cavalier par terre. Nous le ſaisîmes d'autant plus facilement, que ſon camarade l'avoit abandonné, & qu'il étoit encore étourdi de la chûte, lorſque nous arrivâmes à lui. Il reprit ſes ſens, & ſe voyant entre nos mains, il nous demanda effrontément de quelle autorité nous l'empêchions de continuer ſon chemin, nous menaçant de nous pourſuivre pour vol. Sur ces entrefaites, nous vîmes venir à nous une troupe de payſans armés, à la tête deſquels étoit un fermier, qui n'eut pas plutôt apperçu le voleur, qu'il s'écria: „ voici le drôle qui m'a volé il n'y a qu'une „ heure, cinquante guinées qui étoient dans „ un ſac de groſſe toile „: on le fouilla, & on lui trouva l'argent & le ſac. Nous le remîmes aux payſans; & après avoir payé le domeſtique, je revins avec Strap au caroſſe. L'avocat & le capitaine étoient occupés à faire revenir Madame Snapper & la prude, qui s'étoient évanouies au bruit des coups de piſtolets.

Lorſque j'eus repris ma place, Miſſ Snapper, qui avoit vu tout ce qui s'étoit paſſé, me complimenta ſur mon courage,

& me témoigna la joie qu'elle avoit que je ne fuſſe point bleſſé. L'avocat me dit qu'il m'appartenoit par un acte du parlement une récompenſe de quatre livres ſterlings, pour avoir pris un voleur. L'officier m'aſſura, avec un viſage où il y avoit autant de honte que d'impudence, que ſi je n'avois pas été ſi preſſé de ſortir du caroſſe, il auroit attrappé infailliblement les deux voleurs ſans tout le riſque que j'avois couru, par un plan que ma précipitation avoit rendu inutile. Car pour moi, pourſuivit-il, je ſuis brave, mais je ne ſuis point téméraire. La vraie bravoure connoît le danger. « Nous „ l'avons bien vu, s'écria Miſſ., on ne » vous reprochera point d'ignorer le dan- » ger, car vous trembliez de toutes vos „ forces. Mort de ma vie, dit l'officier, „ rendez graces à votre ſexe. Si un homme „ ſur la terre oſoit m'en dire autant, je „ l'enverrois ſur le champ dans l'enfer. » Puis, fixant les yeux ſur moi, il me demanda ſi je l'avois vu trembler. " Oui, lui „ répondis-je ſans héſiter. „ eſt-ce que vous douteriez de mon courage, continua-t-il ? „ On ne peut pas plus, lui dis-je. „ Ces dernieres paroles le déconcerterent tout-à-fait, & il ne put s'empêcher de bégayer en me diſant, " que c'étoit fort bien, qu'il „ trouveroit une occaſion. „ J'étois ſi perſuadé de ſa lâcheté, & je le mépriſois ſi fort, que je lui préſentai la langue; ce qui

l'humilia tellement, qu'à peine osa-t-il jurer une seule fois pendant toute la journée; abstinence qui, je crois, lui coûta beaucoup.

Cependant, la prude ayant repris ses esprits, dit entre ses dents, qu'elle s'étonnoit qu'un homme qui se donnoit pour gentilhomme, fut si attaché à l'argent, que pour conserver quelque misérable monnoie, il voulut exposer des personnes de condition à perdre la vie. Elle ne comprenoit pas davantage, disoit-elle, comment des femmes n'avoient pas honte de louer une pareille brutalité.

Je perdis patience, & lui adressant la parole avec vivacité: " Madame, lui dis-je, „ je n'aurois jamais imaginé, que pour satis- „ faire votre caprice, il fallût nous laisser „ voler; j'ai bien vu des folles dans ma vie, „ mais je n'en ai pas encore rencontré „ de votre espece. Au reste, je vous pro- „ mets que si nous sommes attaqués de „ nouveau, vous n'aurez pas à vous plain- „ dre, & que l'on pourra bien vous dé- „ trousser cent fois, avant que je me mêle „ de vos affaires. „

La dame à sentimens choisis, ne jugea pas à propos de disputer plus long-tems, mais elle chercha à se consoler avec le capitaine. Je liai de mon côté conversation avec mademoiselle Snapper, qui parut d'autant plus satisfaite de mes discours, que

mon ſilence ne l'avoit pas prévenue en faveur de mon eſprit. Pour moi je lui trouvai une imagination vive, peu de jugement, & encore plus de babillage qu'il n'eſt permis à une femme d'en avoir. La rigide madame ne perdoit point ſa fille de vue, & quoiqu'elle me fît beaucoup de politeſſes, elle interrompit très-ſouvent notre converſation, grondant Miſſ de ce qu'elle étoit ſi libre avec des étrangers, & lui diſant à chaque inſtant, qu'il falloit parler peu & penſer beaucoup. Ne pouvant parler autant que je l'aurois voulu, je chargeai mes yeux du ſoin de la converſation, & Miſſ me parut ſi bien entendre ce langage, que je commençai à regarder ſa conquête comme une choſe aſſez facile.

Quand nous fûmes arrivés à l'endroit où nous devions déjeuner, je deſcendis le premier de la voiture, & leur aidai à deſcendre. La vieille dame demanda une chambre, dans laquelle elle ſe retira avec ſa fille. La prude fut avec le capitaine, & je reſtai avec le juriſconſulte, qui m'aſſura que depuis vingt-ans qu'il voyageoit, il n'avoit jamais vu les régles de caroſſe ſi mal obſervées.

Notre indignation nous fit preſſer notre déjeuner, nous montâmes dans le caroſſe, & je donnai douze ſous au voiturier, pour nous venger de l'impoliteſſe de nos compagnons de voyage, en les forçant à partir

ſur le champ. Il s'en acquitta à merveille. La mere & la fille vinrent les premieres, & elles furent obligées de prier le cocher de leur aider à monter. Elles ne furent pas plutôt placées, que le capitaine parut, auſſi échauffé que s'il avoit été pourſuivi par deux mille ennemis. La prude vint immédiatement après lui, dans un déſordre qui diſoit aſſez que le déjeuner n'étoit pas ce qui les avoit le plus occupés. L'Officier, après lui avoir aidé à monter, entra lui-même dans la voiture, jurant après le cocher qui avoit eu l'impertinence de le troubler au milieu de ſon dejeuner. L'avocat lui dit qu'il falloit ſe conſoler, & qu'à la dinée il auroit tout le tems de faire ſes affaires. La prude ſur laquelle il jetta les yeux, en diſant ces derniers mots, entra dans une colere qui confirma nos conjectures, & dit à l'avocat qu'il étoit un impertinent, & que ſi elle étoit homme, elle le feroit repentir de ſon inſolence. Le capitaine, qui crut devoir épouſer ſa quérelle, ſe mit à jurer & à menacer l'avocat de lui couper les oreilles, mais il ne dit plus mot, dès que je lui eus dit que l'avocat pouvoit être tranquille, & que tant que je ſerois dans la voiture, je ſaurois empêcher qu'on ne lui fit la moindre peine.

CHAPITRE XVI.

Roderik cherche à faire connoiſſance avec madame Snapper. La prude trouve ſon mari & quitte le coche. On arrive à Bath. Roderik accompagne miſſ Snapper aux eaux. Il la conduit dans une aſſemblée, il y trouve Narciſſa. Il trouve auſſi mademoiſelle Villiams, qui eſt fille de chambre & confidente de Narciſſa.

TOUT le monde étoit rentré dans le ſilence. Je me mis à conſidérer miſſ Snapper. Je la trouvai plus difforme qu'elle ne me l'avoit paru d'abord, & je fus vingt fois tenté d'abandonner mon projet. Quelle différence entre ſa figure, qui n'étoit qu'une irrégularité continuelle, & celle de l'aimable Narciſſa. Son image, gravée dans mon cœur, vint ſe préſenter à moi & augmenter le dégoût que me cauſoit miſſ. Je fus même prêt à verſer des larmes, en ſongeant qu'il ne me falloit plus ſonger à cette jeune beauté. Cette derniere réflexion me rendit à l'exécution de mon projet. Je vis combien peu d'eſpérance j'avois de retrouver Narciſſa, ou quand je la retrouverois, de la poſſéder. L'amour gémit; mais il ſe tût & l'intérêt parla. Je ne vis plus que les vingt mille livres ſterlings de Mlle. Snapper, je

conclus que rien n'étoit plus ſage que de l'épouſer.

Tranquille du côté de la fille, à qui j'étois ſûr de plaire quand je voudrois, je cherchai à m'inſinuer auprès de la mere, & à l'amener au point de ſouffrir mes viſites, quand nous ſerions à Bath. C'étoit le ſeul moyen de réuſſir, & ce fut la choſe à laquelle je m'appliquai le plus. Je redoublai d'attentions pour elle, au point que la fille en marqua quelque jalouſie. Cependant, comme tout ce que je pouvois faire ſe réduiſoit à des politeſſes générales, je courois riſque de ne point réuſſir; mais le hazard ſe mêla de mes affaires, & me fournit l'occaſion de marquer à madame Snapper une attention plus directe & plus marquée. Ce fut à la dinée.

Etant arrivés dans l'auberge, nous trouvâmes que tout étoit retenu pour un ſeigneur qui nous avoit dévancés. Madame Snapper & ſa fille couroient riſque, ainſi que le reſte de la voiture, de faire un repas des plus frugals. Je fis connoiſſance avec l'hôte, & l'engageai, en buvant bouteille, à détacher quelque choſe du dîner du Seigneur, & à l'envoyer aux deux dames. Elles me firent prier de venir dîner avec elles. J'y allai, elles me firent beaucoup de remercîmens, & la mere me dit qu'elle ſeroit fort aiſe de me voir à Bath.

La précieuſe rencontra ſon mari, qui ſe

trouva être le valet de chambre du ſeigneur. Cette rencontre qui, auroit dû l'humilier, après les airs de grandeur qu'elle avoit affectés, ne fit qu'augmenter ſon orgueil. Le capitaine fut préſenté au mari, & prié à dîner : ce qu'il accepta ſur le champ. Le pauvre avocat ayant eu recours à moi, je demandai aux dames de vouloir bien l'admettre à leur table. Il y vint, & nous rîmes beaucoup de la précieuſe, du capitaine, & ſur-tout du mari. Nous rîmes bien davantage, lorſque le cocher ayant appelé pour partir, nous vîmes venir l'officier, tenant un morceau de pain & une petite bouteille d'eau-de-vie dont il fut obligé de faire ſon dîner. Il avoit compté faire meilleure chere, mais le ſeigneur, de la deſſerte duquel on devoit le régaler, n'avoit pas jugé à propos de preſſer ſon repas pour lui. Nous arrivâmes à Bath le ſoir, ſans qu'il nous fût arrivé rien de remarquable. Je conduiſis mes deux dames chez une de leurs parentes où elles devoient loger, & je couchai à l'auberge. Le lendemain, après avoir loué un appartement, j'allai voir l'ami pour qui Banter m'avoit donné une lettre, & je paſſai la matinée avec lui à voir tout ce qui méritoit d'être vu dans l'endroit. L'après-midi je fus voir mes deux dames, & je trouvai miſſ très-fatiguée du voyage. Je leur offris de les accompagner lorſqu'elles ſortiroient; elles m'accepterent, & il fut

dit

dit que je les conduirois le lendemain au Long-Room.

Nous ne fûmes pas plutôt arrivés dans cette promenade, que tous les yeux furent tournés ſur nous. On ſe contenta d'abord de nous regarder, puis on ſe mit à rire, à ſe parler à l'oreille & à s'entreregarder. Je ſentis tout d'un coup que c'étoit la figure de miſſ qui nous attiroit une pareille réception, je rougis d'embarras. Jamais ma vanité n'avoit tant ſouffert. Pour les deux dames, elles ne firent ſeulement pas attention à ce qui ſe paſſoit autour d'elles, ou, ſi elles s'en apperçurent, elles l'expliquerent vraiſemblablement à leur avantage, à en juger par l'aſſurance qui régnoit ſur leur viſage. Nous allâmes nous aſſeoir ſur un banc. M. Fatinick, qui étoit le plus mauvais plaiſant de l'Angleterre, & qui s'étoit érigé dans cet endroit en eſpece de maître de cérémonies, ne tarda pas à nous aborder. Il s'étoit apperçu de la diſpoſition où étoit la compagnie de rire à nos dépens, il vouloit lui en faire naître l'occaſion. Après avoir aſſuré miſſ du plaiſir que la compagnie, & lui en particulier, trouvoient à la voir, il lui demanda, de façon à être entendu de tout le monde, ſi elle pourroit lui apprendre le nom du chien de Tobie. Je fus outré de ſon inſolence, & j'allois lui donner un ſoufflet, mais miſſ qui le connoiſſoit, me prévint & ſe vengea elle-

même, en lui disant : " que le chien de „ Tobie s'appeloit Fatinick, & qu'il n'a- „ voit jamais été bon qu'à aboyer. „ Il resta déconcerté de cette repartie, qui, quoiqu'elle ne fût pas des plus décentes, ne laissa pas que de prendre, & mit les rieurs du côté de miss. Fatinick se retira avec un sourire forcé, prenant du tabac, sifflant un air, & tâchant de cacher son désordre.

Chacun applaudit à mademoiselle Snapper. On vint la complimenter, & l'irrégularité de sa figure ne servoit plus qu'à lui faire trouver plus d'esprit, dès qu'on se fut dit une fois qu'il falloit lui en trouver. Cette petite personne fut bientôt toute bouffie des complimens qu'on lui faisoit, &, quoiqu'elle me traitât encore avec quelque distinction, je sentis que je rentrerois dans la foule, à mesure que je lui deviendrois moins nécessaire. D'ailleurs, il y avoit à Bath beaucoup de gens de qualité; ils pouvoient être instruits du bien de miss & la rechercher. Si cela venoit par malheur à arriver, mon regne étoit passé. Une tête femelle, & bourgeoise de plus, ne tient guere sans qu'il lui en coûte de son bon sens contre un milord qui fait politesse, & jamais sans le perdre tout entier contre un milord qui dit des douceurs.

Toutes ces réflexions que je fis en un instant, me firent voir que le succès de mon

projet dépendoit de la rapidité dans l'exécution, & que je n'avois point de tems à perdre. Je cherchai donc l'occaſion de me déclarer à miſſ. Elle ſe préſenta le ſoir même, &, malgré la vigilance de la vieille mere, je me trouvai aſſez de tems avec ſa fille, pour la mettre au fait des œillades que je lui jetois dans le caroſſe, & pour l'aſſurer que j'étois plein d'eſtime pour ſon eſprit & d'amour pour ſa perſonne. Elle rougit de ma déclaration, & me repréſentant que nous nous connoiſſions encore à peine, elle blâma la liberté que je prenois, mais ce fut d'une façon ſi douce, que je vis bien qu'elle n'étoit rien moins que courroucée. J'allois répondre; la mere rentra tout-à-coup & m'impoſa ſilence.

La maîtreſſe de la maiſon nous propoſa de jouer au Whiſk, & nous dit pendant le jeu, qu'il devoit y avoir une aſſemblée le lendemain. Je demandai à mes deux dames ſi elles vouloient que j'euſſe l'honneur de les y accompagner, ce qu'elles accepterent. Je me retirai après le jeu & allai conter à Strap l'état où étoient mes affaires. Le lendemain je mis mon plus bel habit, & je fus prendre le thé avec madame Snapper, comme je le lui avois promis. Je la trouvai retenue au lit par une violente migraine, elle ne put venir avec nous, & nous partîmes miſſ & moi. Nous arrivâmes de bonne heure dans la ſalle du bal, où je me ſerois

rendu dès le matin, s'il n'avoit dépendu que de moi, ſans que l'envie de me trouver ſeul avec miſſ y entrât pour la moindre choſe. C'étoit un mouvement inconnu, & j'aurois eu bien de la peine à définir qui m'y pouſſoit.

S'il eſt des preſſentimens, ſi leur force eſt proportionnée aux choſes qui nous doivent arriver, le lecteur jugera aiſément de la nature du mien, lorſqu'il ſaura que c'étoit Narciſſa que je devois retrouver. Il y avoit à peine un quart d'heure que le bal étoit commencé, lorſque cette jeune beauté entra dans la ſalle, conduite par un homme habillé de verd. Je parlois pour lors à miſſ, je reſtai au milieu de mon diſcours, mon cœur treſſaillit, & une eſpece de nuage ſe répandit ſur mes yeux.

Je ne ſongeai d'abord qu'au bonheur que j'avois de retrouver une perſonne qui m'étoit auſſi chere; mais la triſteſſe s'empara bientôt de mon cœur. Narciſſa, éloignée de l'endroit où je l'avois connue, Narciſſa, conduite dans un bal par un homme, me parut perdue pour moi. « Voi-
„ là ſon époux, me diſois-je, avec déſeſ-
„ poir, qu'il eſt heureux, & que je ſuis
„ infortuné! Narciſſa, ma chere Narciſſa,
„ faut-il que je ne vous retrouve que pour
„ vous voir dans les bras d'un autre? »

Demander de la modération à un homme amoureux & jaloux, c'eſt demander à la

mer pourquoi elle eſt irritée. J'entrai en fureur. Je veux me lever, je veux ſuivre le barbare (car c'eſt le nom que je lui donne) qui m'enleve ce que j'aime : je ne le quitterai point, attaché par-tout ſur ſes pas, il ne pourra échapper à ma vue, encore moins à ma vengeance. Dejà je lançois ſur lui des regards où la fureur & le déſeſpoir étoient peints, lorſque je le reconnus pour le chaſſeur aux renards, & le frere de Narciſſa.

Cette jeune beauté tournant au même inſtant les yeux de mon côté, rencontra les miens & me reconnut. A ma vue les roſes diſparurent de ſon teint pour y reparoître avec plus de vivacité. Son ſein s'élevoit & ſe baiſſoit avec une émotion extraordinaire. Elle avoit détourné la vue, elle me regarda de nouveau. Je conſultai ſes yeux, & je crus y lire que c'étoit avec joie qu'elle me retrouvoit.

Il ne fut plus queſtion de miſſ Snapper ; j'oubliai tous mes projets, j'oubliai même qu'elle étoit à mes côtés. Elle s'apperçut de ma diſtraction, & n'eut pas de peine à en deviner la cauſe. Le dépit qu'elle reſſentit, fut d'autant plus vif, que Narciſſa étoit belle, & qu'elle au contraire étoit laide. Les femmes, dans ces occaſions, ſe rendent juſtice ſans le vouloir. Elle feignit de ſe trouver indiſpoſée, & je fus obligé de la reconduire. Elle ne parla point pendant

tout le chemin, je ne parlai point non plus; Narciſſa m'occupoit trop pour que je ſongeaſſe à quelqu'autre choſe. Je retournai au bal, où j'eſperois la retrouver; mais elle étoit déjà ſortie.

Strap, à qui je comptai ce qui m'étoit arrivé, en laiſſa voir quelque chagrin : « Et mademoiſelle Snapper, me dit-il. Ma-„ demoiſelle Snapper, lui répondis-je, ſera „ toujours mademoiſelle Snapper; mais „ pour être ſon galant, ſerviteur. » Strap alla ſe coucher après m'avoir obſervé qu'il avoit toujours entendu dire qu'un oiſeau dans la main en vaut deux de ceux qui ſont dans le buiſſon.

Je ne dormis preſque point de la nuit, & je me levai avec encore plus d'amour que je n'en avois en me couchant. Je ſortis dans la matinée, & je pris le chemin des eaux, eſpérant y rencontrer celle ſans qui je ne pouvois plus vivre. Je rencontrai une jeune dame, qui s'étant arrêtée, vint ſe jeter à mon col, en s'écriant, „ ô „ ciel! eſt-il poſſible? Eſt-ce bien vous, „ M. Random? „ Je n'eus pas de peine à la reconnoître. C'étoit mademoiſelle Villiams, mon aimable compagne d'infortune.

J'avois été trop ſenſible à ſes malheurs, pour ne point être impatient d'apprendre ſi elle étoit dans un état plus heureux. Je lui demandai où je pourrois avoir le plaiſir

de m'entretenir avec elle. " Je voudrois „ vous mener chez moi, M. Random, me „ répondit-elle, mais je n'ai point de de- „ meure que je puiſſe appeler proprement „ la mienne, c'eſt pourquoi j'irai par-tout „ où vous voudrez. „ Je la menai chez moi. Là elle m'apprit, après nous être embraſſés mutuellement, que notre ſeparation inopinée l'avoit jetée dans une inquiétude d'autant plus vive, qu'elle avoit tout fait pour apprendre ce que j'étois devenu, ſans y avoir pu réuſſir: Elle avoit mis en œuvre l'innocent ſtratagême qu'elle m'avoit communiqué, & étoit entrée par ce moyen chez une très-vertueuſe, & très-honnête dame qui l'avoit recommandée en mourant à une jeune demoiſelle, au ſervice de laquelle elle étoit à l'inſtant où elle me parloit. „ Mon ſort eſt aſſez heureux, dit-elle en „ finiſſant; j'aime ma maîtreſſe, & ma „ maîtreſſe m'eſtime; il ne m'en faut pas „ davantage pour être contente. Mais vous, „ M. Random, continua-t-elle, que vous „ eſt-il arrivé? Si j'en crois l'apparence, la „ fortune s'eſt réconciliée avec vous; c'eſt „ la ſeule choſe que je demandois au Ciel; „ il m'eſt témoin, M. Random, de la „ vérité de ce que je dis, & de toute „ la reconnoiſſance que j'ai pour vous. „

Je ſatisfis ſur le champ mademoiſelle Villiams. L'attention avec laquelle elle écoutoit mon hiſtoire, redoubla lorſque j'en fus

venu à ce qui m'étoit arrivé dans le comté de Suſſex. Elle ne m'eut pas plutôt entendu raconter mon avanture dans le village, qu'elle s'écria, dans un tranſport de joie, " bon Dieu, cela ſeroit-il poſſible ? „ Je continuai mon récit, & je le fis le plus briévement qu'il me fut poſſible, brûlant d'apprendre ce qui avoit occaſionné l'exclamation de mademoiſelle Villiams, qui de ſon côté brûloit de m'en inſtruire. " Que je ſuis „ aiſe, me dit-elle, lorſque j'eus fini, de „ pouvoir vous apprendre votre bonheur ? „ Sachez que c'eſt auprès de Narciſſa que „ je ſuis. J'ai ſa confiance, & elle n'a „ fait aucune difficulté de me conter votre „ hiſtoire, ſous le nom de John-brown que „ vous aviez pris. Je ſerois la plus ingrate „ des femmes, continua mademoiſelle Vil- „ liams, ſi je ne vous apprenois point ce „ qui doit vous être le plus agréable. Sa- „ chez donc que non-ſeulement Narciſſa „ vous eſtime & vous conſidére, mais „ qu'elle vous aime ; c'eſt un ſecret qu'elle „ m'a confié, mais je connois trop votre „ diſcrétion pour craindre que vous en „ abuſiez. „

J'accablai mademoiſelle Villiams de careſſes ; je l'appelai l'ange de mon bonheur, & je fis mille extravagances. Lorſque je fus revenu à moi, & que je pus lui prêter quelque attention, elle me dit que ſa maîtreſſe n'avoit pas plutôt été rentrée chez elle

la nuit derniere, qu'elle l'avoit appelée. „ Ma chere Villiams, lui avoit-elle dit, je „ l'ai vu, & il m'a vu de même. Nos yeux „ ſe ſont rencontrés; je ne ſais point s'il aura „ vu mon amour dans les miens, mais „ que de tendreſſe n'ai-je point lue dans les „ ſiens! Sans doute l'amour lui fera trou- „ ver quelque moyen de me voir, mais „ que ce moment tarde à mon impatience!„ Elle avoit enſuite chargé mademoiſelle Villiams de s'informer de moi, ce qui m'avoit amené à Bath, & du nom que je portois.

„ Quoi, m'écriai-je, lorſque mademoiſelle „ Villiams eut fini, la divine Narciſſa „ ſouhaite me voir, & je ne ſuis pas en- „ core auprès d'elle, moi qui l'aime, moi „ pour qui ſes deſirs doivent être autant de „ loix. „ Je priai mon amie de m'introduire ſur le champ auprès de ſa maîtreſſe, mais elle rejeta ma propoſition, & me repréſenta combien une pareille démarche nous pourroit nuire à tous deux. Je me rendis à ſes remontrances, & la priai de m'aider de ſes conſeils. Il fut arrêté entre nous, qu'elle diroit ſimplement à Narciſſa qu'elle avoit apris mon nom: que ſi dans deux ou trois jours, je ne trouvois aucun moyen de la voir, alors elle lui remettroit une lettre de ma part, lui diſant que je l'aurois abordée dans la rue, & priée de me rendre ce ſervice.

Les choſes étant ainſi arrangées, je retins mon ancienne amie à déjeûner. Elle m'apprit que mon rival, le ſieur Timothy, étoit tombé à force de boire en apoplexie, & étoit mort il y avoit cinq mois. Cela ne m'étonna pas ; mais ce qui me ſurprit au dernier point, ce fut d'apprendre que la tante de Narciſſa, malgré ſon goût décidé pour le célibat, malgré ſon averſion pour les hommes, s'étoit mariée, & avoit pris pour époux le maître d'école de la paroiſſe. Son tempérament n'étant point fait pour le mariage, elle étoit devenue éthique & hydropique tout à la fois. On lui avoit conſeillé de prendre les eaux. Elle étoit venue à Bath dans cette intention ; Narciſſa l'y avoit accompagnée, & la ſoignoit avec plus de ſoin que jamais, malgré le tort que lui faiſoit ſon ridicule mariage. Pour le frere de Narciſſa, qui étoit preſque devenu fou, en ſe voyant fruſtré de la ſucceſſion de ſa tante, il l'avoit auſſi ſuivie à Bath, mais c'étoit moins par amitié pour elle, que dans la crainte où il étoit que ſa ſœur ne ſe mariât ſans ſa participation.

Mademoiſelle Villiams me promit de ſe trouver le lendemain dans un endroit dont nous convînmes, & s'en alla.

CHAPITRE XVII.

Roderik fait connoiſſance avec le frere de Narciſſa, lequel l'invite à aller chez lui. Il ſe trouve ſeul avec ſa maîtreſſe. Il lui déclare ſa paſſion. Il en eſt favorablement écouté.

L'APRÈS-midi j'allai prendre du thé chez M. Fréeman, qui étoit l'ami auquel Banter m'avoit recommandé. Il n'y avoit pas cinq minutes que j'y étois, lorſque le chaſſeur aux renards y entra. A ſon abord libre & familier, je jugeai que le maître de la maiſon & lui ſe connoiſſoient beaucoup. Je craignis d'abord qu'il ne ſe rappelât mes traits, mais je fus raſſuré, lorſque M. Fréeman m'eut préſenté à lui comme un gentilhomme de la ville de Londres. Il ne me reconnut point, & je fus charmé de la rencontre, eſpérant que je pourrois me lier avec lui, & avoir par ce moyen accès chez ſa ſœur. Mes eſpérances ne furent point trompées. Nous paſſâmes la ſoirée enſemble; ma converſation l'amuſa beaucoup, il me fit pluſieurs queſtions d'enfant ſur ce que j'avois vu dans mes voyages, & parut enchanté de mes réponſes. Il but quelques razades à ma ſanté, & me dit, en me ſerrant la main, que je lui paroiſſois bon compagnon, &

qu'il ſeroit bien aiſe de faire connoiſſance avec moi; que je n'avois pour cela qu'à venir dîner chez lui le lendemain.

Je m'occupai le reſte du jour du bonheur dont j'allois jouir, & m'étant levé de grand matin le lendemain, j'allai à mon rendez-vous. J'y trouvai mon amie, que j'inſtruiſis de ma liaiſon avec le chevalier. Elle en fut charmée, & me dit que c'étoit la choſe du monde la plus heureuſe, & qui feroit plus de plaiſir à Narciſſa. Nous cauſâmes pendant quelque tems, & nous nous ſéparâmes.

L'heure du dîner arriva enfin, & je me préparai à me rendre chez Narciſſa. Je voulois ſortir, je n'oſois le faire, le cœur me battoit avec une violence étonnante, & je fus dans un ſi grand déſordre, que je ſouhaitai pluſieurs fois pouvoir me dégager, dans la crainte où j'étois que l'on ne s'apperçût de mon trouble. M. Fréeman arriva, il n'y eut plus moyen de reculer. Nous partîmes. Le chevalier nous reçut avec beaucoup d'amitié. Il étoit dans une ſalle à fumer, il nous preſenta des pipes que nous refuſâmes. Un domeſtique vint annoncer que l'on avoit ſervi, & nous montâmes.

Que d'efforts ne fus-je point obligé de faire pour cacher mon trouble! Narciſſa fut le premier objet qui frappa ma vue. Elle m'avoit toujours paru belle, mais jamais elle ne me l'avoit paru tant. Je ſerois, je

crois, reſté immobile, ſi le chevalier ne m'eût fait revenir à moi en me frappant ſur l'épaule, & en me diſant, *M. Random, voici ma ſœur.* Je m'approchai & l'embraſſai. Il fut heureux pour nous deux, que mon hôte n'eût pas plus de pénétration; car notre déſordre fut ſi remarqué, que M. Fréeman s'en apperçut. Mais bien loin que le chevalier eut le moindre ſoupçon, il m'engagea à parler avec ſa ſœur dans quelque langue étrangere: " Je vous ai amené, „ lui dit-il, quelqu'un avec qui vous pour- „ rez jaſer à votre aiſe; &, ſe retournant „ vers moi, je voudrois que vous parlaſ- „ ſiez avec elle Italien ou François, & que „ vous me diſiez ſi elle ſait ces langues „ comme elle voudroit me le faire accroire. „ Je gagerois qu'elle n'en ſait pas trois mots „ de ſuite; cependant, ſa tante & elle ca- „ quetoient des journées dans ces jargons, „ ſans qu'il me fût poſſible d'avoir une bou- „ chée d'Anglois, ni pour Dieu, ni pour de „ l'argent. „ Narciſſa ſe défendit de ce que propoſoit ſon frere, porta pour raiſon qu'elle craignoit d'ennuyer la compagnie en parlant une langue que l'on n'entendoit point. " Ne vous l'avois-je pas bien dit, reprit le „ chaſſeur aux renards, qu'elle n'en ſait pas „ trois mots.

Nous nous mîmes à table, & l'on me plaça vis-à-vis de Narciſſa; je ne mangeai pas beaucoup, étant aſſez occupé du ſoin de

la regarder. Le chevalier, au ſortir de table, nous pria de l'excuſer s'il nous quittoit pour quelque tems, & alla dormir dans ſa chambre. Fréeman, qui, comme je l'ai dit, s'étoit apperçu de mon déſordre & de celui de Narciſſa, jugea qu'il y avoit quelque affaire de cœur entre nous deux, & crut qu'il m'obligeroit en me laiſſant ſeul avec elle. Se levant donc un peu après que le chevalier fut ſorti, il la pria de vouloir bien l'excuſer s'il s'abſentoit pendant une demie heure. C'étoit pour une affaire qu'il venoit de ſe rappeler, & qui vouloit être terminée ſur le champ. Il ſortit en nous promettant de revenir pour prendre le thé.

Reſté ſeul avec Narciſſa, je me trouvai dans le plus grand embarras. Je voulois lui déclarer ma paſſion, & ne trouvois point de termes pour le faire. Cette belle fille gardoit de ſon côté le ſilence, & ſembloit attendre que je le rompiſſe. Enfin, j'articulai quelques paroles. „ Il eſt bien ſurpre-„ nant, lui dis-je, madame. „ J'allois continuer, elle leva ſur moi ſes yeux qu'elle avoit toujours tenus baiſſés, je m'arrêtai. „ M. „ me répondit-elle avec timidité & du ton de quelqu'un qui n'a entendu ce qu'on lui a dit que confuſément. „ Madame, „ lui répondis-je du même ton, en m'arrêtant de nouveau. „ Je vous demande pardon, „ reprit-elle... je croyois que vous m'aviez „ parlé. Je vous parlois auſſi, repris-je d'une

„ voix tremblante; je disois, madame,
„ qu'il est bien surprenant que l'amour agisse
„ contre lui-même, comme il le fait, en
„ ôtant à ceux qui le servent toute liberté
„ d'esprit, & cela dans le tems où ils en
„ ont le plus besoin pour son service. Il y
„ a une heure que je suis seul avec vous,
„ & il y a une heure que j'y suis sans vous
„ apprendre que je vous aime, lorsque je
„ brûle de vous le dire, lorsque je devrois
„ vous avoir déjà répété mille fois que je
vous adore. Parlez belle Narcissa, rendez-
„ moi le plus heureux ou le plus infortuné
„ de tous les hommes; mais songez que
„ la mort ne seroit pas si cruelle pour moi
„ que votre indifférence.

Je prononçai ces dernieres paroles avec une émotion extraordinaire. Narcissa, qui étoit aussi émue que moi, fut quelque tems sans pouvoir me répondre. Elle le fit enfin, „ M. me dit-elle, je n'ai point mis en oubli
„ le service que vous m'avez rendu; je ne
„ suis point ingrate, & vous pouvez comp-
„ ter sur toute mon estime. Votre estime me
„ flatte, madame, lui dis-je en me jetant
„ à ses pieds, mais elle ne peut plus me
„ suffire; c'est de l'amour que je demande,
„ c'est à vôtre cœur que j'ose prétendre. »
Ma vivacité l'allarma, & m'ayant commandé de me lever, de peur que son frere ne me surprît, » peut-être, me dit-elle, si
» vous étiez moins pressant, me serois-je

» trahie moi-même, & vous aurois-je dé-
» couvert, ſans m'en appercevoir, des cho-
» ſes qu'il ne me convient pas de vous dé-
» couvrir. Mais votre empreſſement m'a-
» vertit de ce que je me dois. Vous mettez
» ſi peu de tems entre vous déclarer & exi-
» ger que l'on ſe déclare, que je ne puis
» m'empêcher de ſonger combien peu il y
» a que nous nous connoiſſons. Aimez-moi
» M. Random, c'eſt avec plaiſir que je le
» verrai : c'eſt tout ce que je puis vous dire,
» & c'en eſt peut-être encore plus que je ne
» devrois. »

Je reſſentis une joie inexprimable, & je pris ſa main que je couvris de baiſers. Elle la retira, & prenant un ton ſévère; ceſſez » d'agir, me dit-elle, d'une maniere qui » me laiſſe croire que je n'ai point toute » votre eſtime. Ce ſeroit le moyen de per-
» dre la mienne, &, ſi vous l'aviez une fois
» perdue, vous tâcheriez envain de faire
» naître chez moi d'autres ſentimens. Mon
» cœur ſuivra toujours ma raiſon. » Je lui demandai pardon, en m'excuſant ſur la violence de ma paſſion. Elle me l'accorda, & ce fut avec tant de graces, que je me trouvai ſur le point de réitérer l'offenſe. Elle détourna la converſation, & me dit qu'elle étoit étonnée que je ne me fuſſe point encore informé de la ſanté de ſa tante, qu'il y avoit une eſpece d'ingratitude de ma part, puiſque cette dame avoit toujours

parlé de moi avec une affection particuliere.

Je n'eus pas de peine à m'excuſer, & je lui demandai l'état de ſa ſanté. Elle m'apprit tout ce qu'on a vu ci-deſſus de ſon mariage, ménageant ſa réputation autant que le ſujet pouvoit le permettre. Je m'informai de ma bonne amie Sophie, & j'appris avec plaiſir qu'elle étoit en bonne ſanté. » Vous ne ſau-
» riez trop aimer cette dame, me dit Nar-
» ciſſa; ſi jamais j'ai quelque inclination
» pour vous, c'eſt à elle que vous le devez:
» elle n'a rien épargné pour vous mettre
„ auſſi bien dans mon eſprit que vous puiſ-
„ ſiez y être. „

Ce ſervice, qui, de tous ceux que m'avoit rendus Sophie, m'étoit le plus ſenſible, redoubla ma reconnoiſſance & mon amitié pour elle, & je ne pus m'empêcher de donner à ſon ſouvenir, quelques larmes dont Narciſſa parut me tenir compte. Elle finit par m'apprendre ce qui avoit ſuivi mon départ. Timothy avoit trouvé moyen d'irriter tellement le chevalier contre moi, qu'elle n'avoit jamais pu le détromper ſur mon compte. Les efforts qu'elle avoit faits pour me juſtifier, n'avoient ſervi qu'à donner un air de vraiſemblance aux diſcours ſcandaleux & aux calomnies de Timothy. Tout le village s'étoit mis à ma pourſuite; & ſi j'euſſe été arrêté, ma perte étoit certaine. Elle m'apprit, comme on l'a vu ci-

deſſus, que Timothy étoit mort d'apoplexie; mais ce qu'elle m'apprit de plus, fut que, long-tems avant de mourir, & dans une de ſes premieres attaques, il avoit voulu mettre ſa conſcience en repos; que pour cet effet il avoit envoyé chercher le chevalier, auquel il avoit avoué l'infâme deſſein qu'il avoit eu ſur elle, reconnoiſſant que c'étoit pour ſe venger de ce que j'en avois empêché l'exécution, qu'il m'avoit chargé de crimes deſquels j'étois innocent.

Chaque mot que cette charmante perſonne proféroit, étoit un trait de feu qui pénétroit mon cœur, & mes premiers tranſports étoient prêts à ſe réveiller, lorſque Fréeman rentra. Le chevalier vint peu de tems après dans la ſalle, bâillant encore & ſe frottant les yeux. Il demanda du thé dans lequel il mit de l'eau-de-vie. Narciſſa nous quitta pour aller voir ſa tante. Nous voulûmes nous retirer Fréeman & moi, mais le chaſſeur aux renards ne voulut jamais nous laiſſer partir, & nous engagea à paſſer la ſoirée chez lui. Il fit alors apporter des liqueurs, mais nous refuſâmes de boire avant le ſouper, lui offrant de jouer plutôt pendant quelques heures. Le chevalier perdit; & outré d'avoir ſi mal employé la ſoirée, il ſe vengea ſur les cartes qu'il jeta au feu après les avoir miſes en mille morceaux, jurant & nous menaçant de prendre ſa revanche le verre à la main. En effet, nous n'eûmes pas

plutôt ſoupé, & Narciſſa étoit à peine retirée, qu'il fit apporter de grands verres & couvrir la table de bouteilles.

J'aurois bien voulu me diſpenſer de tenir tête au chevalier, & je craignois que cela ne me nuisît dans l'eſprit de Narciſſa, qui pourroit ſoupçonner chez moi quelque goût pour la débauche. Je me raſſurai en ſongeant que l'opiniâtreté de ſon frere lui étoit connue, & en eſpérant qu'elle rejetteroit tout ſur lui. A la maniere dont le chaſſeur aux renards engagea l'action, je vis bien qu'il s'agiſſoit de combattre à toute outrance. Il nous fit boire trois razades de ſuite, à la ſanté du meilleur compagnon qu'il y eût ſur la terre. Ce furent ſes termes. Notre hôte entonna à tue-tête une chanſon bachique, & me demanda une chanſon françoiſe. J'en chantai une, qu'il m'aſſura, quoiqu'il ne ſut pas le françois, être la plus belle qu'il eût entendu de ſa vie. Nous bûmes là-deſſus quelques nouvelles razades.

Les yeux de Fréeman commençoient à ſe troubler, & je ſentois de mon côté qu'il ne faudroit plus que quelques coups pour me mettre ſous la table. Le chevalier étoit un trop rude joûteur pour quitter ſi-tôt la partie, je jugeai à-propos d'uſer de ſtratagême. Je lui demandai ſi nous ne pourrions pas avoir dans la maiſon une coupe qui tint une bouteille. Vive ſaint James, dit-il, j'en ai une des plus copieuſes. Lorſqu'on

l'eut apportée, je verſai dedans une bouteille entiere, & lui remettant le vaſe entre les mains, je lui préſentai le cartel. » Quoi ! „ d'un ſeul coup, M. Random, s'écria-t-il ? „ D'un ſeul coup, lui dis-je ; commencez, „ je vous ferai raiſon. „ Il prit la coupe, & après l'avoir regardée d'un air de ſurpriſe, & m'avoir dit que c'étoit pour lier davantage connoiſſance, il l'avala toute entiere. L'effet fut auſſi promt que je l'avois eſpéré, & le chaſſeur aux renards n'eut pas quitté la coupe, qu'il ſe laiſſa tomber de ſa chaiſe. Nous le portâmes ſur le lit, M. Fréeman & moi, & nous nous retirâmes.

CHAPITRE XVIII.

Mademoiſelle Villiams informe Roderik du ſuccès de ſa paſſion. Il écrit à Narciſſa, qui lui fait réponſe. Le chevalier lui permet de la mener dans un bal. Il l'entretient en particulier. Un jeune ſeigneur les aborde, & paroît être épris de Narciſſa. Jalouſie de Roderik. Narciſſa en eſt allarmée. Il voit Melinde dans l'aſſemblée. Le chevalier en devient amoureux.

JE fus trouver le lendemain mademoiſelle Villiams à notre rendez-vous ordinaire. Elle m'aborda en me félicitant du progrès que j'avois fait ſur le cœur de ſa maîtreſſe, qui, toute la nuit, lui avoit parlé de moi. Elle me rendit la plupart des ſentimens de Narciſſa & des expreſſions dont elle s'étoit ſervie. Il y régnoit tant de tendreſſe, & ce que j'apprenois étoit tellement au-deſſus de mes eſpérances, que je ne pus contenir ma joie. Je tirai ma bague & la préſentai à mademoiſelle Villiams, qui, reculant quelques pas, en tirant ſon mouchoir pour eſſuyer ſes larmes, me dit qu'elle avoit toujours cru que je la regardois comme amie, mais qu'elle voyoit bien qu'elle s'étoit trompée, puiſque je voulois payer ſes ſervices, & la croyois ſenſible à un vil intérêt. Je m'ex-

cuſai en l'aſſurant que j'avois d'elle des ſentimens bien oppoſés à ceux qu'elle me ſuppoſoit, & en la priant de nouveau d'accepter ma bague : „ Chere amie, lui dis-je, le „ ſort nous a déjà ſéparés, il pourra nous „ ſéparer encore. Prenez ceci, vous vous ſou- „ viendrez quelquefois de moi en la voyant, „ c'eſt dans cette ſeule vue que je vous l'of- „ fre. „ Mademoiſelle Villiams me refuſa, en me diſant qu'elle n'avoit beſoin de rien pour ſe ſouvenir de moi, & que c'étoit aſſez des ſervices que je lui avois rendus pour que je fuſſe éternellement gravé dans ſa mémoire & dans ſon cœur.

Sur ce que je dis que je ſouhaiterois revoir Narciſſa, elle me fit entrevoir que la choſe n'étoit guere poſſible qu'en cultivant l'amitié du chevalier. „ Je ne crois pas, me „ dit-elle, que Narciſſa, malgré tout l'a- „ mour qu'elle a pour vous, voulût vous „ accorder une entrevue; elle peſe toutes „ ſes démarches, & ſa conduite eſt une „ décence continuelle. Je quittai mademoiſelle Villiams, après avoir arrêté entre nous qu'elle diroit à ſa maîtreſſe que je l'avois voulu engager par préſens à ſe charger d'une lettre, mais qu'elle n'avoit pas cru devoir le faire, ſans la conſulter auparavant.

Dès que je l'eus quittée j'aillai chez Fréeman, qui me dit que le chevalier ſeroit fâché du tour que nous lui avions joué.

Comme il connoiſſoit parfaitement le caractere du chaſſeur aux renards, il me dit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de faire la paix, que de paſſer une nuit avec lui à faire la débauche. J'y donnai les mains, voulant à quel prix que ce fût, conſerver l'amitié du chevalier. Je choiſis mon logis pour lieu de la ſcène, afin que, ſi j'avois le malheur de m'enyvrer, perſonne n'en fut informé. M. Fréeman ſortit pour aller inviter le chevalier, & je reſtai pour ordonner que l'on apprêtât ce qui étoit néceſſaire.

Strap que j'avois envoyé déhors, m'apprit en rentrant une nouvelle qui me fit beaucoup de plaiſir; c'étoit le départ de madame Snapper & de ſa fille. J'avois été les revoir quelques jours après celui où j'avois retrouvé Narciſſa. La mere m'avoit reçu avec beaucoup d'amitié. Pour la fille, quoiqu'elle eût affecté beaucoup de gayté, il m'avoit été facile de remarquer ſon dépit. Elle m'avoit badiné ſur ma paſſion pour Narciſſa, qui, à ce qu'elle me dit, n'étoit point un ſecret.

Il m'importoit beaucoup que c'en fût un; & j'avois à craindre que le chevalier ne rompît avec moi, ſi mon amour pour ſa ſœur ſe répandoit. On ſent donc combien je redoutois l'indiſcrétion de Miſſ, & avec quel plaiſir je m'en trouvai à l'abri.

Mes deux conviés vinrent ſur le ſoir. „ J'ai bu pluſieurs tonneaux de vin en ma

„ vie, me dit en entrant le Chevalier; „ mais jamais l'on ne m'a joué un pareil „ tour. „ Je lui promis de réparer ma faute en ſoutenant le combat à forces égales. Je fis mettre une bouteille devant chacun de nous, & commençai par boire une razade à la ſanté de Narciſſa. Au deſſert les rôties au fromage circulerent, & le vin commença à faire ſon effet. J'avois eu la précaution de ne faire mettre devant Fréeman & devant moi que du vin clairet, & j'en avois fait donner de violent au chevalier. Nous étions encore en état de boire, qu'il étoit déjà yvre. Quelques razades qu'il but à ma ſanté l'acheverent, & il fallut l'emporter.

Ma confidente me dit le lendemain que ſa maîtreſſe lui avoit permis de recevoir mes lettres. Je pris la plume ſur le champ, & lui écrivis. Je lui faiſois des proteſtations de la paſſion la plus tendre & la plus reſpectueuſe, & lui laiſſois voir l'impatience où j'étois de jouir de ſa préſence. Je fermai ma lettre, & la remis à mon amie, la conjurant de l'appuyer auprès de Narciſſa, ce qu'elle me promit.

J'allai chez Fréeman, qui m'avoit prié à déjeûner; j'y trouvai le chevalier. » Pour » hier, me dit-il, dès qu'il me vit, il n'y „ a rien à dire; les choſes ſe ſont bien paſ- „ ſées, voilà comme il faut vivre entre „ bons camarades. » Après avoir bu quelques

ques coups, je lui demandai, ſans paroître y prendre aucun intérêt, s'il ne mèneroit point le ſoir ſa ſœur au bal. » Voulez-„ vous l'y conduire, me dit-il ? je me char-„ ge de l'engager à y aller. » J'acceptai ſa propoſition avec plaiſir. Nous finîmes notre déjeûner, & je retournai chez moi. J'y trouvai mademoiſelle Villiams qui m'y attendoit, & qui vint au-devant de moi avec un viſage riant : je volai à elle : » tenez, me „ dit-elle, en me remettant une lettre, „ voyez ſi je vous ai ſi mal ſervi. » J'ouvris la lettre avec précipitation. Narciſſa m'y laiſſoit eſpérer quelque retour. » L'eſ-„ time qu'elle avoit pour moi, diſoit-elle, „ excuſoit la démarche qu'elle faiſoit en „ m'écrivant, & c'étoit ſans honte qu'elle „ avouoit une paſſion qu'elle ſentoit „ ſans remords & même ſans reproche. » „ La tête penſa me tourner lorſque je lus ces mots à la fin. » Vous deſirez me voir, „ dites-vous ; vous n'attendriez pas long-„ tems ſi cela dépendoit de moi. Mais il „ ne me ſuffit point de ne faire aucun mal, „ je dois encore ne point paroître en faire. „ Je ſuis aſſez perſuadée de la pureté de vos „ ſentimens, pour croire que vous éviterez „ avec ſoin tout ce qui pourroit être pré-„ judiciable à la réputation de votre NARCISSA. »

Un Anachorette, dans l'accès de ſa dévotion, ne baiſe point une relique avec plus

d'ardeur que je baiſai cette lettre. Je la relus vingt fois; en la liſant, je ſentis ma joie s'accroître. Lorſque Narciſſa occupoit mon ame toute entiere, avec quel plaiſir ne la voyois-je point ſe regarder comme une partie de moi-même! c'eſt ce que m'apprenoit la ſouſcription *votre Narciſſa*. Je ne doutai plus de ſon amour pour moi, & je me flattai que ſa bouche pourroit me confirmer ce que ſa main avoit écrit.

J'appris à mon amie que le chevalier conſentoit que je conduiſiſſe ſa ſœur au bal, & je la priai de vouloir bien dire à ſa maîtreſſe que j'irois la voir l'après-midi, ſi elle le permettoit. Mademoiſelle Villiams, qui fut ravie de ce que j'étois auſſi-bien avec le chevalier, m'aſſura que je ne pouvois faire un plaiſir plus ſenſible à Narciſſa, que de la venir voir, dès que j'avois un prétexte auſſi plauſible. » La conjoncture, ajouta-t-elle, » eſt d'autant plus heureuſe, que le che- » valier ne dîne point au logis, & que vous » pourrez vous trouver ſeul avec elle. »

Je fus ſur le champ au Long-room, où je trouvai le chaſſeur aux renards. J'affectai d'ignorer qu'il ne dînât point chez lui, & je lui dis que j'aurois l'honneur de l'aller voir l'après-midi, & de préſenter un billet à ſa ſœur. Il me prit par la main, ſelon ſa coutume, & me dit qu'il dînoit en ville, mais que cela ne devoit point m'empêcher d'aller voir ſa ſœur, & de prendre le thé

avec elle. Il me quitta, en me disant qu'il alloit lui annoncer ma visite.

Jamais heure ne fut plus desirée que celle où je devois voir Narcissa. M'étant rendu chez elle, je la trouvai seule avec mademoiselle Villiams, qui se retira sous prétexte d'ordonner le thé. Narcissa parut troublée à mon approche, je profitai de son trouble, & me jetant à ses genoux, sans lui donner le tems de se remettre, je la conjurai d'achever mon bonheur en m'apprenant elle-même que j'étois aimé. Son visage se couvrit à l'instant d'une noble pudeur. „ Rele- „ vez-vous, M. Random, me dit-elle, „ ce n'est pas là votre place. En vous disant „ que je vous aime, ce n'est point une „ grace que je vous accorde, c'est un plaisir „ que je me procure. Il est permis à une „ femme de faire un choix; le mien est fait, „ il ne vous reste plus qu'à le justifier par „ votre conduite. „

Une déclaration aussi tendre & aussi sensée, qui satisfaisoit à la fois & mon cœur & mon esprit, ne me permit point de contenir mes transports. Je pris sa main, & j'allois y porter mes levres, lorsque je m'arrêtai tout-à-coup. J'avois toujours craint de déplaire à Narcissa, mais depuis que je savois d'être aimé, je le craignois encore plus. Ce qui se passoit dans mon ame n'échappa point à cette belle fille; &, satisfaite de ma délicatesse, elle me présenta elle-même sa

main à baiſer, avec un ſourire où étoit peint toute la candeur de ſon ame. Je ſentis le prix de cette innocente faveur, & me jetai à ſes genoux pour lui en marquer ma reconnoiſſance. Nous entendîmes quelque bruit, & je me relevai.

C'étoit mademoiſelle Villiams qui rentroit. Comme elle étoit dans notre confidence, je ne crus point avoir à m'obſerver devant elle, & je continuai de peindre ma paſſion avec les couleurs les plus vives. Narciſſa m'écoutoit avec complaiſance, & les choſes les plus tendres que je pouvois lui dire, l'étoient encore moins que ſes regards. Nous paſſâmes ainſi l'après-midi dans ces délices que l'amour garde pour les cœur dignes d'être aſſortis. Mademoiſelle Villiams étoit ſi touchée de nos chaſtes careſſes, qui lui rappeloient & ſes malheurs & ce qui les avoit cauſés, que ſes yeux ſe couvrirent de larmes plus d'une fois.

La nuit vint enfin, & je fus obligé de quitter Narciſſa, qui m'embraſſa tendrement. Je fis part de mon bonheur à mon ami Strap, de la diſcrétion duquel j'étois ſûr. Il reſta quelque tems en extaſe, les bras croiſés ſur la poitrine; puis les levant tout-à-coup, il pria Dieu qu'aucun diable envieux ne m'arrachât, comme ci-devant, des levres la coupe de bénédiction.

L'heure du bal étant arrivée, je fus prendre le chevalier & ſa ſœur, & nous partîmes.

dès qu'elle parut dans l'assemblée, toutes les autres femmes furent éclipsées, & l'on ne vit plus qu'elle. Nous dansâmes ensemble, & l'admiration redoubla. Mon amour-propre étoit flatté au dernier point, & je partageois son triomphe. Milord Quivervit vint nous complimenter devant tout le monde sur la grace & la légereté de notre danse. Ses complimens accrurent ma présomption; mais je fus bien puni de mon orgueil, & j'aurois voulu bien des fois qu'on n'eut seulement pas remarqué Narcissa, lorsque je vis ce même seigneur ne la plus quitter, & lui dire mille choses galantes. La jalousie vint me saisir. Toutes les paroles qu'il lui disoit étoient autant de coups de poignard pour moi, & les tourmens des damnés sont au-dessous de ceux que je ressentois, lorsque Narcissa lui répondoit. Je regardois l'assiduité de ce seigneur auprès d'elle comme un outrage qui m'étoit fait, & je maudissois de même la complaisance que ma maîtresse avoit de l'écouter. A la fin, il la quitta, & s'en fut de l'autre côté de la salle.

Narcissa, qui ne soupçonnoit rien de la passion dont j'étois possédé, me fit quelques questions auxquelles je ne répondis qu'en jettant sur elle un regard inquiet & chagrin. Elle s'apperçut que mon ame n'étoit point tranquille, & elle en parut allarmée. Son inquiétude fut si vive qu'elle en pâlit.

„ Q'avez-vous qui vous cauſe quelque „ peine, me dit-elle d'une voix tremblan- „ te „ ? J'allois lui répondre, lorſque ſon frere me frappa ſur l'épaule, pour me faire remarquer une Dame qui étoit vis-à-vis de nous.

Que le lecteur juge de ma ſurpriſe. C'étoit Melinde, accompagnée de ſa mere & d'un homme âgé que je ne reconnus point. J'oubliai ma jalouſie pour m'attriſter tout entier de cette rencontre, dont je prévis à l'inſtant les ſuites. Melinde avoit été trop piquée du tour que nous lui avions joué, Banter & moi, pour ne point chercher à s'en venger. Elle pouvoit tenir des propos déſavantageux ſur mon compte, & il n'en falloit pas davantage pour nuire à ma paſſion. Mes craintes redoublerent, lorſque le chevalier me fit connoître qu'il en étoit épris. „ Ventre ſaint gris, M. Random, „ me dit-il, en me ſerrant la main, „ n'eſt-ce pas une belle chaſſe à faire ? „ voilà ce qu'il me faudroit, ſi elle n'étoit „ point mariée. Qu'en penſez-vous.

La criſe où je me trouvois étoit des plus violentes. Il étoit de tout intérêt pour moi que le Chevalier n'entrât point en liaiſon avec elle, & il paroiſſoit brûler d'envie d'y entrer. Je crus avoir trouvé un moyen de l'en éloigner, & je dis que je connoiſſois cette Dame, qui s'appeloit Melinde. Elle a trente mille livres ſterlings, ajoutai-je,

à deſſein de lui ôter toute eſpérance, elle eſt promiſe à un lord, qui doit bientôt l'épouſer. Je croyois par-là dégouter le chevalier d'une pourſuite, que je lui faiſois enviſager comme inutile, ou à peu près telle; mais je me trompois fort. Le chaſſeur aux renards avoit trop bonne opinion de lui-même, pour déſeſpérer de l'emporter ſur quelque rival que ce fut. „ Que vou-„ lez-vous dire avec votre lord, répon-„ dit-il? Croyez-vous que je ne vaille pas „ tous les lords qui ſont en Angleterre? Si „ ce n'eſt que cela, il n'y a pas tant de „ mal; elle pourra changer, & je verrai ſi „ un membre des communes qui a, comme „ moi, trois mille livres de revenu, eſt un „ homme à mépriſer.

Je tremblai lorſque je vis ſa réſolution, dont je prévoyois toutes les ſuites. Narciſſa, que mon air de déſordre & de triſteſſe mettoit dans une inquiétude mortelle, me propoſa de nous retirer. Comme nous ſortions, mylord Quivervit lui fit une profonde révérence, & lui jetta un regard plein de langueur & de tendreſſe, qui acheva de me déſeſpérer. Melinde d'un côté, Quivervit de l'autre, il ſembloit que tout fût conjuré contre moi; ma jalouſie me faiſoit même ſoupçonner Narciſſa. „ Vous avez „ quelque choſe, me dit-elle en entrant „ dans ſa chaiſe à porteurs, dites-moi ce „ que c'eſt; je veux le ſavoir. „ Vous ne

le ſavez que trop, lui répondis-je, & je ne pus en dire davantage.

CHAPITRE XIX.

Roderik emporté par la jalouſie, maltraite Strap. Il reçoit un meſſage de Narciſſa, & va la voir. Elle diſſipe ſes ſoupçons. Funeſte mépriſe dans laquelle il penſe tomber. Melinde le calomnie. Il fait connoiſſance avec Mylord Quivervit, qui cherche à le pénétrer au ſujet de Narciſſa.

MILLE mouvemens plus orageux les uns que les autres agiterent mon ame pendant le chemin, & je rentrai chez moi dans une eſpece de délire. Ayant trouvé le feu de mon appartement preſque éteint, je déchargeai ma colere ſur le pauvre Strap. Je lui tirai une oreille avec tant de violence, qu'il fit des cris épouvantables. Lorſque j'eus lâché priſe, il me regarda en tenant ſon oreille, d'un air ſi étonné, qu'un ſpectateur déſintéreſſé n'auroit pu le voir ſans éclater de rire.

Je revins cependant à moi, & je ſentis combien étoit indigne ma conduite envers un homme qui étoit mon ami, & à qui j'avois d'auſſi grandes obligations. Je me

jettai à ſon col, & lui demandai pardon. „ Je vous pardonne, & Dieu puiſſe auſſi „ vous pardonner, me dit-il en ſecouant „ la tête: „ mais il ne put s'empêcher de verſer des larmes ſur mon ingratitude. Je ne pus ſupporter cette vue ſans être déchiré de remords. Toutes mes paſſions ſe réveillant à la fois, j'entrai en fureur, & je proférai mille horribles juremens, ſans que perſonne en fût directement l'objet; je jettai les chaiſes par la chambre, & je menai tout le train d'un maniaque. Mon accès ſe paſſa, je devins mélancolique, & me mis à pleurer comme un enfant.

Je fus retiré de ma rêverie par mademoiſelle Villiams. Strap, qui pleuroit toujours, l'avoit introduite dans ma chambre, ſans que je m'en fuſſe apperçu. „ Venez, „ me dit-elle, ma maîtreſſe m'a donné „ ordre de vous amener. „ Au nom de Narciſſa, le calme ſe rétablit dans mon ame. Je me levai, & ſans proférer une ſeule parole, je la ſuivis. Elle me fit entrer par une porte du jardin. Je trouvai Narciſſa fondant en larmes. „ Qu'ai-je fait, „ me dit-elle, pour vous déſobliger?

Ces paroles, & l'état dans lequel je la voyois, me percerent le cœur. Mais c'eſt une ſinguliere choſe que la jalouſie: je voyois couler les pleurs de Narciſſa; je l'eſtimois trop pour la croire capable d'artifice, & je ſentois que c'étoit pour moi

qu'ils couloient ; mon cœur en étoit déchiré, mais je n'étois point pour cela rassuré sur mes craintes. „ Ayez pitié, lui ré„ pondis-je, d'un malheureux qui ne cause „ votre tristesse, que parce qu'il ne se „ croit pas assez digne de vous. „ Narcissa s'étoit doutée de ma jalousie : ces paroles acheverent de l'en convaincre. „ Je le vois „ bien, reprit-elle, vous êtes jaloux, M. „ Random. Que vous avez tort de l'être ! „ & qu'ai-je fait pour vous rendre tel ? Vous „ voyez mes larmes, continua-t-elle en „ pleurant avec encore plus d'abondance ; „ en verserois-je si je ne vous aimois point ? „ Que ce soit pour vous qu'elles coulent, „ la démarche que je fais ne vous permet „ pas d'en douter. Songez que c'est au „ milieu de la nuit que je vous appelle „ auprès de moi. Le Ciel m'est témoin, „ & vous devez l'être, si vous m'esti„ mez, qu'il n'y a que l'amour, & le plus „ violent amour qui puisse m'engager à „ une pareille chose. Banissez donc vos „ soupçons : ils n'ont fait jusqu'ici que „ m'attrister, mais ils m'offenseroient, si „ ce que je fais pour vous n'étoit point „ capable de les détruire. Ils sont tous dé„ truits, m'écriai-je, en me jettant à ses „ pieds ; vous m'aimez, belle Narcissa, & „ je suis trop heureux. Mais, hélas ! m'ai„ merez-vous toujours, & l'injustice que „ je vous ai faite aujourd'hui ne me nui-

„ ra-t-elle pas auprès de vous dans la „ ſuite ?

Narciſſa ſourit en verſant encore quelques larmes bien différentes des premieres, & m'aſſura qu'elle me ſeroit toujours fidelle. La joie que je reſſentis fut égale à la triſteſſe que j'avois éprouvée. Il fallut enfin nous quitter, & Mademoiſelle Villiams me fit ſortir par la porte du jardin.

Je n'en étois pas encore fort éloigné, lorſque j'entendis marcher derriere moi quelqu'un qui ſourioit malignement. Je me retournai ſubitement, & craignant que ce ne fût quelque eſpion qui m'auroit découvert, & que la réputation de Narciſſa n'en ſouffrît, je mis l'épée à la main, & marchai droit à la perſonne qui me ſuivoit. J'avois déjà le bras levé, lorſque la voix de Strap m'arrêta » Tu...tu...tuez-moi, ſi vous voulez, » me dit-il.

Charmé que ce fût lui, j'éclatai de rire de ſa peur, & lui demandai qui l'avoit conduit-là. Il me dit que l'inquiétude que lui avoit cauſé l'état où il m'avoit vu, l'avoit engagé à me ſuivre, & que cette même inquiétude s'étoit tellement accrue en ne me voyant point revenir; que ſi j'euſſe encore tardé un inſtant, il auroit répandu l'allarme dans le voiſinage. Je lui repréſentai les mauvaiſes ſuites qu'auroit eu une ſemblable démarche, & lui dis que, ſi jamais il étoit aſſez fou pour faire pareille choſe,

e le tuerois. » Prenez patience, s'écria-» t-il d'un ton triſte, il n'eſt pas néceſſaire » que vous vous chargiez d'abréger mes » jours, votre conduite avec moi ſuffira » pour les terminer bientôt. » Je fus touché de ſes reproches; & lorſque nous fumes arrivés, je tâchai de l'appaiſer, en lui faiſant part de tout ce qui m'étoit arrivé, & le priant de me pardonner, comme on pardonne à un homme qui a perdu la raiſon.

Lorſque j'allai le lendemain au Long-room, je vis pluſieurs perſonnes ſe parler à l'oreille & me regarder. Je ne doutai point que Melinde n'eût exercé ſa langue à mes dépens, mais je me conſolai de cette légere diſgrace, en ſongeant aux aſſurances que m'avoit donné Narciſſa. Je fus à la table de jeu, & je gagnai quelqu'argent à Milord Quivervit. Il entra en converſation avec moi, & me pria de l'accompagner au caffé avec une affabilité qui me parut ſuſpecte. Je me reſſouvins en cet inſtant de Struvel, & je me tins ſur mes gardes. Mes ſoupçons étoient fondés. Quivervit amena inſenſiblement la converſation ſur Narciſſa, me fit part en même-tems de pluſieurs intrigues qu'il avoit, & ſur-tout d'un mariage qu'il étoit ſur le point de terminer. Il eſpéroit de m'engager par ces fauſſes confidences à lui en faire une véritable; mais je le voyois venir, & je fus impénétrable.

Je répondis d'une maniere ſi vague à toutes ſes queſtions, qu'il fut obligé de changer de ſujet, & de parler d'autre choſe.

Lorſque nous étions à converſer ainſi, le chaſſeur aux renards entra avec une autre perſonne. Quivervit le reçut avec des marques de diſtinction particuliere; ce qui me fit croire qu'il avoit beſoin du ſauvage, & j'en augurai mal pour moi. J'eus bien plus ſujet d'être chagrin le lendemain, lorſque je vis le chevalier avec Mélinde & ſa mere, qui me regardoient avec dédain. Je me trouvai ſur leur paſſage, & le chevalier, au lieu de me ſaluer, comme il avoit toujours fait, en me prenant la main, ſe contenta de me rendre mon ſalut en s'inclinant à peine, & me répétant froidement, ſerviteur.....ſerviteur. Il entroit même un mépris ſi marqué dans la maniere dont il prononça ce compliment laconique, que, s'il n'eût point été le frere de Narciſſa, j'en aurois tiré raiſon ſur le champ.

Je voyois la tempête ſe former, & plus l'inſtant où elle devoit éclater approchoit, moins je me ſentois de force pour y réſiſter. J'aurois renoncé ſans beaucoup d'efforts à tous les autres avantages de la vie, mais l'idée ſeule de perdre Narciſſa déconcertoit toute ma philoſophie.

Mademoiſelle Villiams me trouva le lendemain dans un trouble qu'elle ne fit qu'augmenter, en m'apprenant que Milord Qui-

vervit avoit été introduit par le chevalier auprès de ma maîtreſſe, & que ce dernier avoit, d'après les informations de Melinde, parlé de moi, comme d'un Irlandois qui cherchoit fortune, & qui ne faiſoit figure qu'en eſcroquiant & filoutant, & par d'autres pratiques infâmes; ajoutant que j'étois d'une origine ſi obſcure, que je ne connoiſſois pas même mes parens.

Je fus ſaiſi d'indignation, mais je n'en fis rien paroître à Mademoiſelle Villiams, brûlant de ſavoir quelle impreſſion ces calomnies avoient faites ſur Narciſſa. Je craignois qu'elle n'y eut ajouté quelque foi, mais j'appris avec joie qu'elle n'avoit pas été plutôt retirée, qu'elle s'étoit emportée contre la malice des hommes, n'attribuant qu'à elle tous les diſcours déſavantageux que l'on faiſoit de moi. Il ſe trouvoit trop d'éloignement entre les ſentimens que je lui avois toujours fait paroître, & ceux que l'on me prêtoit, pour qu'elle pût prêter l'oreille à de pareils propos. Mon peu de fortune étoit la ſeule choſe où elle trouvât quelque vraiſemblance. » Je n'ai jamais oſé m'é-
» claircir ſur ce point, avoit-elle dit à Ma-
» demoiſelle Villiams, dans la crainte où
» j'ai toujours été d'apprendre une vérité
„ accablante. Mais, quel que ſoit l'état de
„ ſes affaires, je ne l'en aimerai ni ne l'eſ-
„ timerai pas moins. Que ne puis-je de
„ même réparer l'injuſtice du ſort envers

„ lui ! mais, hélas ! je n'ai que mon amour
„ à lui donner ; ma dot eſt conditionnelle,
„ & je n'ai rien à eſpérer, ſi je me marie
„ ſans le conſentement de mon frere.

Uniquement occupé de mon amour, je n'avois pas ſongé une ſeule fois à mes affaires depuis que j'avois retrouvé Narciſſa ; elle me ſuffiſoit, il ſembloit qu'elle dût toujours me ſuffire. Ce que m'apprit Mademoiſelle Villiams, me fit faire de cruelles réflexions ſur mon état, & je frémis en ſongeant qu'il falloit, ou renoncer à Narciſſa, ou lui faire partager mon infortune. Quelque rude qu'il fût pour moi de prendre le premier parti, le ſecond l'étoit encore plus. Il ne me reſta dans ce moment d'autre conſolation, que d'ouvrir mon ame à Mademoiſelle Villiams, à cette fille qui étoit mon amie, & qui par ſes ſentimens méritoit de l'être.

„ Quelle affreuſe clarté me faites-vous
„ voir, lui dis-je ? il me faut perdre Nar-
„ ciſſa ; oui, je la perds, & pour toujours.
„ Mon ſort eſt trop malheureux pour que
„ je puiſſe ſonger ſans horreur à l'unir au
„ ſien. Je l'aime, il eſt vrai, mais c'eſt d'un
„ amour veritable, mais c'eſt encore plus
„ pour elle que pour moi. „

„ Loin de blâmer vos ſentimens, me
„ répondit Mademoiſelle Villiams, je vous
„ y confirmerois, ſi je ne ſavois pas à quel
„ point Narciſſa vous aime. Rien n'eſt plus

„ juſte que la réſolution où vous êtes;
„ mais pouvez-vous y reſter, lorſque vous
„ l'en rendriez la victime? J'ai cru vous
„ ſervir en ne lui cachant point plus long-
„ tems votre ſituation; je lui ai de même
„ laiſſé preſſentir toute votre délicateſſe,
„ & il m'a paru que, de tous les malheurs,
„ le plus grand pour elle ſeroit que vous
„ priſſiez le parti que vous voulez prendre.
„ La fortune peut ſe laſſer de vous perſé-
„ cuter, mais Narciſſa ne ſe conſoleroit
„ point de vous perdre: c'eſt à votre cœur
„ à vous dire le reſte.„ Ces paroles rame-
nerent l'eſpoir dans mon ame; j'embraſſai mon amie, & nous nous ſéparâmes.

Comme je ne doutois point que les diſcours calomnieux de Melinde ne ſe fuſſent déjà répandus dans la ville, je crus qu'il étoit à-propos, pour en prévenir l'effet, de la démaſquer, en publiant ſon aventure avec le barbier Franciſé, & en le faiſant de la maniere la plus circonſtanciée. Comme je me préparois à ſortir, je vis entrer Fréeman, qui m'informa des propos diffamans que l'on tenoit ſur moi. Je l'écoutai avec beaucoup de tranquillité, & l'informai à mon tour de tout ce qui s'étoit paſſé entre Melinde & moi. Je lui appris entre autres choſes, l'hiſtoire du barbier, & la part qu'y avoit eu ſon ami Banter. Il me dit qu'il n'avoit pas douté un inſtant de la fauſſeté de ces diſcours; mais qu'ignorant

d'où ils partoient, il n'avoit ſu comment s'y prendre pour les détruire. A préſent, continua-t-il, que j'en connois la ſource, la choſe ne me ſera pas difficile. Il ſortit après m'avoir conſeillé d'attendre, pour paroître en public, le ſuccès des démarches qu'il alloit faire. On étoit, diſoit-il, extrêmement prévenu contre moi, & ce ſeroit m'expoſer, en agiſſant autrement, à quelque affront qui pourroit avoir de mauvaiſes conſéquences.

CHAPITRE XIII.

Roderik reçoit un meſſage ſingulier à la porte du Long-room. Il y entre, & menace le chevalier. Il ſe venge de Melinde. Paroles entre Milord Quivervit & lui. Narciſſa le reçoit avec beaucoup de tendreſſe, & lui demande l'hiſtoire de ſa vie. Ils ſe jurent tous deux une conſtance mutuelle. Roderik ſe retire. Il eſt éveillé par un domeſtique qui lui apporte un Cartel de Milord Quivervit. Maniere dont il ſort de cette affaire.

J'AVOIS remercié Fréeman de ſon avis, mais il me fut impoſſible de le ſuivre. Mon reſſentiment étoit trop vif pour que je puſſe conſulter autre choſe. Il fut à peine parti que je ſortis, & fus ſur le champ au Long-room. Un domeſtique m'aborda dans l'inſtant où j'y entrois, & me remit un billet ſans ſignature, qui portoit, que ma préſence étoit déſagréable à la compagnie; que l'on me prioit de profiter de l'avis, & de ne plus m'y montrer à l'avenir.

Ce meſſage impertinent me mit en fureur; je ſuivis celui qui m'avoit donné le billet, & l'ayant ſaiſi par le collet, en préſence de toute la compagnie, je le menaçai de le tuer ſur le champ, s'il ne me décou-

vroit le lâche qui l'avoit chargé d'une auſſi impudente commiſſion. Le meſſager, effrayé de mes menaces, ſe mit à genoux devant moi, & dit que la perſonne qui l'avoit chargé du billet, étoit le frere de Narciſſa, qui cauſoit pour lors à l'autre bout de la ſalle avec Melinde. J'allai à lui ſur le champ; » écoutez, chevalier, lui » dis-je, ſans une conſidération qui vous » met à l'abri de mon reſſentiment, je » vous donnerois des coups de canne dans » l'endroit où vous êtes, pour vous punir de votre inſolence ». Je déchirai la lettre, lui en jettai les morceaux au viſage, & lançant en même-tems un regard furieux ſur Melinde, je lui dis que je n'aurois jamais cru qu'elle eût pu me forcer à ajouter quelque choſe au mépris que j'avois toujours eu pour elle.

Le chaſſeur aux renards, qui n'avoit de courage que dans le vin, au lieu de ſentir à quoi l'engageoit l'affront que je venois lui faire, ſe contenta de me menacer de me pourſuivre, & prit des témoins comme je l'avois attaqué. Melinde, piquée de ce que je lui avois dit, & encore plus de la poltronnerie du chevalier, pleura de rage, & cherchant à faire de ſa querelle une affaire publique, me dit qu'il étoit heureux pour moi qu'elle ne fût point d'un autre ſexe. La plupart des ſpectateurs, qui étoient déjà prévenus contre moi, furent offenſés

de la liberté que j'avois priſe, & il me fut aiſé de m'appercevoir de la diſpoſition où ils étoient à mon égard. Aucun cependant ne me porta la parole, excepté Milord Quivervit, qui me dit avec un ſourire moqueur, » qu'il étoit fâcheux pour moi d'a» voir eu beſoin de rétablir mon honneur, » mais que j'y avois réuſſi, & que pour » le préſent il n'en doutoit plus ». Je ſentis toute la malignité de cette équivoque, qui attira ſur moi une riſée générale; c'eſt pourquoi je lui répondis avec chaleur » que » mon honneur ne dépendoit nullement „ de la maniere dont il pouvoit en pen„ ſer, & que je m'eſtimois aſſez pour ne „ le point croire capable de me l'ôter.

Il ne me répondit que par un ſilence inſultant, & me laiſſa en ſe retirant dans la ſituation la plus déſagréable. Je voulus lier converſation avec quelques perſonnes de ma connoiſſance, mais tout le monde me fuyoit comme on fuit un peſtiféré. Il ne fallut rien moins pour me ſoutenir contre une cataſtrophe auſſi humiliante, que l'idée d'être aimé de Narciſſa. Je quittai un endroit où j'avois reçu tant de mortifications, & j'errai long-tems dans la ville, ſi troublé, que je ne ſavois où j'allois. Lorſque je ſortis de ma rêverie, je me trouvai vis-à-vis de la boutique d'un bijoutier. J'y entrai, & achetai une bague, dont le rubis étoit taillé en forme de cœur,

& entouré de diamans, dans l'intention d'en faire préſent à Narciſſa.

Mademoiſelle Villiams m'introduiſit le ſoir auprès d'elle. Tout ce qu'on avoit pu lui dire à mon déſavantage n'avoit fait qu'augmenter ſa confiance & ſa tendreſſe pour moi. Après nos premiers embraſſemens, elle me parut ſouhaiter que je lui fiſſe le récit de ma vie, Mademoiſelle Villiams ne lui en ayant appris que quelques particularités. Je le lui fis avec ſincérité. Comme mes aventures n'étoient qu'une ſuite de malheurs, elle ne ceſſa de me plaindre, & ſes beaux yeux ſe couvrirent de larmes.

„ M. Random, me dit-elle, lorſque j'eus „ fini, je ſens que je vous aime davantage „ depuis que je ſais juſqu'à quel point vous „ êtes malheureux. Notre ſort eſt des plus „ triſtes, mais cependant je me ſens aſſez „ de force pour tout ſupporter, pourvu „ que vous m'aimiez toujours. Villiams „ m'a fait part, continua-t-elle, de la ré- „ ſolution que vous vouliez prendre; j'y „ reconnois votre généroſité, mais, au „ nom de Dieu, ne l'écoutez jamais, à „ moins que vous ne vouliez me faire „ mourir de déplaiſir „. Elle m'apprit enſuite que Milord Quivervit devoit venir prendre le thé avec elle l'après-midi, & qu'il l'avoit fait demander en mariage par ſon frere. Je ne pus lui cacher la triſteſſe

que me cauſoit cette nouvelle, & quelques larmes qui m'échapperent me trahirent. „ Qu'avez-vous à pleurer, me dit-elle, „ ne vous ai-je pas promis que je ne „ ſerois jamais qu'à vous ? Quivervit eſt „ riche, Quivervit eſt puiſſant, mais, „ croyez-en Narciſſa, Quivervit n'aura ja- „ mais entrée dans un cœur qu'elle vous „ a donné par choix, autant que par in- „ clination.

Elle me tendit la main en finiſſant, &, pour ne me laiſſer aucun doute ſur la grandeur de ſon amour, elle m'offrit de m'épouſer en ſecret. Quoique notre union fût l'objet de mes vœux, ſon honneur & ſon intérêt m'empêcherent de conſentir à ce qu'elle me propoſoit. Je me jettai à ſes genoux, & lui dis que je n'avois pas beſoin de cette nouvelle preuve de ſes ſentimens, & qu'il me ſuffiſoit qu'elle m'eût engagé ſa promeſſe. Je lui préſentai en même-tems ma bague, que je la priai d'accepter comme un gage de mon attachement inviolable, prenant le Ciel à témoin de mes ſentimens. Elle la reçut, &, me donnant ſon portrait en échange, me jura une fidelité éternelle. Notre eſpérance ſembla renaître après cet engagement mutuel, & nous ne vîmes preſque plus les obſtacles qui s'oppoſoient à notre bonheur. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous quitter, & il faiſoit déjà jour lorſque je me retirai.

Je me couchai en rentrant chez moi. Il y avoit à peine deux heures que j'étois au lit, lorſque Strap vint m'éveiller, & me dit, paroiſſant troublé, qu'il y avoit un domeſtique en bas qui avoit une lettre qu'il ne vouloit remettre à perſonne qu'à moi. Je dis à mon ami de le faire monter dans ma chambre; il monta & me remit une Lettre où je lus ce qui ſuit :

Quelque grande que ſoit la différence qui ſe trouve entre nous, je l'oublie pour me venger, quand on me fait une injure auſſi marquée que celle que vous m'avez fait. Peut-être aurois-je pu mépriſer votre inſolente replique, ſi je n'avois fait ce matin une découverte qui ne me laiſſe écouter que mon courroux. Si vous avez donc aſſez de courage pour ſoutenir le caractere dont vous vous êtes paré, vous ne manquerez pas de ſuivre le porteur, qui vous menera où vous attend QUIVERVIT.

Soit que les idées de plaiſir dont je m'étois enivré avec Narciſſa, m'attachaſſent davantage à la vie, ſoit que le rang de mon adverſaire m'intimidât, je ne m'étois jamais ſenti tant de répugnance à me battre. Cependant, comme l'honneur & la réputation de celle que j'aimois y étoient engagés, je ne balançai point à me lever; & m'étant habillé à la hâte, je dis à Strap de me ſuivre.

Je ſuivis le porteur du billet, maudiſſant mon deſtin de ce que Quivervit m'avoit vu ſortir de chez Narciſſa.

Lorſque je fus aſſez près pour voir mon rival, ſon domeſtique me dit qu'il avoit ordre de ne pas aller plus loin : je dis à Strap de s'arrêter, & je fus joindre mon adverſaire, réſolu cependant d'en venir à un éclairciſſement avant de nous battre, & de mettre à couvert, s'il étoit poſſible, la réputation de Narciſſa. „ Quelle affaire „ vous menoit ſi matin chez le chevalier, „ me demanda fiérement Quivervit ? Mi- „ lord, lui repartis-je, je ne fais point de „ réponſe lorſque l'on me parle en maître : „ faites-moi votre demande d'un ton plus „ honnête, & je me ferai un plaiſir de „ vous ſatisfaire. Et quelle demande ai-je „ à vous faire après tout, reprit Quiver- „ vit ? vous ne pouvez me nier que vous „ y ayez été, je vous en ai vu ſortir, & cela „ ſuffit. Je lui demandai ſi quelqu'autre „ que lui pourroit le dire. Je ne le ſais, „ ni ne m'en ſoucie, répondit-il, je n'ai „ pas beſoin d'autres témoins que mes „ yeux. „

Ravi d'entendre qu'il étoit ſeul lorſqu'il m'avoit vu ſortir, je tâchai de lui donner le change en lui avouant une intrigue avec la femme de chambre ; mais l'amour le rendoit trop clairvoyant pour qu'il ſe laiſſât perſuader ſi aiſément. „ Il y a un moyen, „ me

„ me dit-il, mais il n'y a que celui-là, de „ me convaincre de la vérité de ce que „ vous dites : renoncez par ſerment à toute „ prétention ſur Narciſſa, & donnez-moi „ votre parole d'honneur de ne lui jamais „ parler à l'avenir, après cela je vous „ croirai. „

Déſeſpéré de ſa propoſition, je tirai l'épée en m'écriant : „ ô ciel ! quel droit „ avez-vous pour vouloir m'impoſer de „ telles conditions, & qui ſur la terre pour- „ roit m'y faire ſouſcrire ? „ Nous nous battimes pendant quelque tems avec fureur ſans nous porter aucun coup ; j'en reçus enfin un dans le cou, ma colere redoubla, mais mon ennemi avoit plus d'adreſſe que moi. Il para tranquillement tous mes coups, juſqu'à ce qu'il me vit preſque épuiſé. Il m'attaqua pour lors à ſon tour avec impétuoſité, & me porta un coup qui m'eût mis à terre, s'il eût été mieux ajuſté ; mais qui ne fit que percer mon habit & m'effleurer les côtes. Je voulus lui donner un coup fourré, mais il le para à demi, & ne le reçut que dans le bras gauche. Je le ſaiſis alors au corps, & comme j'étois plus fort, je le renverſai. Je lui arrachai ſon épée avec tant de violence, que je lui caſſai quelques dents. Nos domeſtiques nous voyant tomber, accoururent pour nous ſecourir. Je m'étois débarraſſé de Quiver-vit, il étoit déſarmé, & ſi j'euſſe voulu

profiter de mon avantage, j'euſſe pu le tuer vingt fois, avant que l'on fût arrivé à nous. Mais bien loin d'en agir ainſi, je lui tendis la main; l'ayant relevé à l'aide de ſon domeſtique, je lui bandai ſa plaie avec un mouchoir. Je lui rendis enſuite ſon épée, & lui offris de le reconduire chez lui. Il me remercia; & après m'avoir dit à l'oreille que j'aurois bientôt de ſes nouvelles, il ſe retira, s'appuyant ſur l'épaule de ſon domeſtique.

Je regardai ſes dernieres paroles comme une menace, & je réſolus, s'il m'appeloit une ſeconde fois, de me ſervir de tout l'avantage que la fortune pourroit me donner ſur lui. Strap étoit étourdi, je lui parlai & l'aſſurai pluſieurs fois que ma bleſſure n'étoit rien, avant qu'il pût me répondre. Lorſqu'étant arrivé, je découvris ma plaie, il n'eut pas plutôt vu ma chemiſe couverte de ſang, que, s'imaginant que j'avois reçu au moins vingt bleſſures, il s'écria, ô *Jéſus!* & tomba tout de ſon long ſur le plancher. Je me lavai, je mis un emplâtre ſur ma bleſſure, & changeai de chemiſe. Strap étant revenu à lui, & ne me voyant plus dans l'état où il m'avoit laiſſé, me témoigna ſa joie de la maniere la plus expreſſive. L'ingratitude que je lui avois marquée quelquefois n'avoit point altéré l'amitié qu'il me portoit.

Je fus ravi de ce qui s'étoit paſſé, ne

doutant point que mon combat ne ſe répandît dans la ville, & ne ſervît beaucoup à rétablir ma réputation. Mais ce qui me fit le plus de plaiſir, ce fut d'imaginer que Narciſſa en ſeroit informée, & que ce lui ſeroit une nouvelle preuve que je ne démentois point ma naiſſance, lorſqu'elle ſauroit ſurtout la maniere généreuſe dont j'en avois agi avec Quivervit.

CHAPITRE XXI.

Roderik eſt viſité par Fréeman, avec lequel il paroît en public. On lui fait accueil. Milord Quivervit l'envoie chercher. Roderik le quitte en colere. Le Chevalier emmene Narciſſa. Il veut aller à ſa pourſuite, mais il en eſt détourné par Fréeman. Il ſe met à jouer, & perd tout ſon argent. Il part pour Londres, où il joue ſans ſuccès. Il reçoit une lettre de Narciſſa.

MON combat avec Quivervit fut bientôt divulgué par quelques perſonnes qui l'avoient vu de loin. Fréeman vint me rendre viſite, & il me témoigna la ſurpriſe où il étoit de me trouver chez moi. On lui avoit dit que milord Quivervit étant mort de ſes bleſſures, je m'étois caché pour éviter d'être recherché. Je lui demandai ce que l'on diſoit avoir occaſionné notre combat, & j'appris que l'on l'attribuoit à la réponſe que j'avois faite à milord dans le Long-room. Je le confirmai dans cette idée, ravi qu'on n'eût aucun ſoupçon ſur Narciſſa. Après que je l'eus aſſuré que Quivervit ne couroit aucun riſque, il me félicita ſur mon aventure, me diſant que rien ne pouvoit venir plus heureuſement pour ſoutenir l'idée qu'il avoit donnée de moi.

Il finit par me dire qu'il avoit tellement travaillé à détruire les bruits que l'on avoit fait courir, que je pouvois les regarder comme non avenus.

Sur cette assurance, je fus avec lui au caffé, où je fus accueilli par la plupart de ceux qui me fuyoient la veille, & j'entendis tout le monde rire hautement de l'histoire de Melinde avec le barbier. Je reçus un message de milord Quivervit, qui me marquoit qu'il souhaiteroit me voir, si mes affaires me le permettoient.

J'y fus sur le champ, & l'on me conduisit dans un appartement où je le trouvai couché. Lorsque nous fûmes seuls il me remercia très-poliment, de ce que je m'étois servi de l'avantage que la fortune m'avoit donné sur lui avec tant de modération; il me demanda pardon pour toutes les offenses que son ressentiment pourroit l'avoir porté à commettre: Je voudrois, dit-il, de bon cœur faire de vous mon ami; mais comme il m'est impossible de me défaire de ma passion pour Narcissa, je suis trop bien convaincu de vos sentimens pour penser que nous convenions jamais là-dessus. J'ai donc pris la liberté de vous envoyer chercher, afin de vous avouer avec franchise, que je ne puis point m'empêcher de m'opposer que vous réussissiez avec cette dame; quoiqu'en même-tems mon dessein soit de régler mes oppositions sur ce que me dic-

tera la juſtice & l'honneur, je penſe cependant, qu'il eſt bon de vous avertir qu'elle n'a point de bien indépendant, & que ſi vous réuſſiſſiez auprès d'elle, vous aurez la mortification de la voir réduite à l'indigence, à moins que vous ne ſoyez en état de la ſoutenir, & je ſais de bon côté que vous n'êtes point en état de le faire; je vous avouerai que, preſſé par cette conſidération, je viens d'informer maintenant ſon frere du progrès que je ſoupçonne que vous avez fait dans l'eſprit de ſa ſœur, afin qu'il prenne ſes précautions conformément. Allarmé & irrité de cette information, je dis à milord, que je ne voyois pas comment il pouvoit concilier une telle conduite, avec cette profeſſion d'en agir ouvertement avec moi, & je le quittai en colere.

M'en retournant chez moi dans l'eſpérance d'apprendre des nouvelles de ma maîtreſſe comme à l'ordinaire, par le moyen de mademoiſelle Villiams, j'apperçus un mouchoir qu'une perſonne qui étoit dans un caroſſe à ſix chevaux, qui paſſa auprèsde moi extrêmement vîte, faiſoit voltiger; & ayant obſervé attentivement, j'apperçus un domeſtique à cheval qui alloit devant; ſa livrée me fit voir qu'il appartenoit au chevalier: cette découverte me fut plus terrible qu'un coup de foudre: L'affreuſe idée de mon malheur s'empara

tout d'un coup de mon eſprit : Je me doutai ſur le champ que le ſignal avoit été fait par la chere main de Narciſſa, que ſon frere avoit obligée de partir, en conſéquence de l'avis qu'avoit donné milord Quivervit, & qu'elle n'avoit point eu d'autres moyens de m'annoncer ſon malheur, & d'implorer mon ſecours. Je devins furieux à cette conjecture, je courus chez moi, je chargeai mes piſtolets, j'ordonnai à Strap de tenir prêts des chevaux de poſte, & je le fis avec tant de trouble & de déſordre, que ce pauvre ami craignit que ce ne fût encore un ſecond duel; &, au lieu de m'obéir, il fut ſur le champ chez Fréeman; celui-ci ne fut pas plutôt informé de mon déſordre, qu'il vint ſur le champ à mon appartement : il me preſſa ſi pathétiquement de lui dire la cauſe de mon chagrin, que je ne pus m'empêcher de lui dire que mon bonheur étoit ruiné par la fuite de Narciſſa, & qu'il falloit que je l'enlevaſſe, ou bien que je périſſe. Après m'avoir repréſenté la témérité & la folie d'une telle entreprife, il tâcha de m'en détourner par tout ce que l'amitié & la raiſon peuvent avoir de plus fort; mais tous ſes raiſonnemens auroient été inutiles, s'il ne m'avoit pas fait faire attention combien je devois me fier ſur l'amour de Narciſſa, & ſur l'attachement qu'avoit pour moi mademoiſelle Villiams, & qu'elle trou-

veroit toujours l'occaſion de me faire ſavoir leur ſituation ; il me fit appercevoir en même-tems le tort que je ferois à la réputation de cette fille, par ma retraite précipitée. Je fus vaincu & calmé par ces conſidérations ; je me montrai en public d'un air de tranquillité ; je fus parfaitement bien reçu par ce qu'il y avoit de mieux dans la ville ; & par ce moyen je diſſipai peu-à-peu mon chagrin. J'eus la ſatisfaction de voir Melinde ſi décontenancée, qu'elle fut contrainte de retourner à Londres, afin d'éviter les railleries mordantes des dames de Bath. L'eſperance que j'avois d'apprendre des nouvelles de celle qui étoit le but de mes ſouhaits, avoit beaucoup ſervi à me tranquilliſer ; mais voyant quelques ſemaines après que je n'en recevois point, mon premier chagrin me reprit : En un mot, je perdis totalement courage, & une profonde mélancolie s'empara de mon ame ; & maudiſſant cette même providence qui m'avoit ſoutenu juſqu'à ce moment, je me déterminai dans un accès de mon déſeſpoir, à riſquer au jeu tout l'argent qui me reſtoit, dans l'eſpérance d'acquérir ſuffiſamment de quoi me remettre en état de ne dépendre de perſonne, ou de me plonger dans un tel état de miſere, qu'il chaſſât toutes les idées ambitieuſes qui tourmentoient pour lors mon imagination.

Agité par cette cruelle réſolution, je

m'engageai au jeu, & après quelques différens revers de fortune, je me trouvai à la fin réduit à cinquante guinées; mais ce n'étoit pas mon intention d'y demeurer; de ſorte que je continuai à hazarder ce qui me reſtoit, juſqu'à ce qu'enfin je me vis réduit à cinq guinées.

Mon projet étant ainſi exécuté je me retirai chez moi; je fus très-étonné de me voir ſi tranquille, & j'informai mon ami Strap de mon malheur avec tant de fermeté & de tranquillité, qu'il s'imagina que je badinois; il parut en recevoir la nouvelle avec beaucoup de courage; mais lui & moi nous trouvâmes bientôt que nous nous étions trompés; j'avois interprêté la ſotte ſtupidité dans laquelle j'étois, comme une force de jugement & une véritable réſignation; mais mon ami put voir le lendemain combien je m'étois trompé; il tâcha de me ſoulager avec toute la conſolation dont il fut capable.

Cependant, dans un de mes bons intervalles, je le chargeai de retenir une place dans le caroſſe pour Londres, & je payai en même-tems les dettes que j'avois à Bath, qui par bonheur ne montérent qu'à trente ſchelings. Je partis ſans prendre congé de mes amis. Strap ayant eu le bonheur de trouver des chevaux de renvoi, nous arrivâmes à la ville ſans avoir rien rencontré de remarquable dans la route. J'avouerai

cependant à ma honte, que lorſque nous fumes dans les défilés des bois de Bagshot, je fus tenté de remonter mes finances en mettant mes compagnons de voyage ſous contribution, dans un endroit ſi propre pour de tels coups ; j'étois ſi agité de mes funeſtes penſées, que j'aurois volontiers volé & hazardé la vie dans l'exécution, ſi je n'en avois été détourné en réfléchiſſant ſur l'infâmie qui en accompagne la découverte.

L'appartement que j'occupois ci-devant étant libre, j'en pris poſſeſſion, & je fus voir le lendemain Banter ; il me reçut à bras ouvers, il s'attendoit à voir ſon billet payé quand bon lui ſembleroit ; mais lorſqu'il eut appris ce qui venoit de m'arriver, ſon viſage changea ſubitement, & il me dit avec les marques de découragement qui lui étoient particulieres, que s'il étoit en ma place, il mettroit la fortune hors d'état de lui jouer un pareil tour, & qu'il ſe vengeroit de ſa propre diſcrétion. Quand je voulus lui demander l'explication de ces paroles, il me montra du doigt ſon cou, en ſe levant ſur ſes talons, & il étoit prêt à s'en aller ſans autre cérémonie, quand je le fis reſſouvenir de mon indigence, & je lui demandai les cinq guinées que je lui avois prêtées ci-devant. Cinq guinées, s'écria-t-il, mort de ma vie ! Si vous vous étiez comporté avec pru-

dence, vous auriez à preſent vingt mille livres ſterlings dans votre poche ; je me croyois auſſi ſûr des cinquante dont vous m'aviez fait un billet, que ſi je les avois eu ſur la banque, & par toutes les regles d'équité vous m'êtes redevable de cette ſomme. Je ne fus ni ſatisfait ni convaincu par ce calcul, & j'inſiſtai ſur mes droits avec une opiniâtreté ſi déterminée, qu'il fut obligé de changer de ton, & d'appaiſer ma demande, en m'aſſurant qu'il ne poſſédoit pas cinq ſchelings. Les malheureux ſe reconcilient aiſément. Je vins après cela lui demander ſon avis ſur la maniere de réparer ma perte, avec toute l'humilité d'un débiteur. Il me conſeilla d'avoir encore recours à la table de jeu, où j'avois ſi bien réuſſi ci-devant, & de vendre ma montre pour avoir de l'argent pour jouer. Je ſuivis ſon avis, je lui prêtai même quelqu'argent, nous fûmes à l'endroit ſuſdit, où je perdis juſqu'à mon dernier ſcheling.

Je revins à mon logement rempli de déſeſpoir & de réſolutions funeſtes ; j'informai Strap de mon malheur, je lui ordonnai d'aller mettre mon épée en gage ſur le champ, afin que je fuſſe en état de faire un ſecond effort. Cet ami n'eut pas plutôt appris mon deſſein, qu'un chagrin inexprimable s'empara de lui : à la vue de ma miſere ſes yeux ruiſſelerent de pleurs, il me demanda ce que j'avois intention

de faire, quand la ſomme qu'il devoit lever ſur l'épée ſeroit dépenſée ? Je ne ſuis point inquiet, dit-il, pour moi, car, tant que Dieu me conſervera la ſanté & ces dix doigts, je pourrai amaſſer de quoi vivre partout où je ſerai ; mais que deviendrez-vous, vous qui avez moins d'humilité pour vous abbaiſſer, & plus de deſirs à ſatisfaire ? Là je l'interrompis, en lui diſant avec un air déterminé, que je ne manquerois jamais de reſſource, tant que j'aurois un piſtolet chargé en ma poſſeſſion. Il fut ſtupéfait d'horreur à cette funeſte déclaration ; il demeura muet pendant quelque tems, après quoi il me dit : Dieu, par ſa bonté infinie, vous mettra en état de vous ſoutenir contre cette tentation du diable ! conſidérez que votre ame eſt immortelle, le repentir n'a plus lieu quand on eſt dans le tombeau. Que le Seigneur vous préſerve d'en venir jamais là. Ne ſommes-nous pas obligés de nous réſigner à la volonté du ciel. Où eſt votre patience ? *Durum patientia frango.* Vous êtes jeune. Il y a mille autres reſſources pour vous. *Accedit in puncto quod non ſperatur in anno.* Souvenez-vous de votre oncle M. Bouling ; peut-être qu'il revient maintenant, dans l'eſpérance de vous trouver & de vous ſecourir, peut-être qu'il eſt arrivé, on attendoit le vaiſſeau vers ce terme. Un rayon d'eſpérance traverſa l'obſcurité de mon ame

à ces raiſonnemens. Je remerciai mon ami de ſes repréſentations, & après lui avoir promis de ne prendre aucune réſolution juſqu'à ſon retour, je le priai de s'aller informer de mon oncle.

Pendant ſon abſence, je reçus la viſite de Banter, qui ayant été informé du malheur que j'avois eu au jeu, me dit que la fortune ceſſeroit enfin de me perſécuter; en même-tems, dit-il, voici une lettre pour vous que je viens de recevoir, renfermée dans une de Fréeman. Je la décachetai avec empreſſement, & ayant découvert que l'écriture étoit de Narciſſa, je la baiſai avec tranſport, & l'ayant ouverte, je lus:

C'eſt avec beaucoup de difficulté que je me ſuis délivrée de l'obſervation de mes eſpions, & que j'ai trouvé cette occaſion de vous dire, que j'ai été ſubitement emmenée de Bath par mon frere, qui fut informé de notre correſpondance par Milord Quivervit; lequel, à ce que j'ai appris, vous avoit bleſſé dans un duel à mon ſujet. Comme je ſuis pleinement convaincue de votre honneur & de votre amour, j'eſpere que vous ne m'en donnerez pas des preuves ſi déſeſpérées à l'avenir. Je ſuis ſi ſtrictement veillée, qu'il vous ſeroit impoſſible de me voir, juſqu'à ce que le ſoupçon de mon frere ſe ralentiſſe, ou que le ciel nous procure quelqu'événement fa-

vorable. Cependant vous pouvez être assuré de la constance de votre Narcissa.

P. S. *Mademoiselle Villiams, qui est ma compagne de prison, vous fait ses complimens. Nous sommes toutes deux en bonne santé, & seulement en peine pour vous, particulierement de ce qu'il vous est impossible de me faire savoir de vos nouvelles. C'est pourquoi je vous prie de ne faire aucune entreprise, crainte que si l'on venoit à la découvrir, on ne prolongeât notre empriſonnement. N.....*

Cette lettre gracieuse m'apporta beaucoup de consolation : je la communiquai à Banter, & en même-tems je lui fis voir son portrait. Il approuva beaucoup son esprit & sa beauté, & il ne put point s'empêcher d'avouer que j'étois excusable d'avoir négligé Miss Snapper, quand une si belle créature étoit l'objet de mon attention.

Je commençai à me conformer à mon destin, & je m'imaginai que si je pouvois trouver les moyens de subsister jusqu'à ce que mon oncle arrivât, en cas qu'il ne fût pas déjà en Angleterre, pour lors il me mettroit en état de faire quelque chose pour mon amour, ma passion, & pour m'avancer. Je consultai donc Banter sur le secours présent dont j'avois besoin; il n'eut

pas plutôt appris que mon tailleur me faiſoit crédit, qu'il me conſeilla de prendre deux ou trois riches habits, & de les convertir en argent comptant, en les vendant à moitié prix à un frippier. Je tréſſaillis un peu à cette propoſition, que je crus tenir un peu de la fraude; mais il me la rendit un peu plus favorable, en obſervant que je ſerois dans peu de mois en état de rendre juſtice à tout le monde; & que l'équité de mon intention me juſtifioit. Je me laiſſai perſuader par ce détour, par lequel ma néceſſité fut plutôt convaincue que mon jugement; & ne voyant point que le vaiſſeau dans lequel mon oncle s'étoit embarqué fût arrivé, je mis mon projet en exécution, & j'amaſſai, par ſon moyen, vingt-cinq guinées; je donnai à Banter les cinq qui faiſoient un nombre impair.

CHAPITRE XXII.

Roderik eſt arrêté, il eſt mené en priſon; il y rencontre une de ſes anciennes connoiſſances, le petit Meſſire Ihkſon; celui-ci l'informe de ſes aventures. Strap arrive; c'eſt avec beaucoup de difficulté qu'on le conſole. Ihkſon préſente notre Héros à un poëte. Il admire ſa converſation & ſa capacité. Roderik ſe trouve enfin livré profondément à ſes malheurs. Strap ſe met garçon barbier.

MAIS cet expédient fut ſuivi quelques ſemaines après d'un accident que je n'avois pas prévu : un comédien ayant acheté un des habits qui avoit été expoſé en vente, il s'en ſervit un ſoir ſur le théâtre; mon tailleur ſe trouva par malheur à la comédie, il le reconnut ſur le champ, & s'étant informé exactement de toute l'affaire, il découvrit mon manege : là-deſſus il écrit chez moi, & me diſant qu'il avoit extrêmement beſoin d'argent, il me préſenta ſon mémoire qui ſe montoit à cinquante livres ſterlings. Je fus ſurpris de cette demande inattendue; j'affectai cependant d'y répondre cavalierement, je fis quelques juremens, je lui demandai s'il doutoit de mon honneur; & après lui avoir dit que j'aurois ſoin à l'a-

venir de prendre garde à qui je m'adreſſerois, je lui dis de revenir dans trois jours. Il m'obéit ponctuellement, & me demanda ſon argent; mais ſe voyant amuſé par des pures promeſſes, il me fit arrêter le même jour dans la rue. Je ne fus pas beaucoup étonné de cette aventure, qui me délivroit d'une horrible viſite, qui eſt encore plus à craindre.

Lorſque je fus arrivé à la priſon, le concierge jugeant par mon apparence que j'avois apporté de l'argent dans ma poche, me reçut en me répétant le mot *Depare*; il me donna à entendre qu'il falloit que je payaſſe d'avance, ſi je voulois avoir une chambre; j'en pris une à une couronne par ſemaine, de laquelle en tout autre endroit je n'aurois pas donné dix-huit ſols; après que j'eus pris poſſeſſion de ma lugubre habitation, j'envoyai chercher Strap, & j'étois à méditer ſur la maniere dont je pourrois conſoler ce fidele ami, quand on frappa à ma porte, que je n'eus pas plutôt ouverte, qu'un jeune homme entra, qui avoit des habits très-déchirés & du linge fort-mal propre. Après une profonde révérence, il m'appela par mon nom, & me demanda ſi je l'avois oublié? Sa voix m'aida à me le remettre, & je reconnus, à mon grand étonnement, le petit maître Ihkſon, dont j'ai fait mention dans la premiere partie de mes mémoires. Je le ſaluai, &

je lui marquai le plaiſir que j'avois de le voir en vie. Je lui marquai la part que je prenois à ſa ſituation préſente, à laquelle il me parut cependant n'être pas extrêmement ſenſible; car il ſe mit à rire du meilleur de ſon cœur, de ce que nous nous rencontrions dans cet endroit, lorſque nous devions nous y attendre le moins; nos complimens mutuels finis, je m'informai comment avoient été ſes amours avec cette Dame riche, avec laquelle il m'avoit dit être prêt de conclure, la derniere fois que je l'avois vu. Après un grand éclat de rire, il m'apprit qu'il avoit été extrêmement dupé dans cette affaire; il faut que vous ſachiez, me dit-il, que quelques jours après notre aventure avec cette femme & ſes filles, je trouvai moyen d'être marié avec cette belle Dame, dont vous venez de parler, & je paſſai la nuit avec elle dans ſon logement, tellement à ſa ſatisfaction, que le lendemain matin, après que nous eûmes déjeûné enſemble & ri de la meilleure humeur du monde, comme font les nouveaux mariés, elle m'avoua, que, bien loin qu'elle fût une riche héritiere, elle n'étoit autre choſe qu'une fille publique, & qu'elle s'étoit mariée avec moi, afin d'avoir quelqu'un qui pût la couvrir & répondre au lieu d'elle à ſes créanciers; que ſi je ne m'en allois ſur le champ, je ſerois arrêté pour ſes dettes. Surpris de cet aveu, je me levai promte-

ment, je pris congé de mon épouſe en l'envoyant à tous les diables du meilleur de mon cœur; je fus me retirer chez un de mes amis, où je me tins caché, juſqu'à ce que je fus nommé garçon chirurgien d'un vaiſſeau de guerre; après ſix mois de courſes, nous ſommes revenus à Portſmouth, où l'équipage a été renvoyé; là deſſus je ſuis revenu à Londres, m'imaginant être oublié de ma femme & de ſes créanciers; mais à peine y avoit-il une ſemaine que j'étois dans la ville, que je fus arrêté pour une de ſes dettes, qui monte à vingt livres, & j'ai été emmené dans cette priſon. Vous avez pu vous appercevoir de mon caractere, je défie les ſoucis & les chagrins, & je fais mes efforts pour vivre tranquillement de la penſion que ceux qui m'ont fait mettre ici ſont obligés de donner. Je le congratulai ſur ſa philoſophie, & me ſouvenant que j'étois ſon débiteur, je lui rendis l'argent que je lui avois emprunté autrefois, lequel lui vint, à ce que je crois, fort à propos; il m'expliqua la maniere dont l'on vivoit dans cet endroit; & nous convînmes de manger enſemble; il venoit de ſortir pour aller commander le dîner lorſque Strap arriva.

Je n'ai jamais vu le chagrin ſi bien peint ſur aucun viſage, que ſur celui de mon ami, qui étoit, à la vérité, particuliérement diſpoſé par la nature à de telles impreſſions; lorſque nous fûmes ſeuls, je lui

communiquai mon malheur; je tâchai de le conſoler avec les raiſonnemens dont il s'étoit ſervi envers moi, en lui repréſentant ſur-tout que je ſerois ſûrement ſecouru en peu de tems par M. Bouing; mais ſon chagrin étoit au ſuprême degré; il ſembloit prêter attention ſans m'écouter, & il ſe frottoit les mains ſans dire mot; de ſorte que j'étois prêt à l'imiter & à me laiſſer aller au même chagrin que lui, lorſque Ihkſon revint, & appercevant la déférence que j'avois pour Strap, quoiqu'il fût en habit de domeſtique, il s'y prit ſi bien pour nous communiquer ſa joie, en nous diſant mille plaiſanteries, que les traits de mon pauvre ami ſe ranimerent par dégrés; il recouvrit l'uſage de la parole, & ſe concilia peu à peu avec ce triſte événement. Nous dînâmes enſemble, en mangeant quelque peu de bœuf bouilli, qu'on apporta d'une auberge qui étoit dans la priſon même: quoique ce repas fût ſervi d'une maniere bien éloignée de la façon dont j'avois vécu juſqu'alors, faiſant de néceſſité vertu, je mangeai avec beaucoup d'appétit, & je régalai mes amis d'une bouteille de vin, qui augmenta infiniment la bonne humeur de mon compagnon, & rendit d'aſſez bonne humeur Strap, qui ſe mit auſſi à parler cavalierement de mon malheur.

Après le dîner Ihkſon nous laiſſa parler de nos affaires particulieres, & je priai mon

ami de louer une chambre à meilleur marché que celle que j'avois occupée auprès de la priſon, & d'y apporter mes hardes. Je lui recommandai auſſi de tenir mon malheur ſecret, & de dire à mon hôte, ou à ceux qui s'informeroient de moi, que j'étois allé à la campagne pour quelques ſemaines : mais je le priai inſtamment d'aller tous les jours chez Banter, pour ſavoir s'il n'avoit point reçu des lettres de Narciſſa par le canal de Fréeman.

Lorſqu'il fut parti pour aller exécuter ces ordres, je me trouvai un peu mieux fait à ma ſituation, & je réſolus de ne me point laiſſer aller à aucunes funeſtes réflexions, mais de chercher du ſecours dans la compagnie de Ihkſon, qui m'avoit promis de me faire entendre un diſcours ſur le goût ; il me conduiſit dans la cour, où étoit un tas de miſérables aſſemblés enſemble. Il n'y avoit pas dix minutes que nous y étions, quand un homme parut, enveloppé dans une vieille étoffe noire, qui étoit liée ſur ſes reins avec deux ſangles de différentes couleurs nouées enſemble ; il avoit une barbe noire extrêmement touffue, & ſa tête étoit couverte d'une grande perruque rouſſe, qui ſembloit avoir été priſe d'un épouvantail de paille pour les oiſeaux. Ce fantôme, marchant avec beaucoup de gravité, fit une profonde révérence à l'auditoire, qui lui marqua ſon approbation, en

lui demandant: comment vous portez-vous, docteur.

Il ſe retourna vers nous, il honora Ihkſon d'un ſalut particulier; là-deſſus mon ami me le préſenta ſous le nom de M. Melopoyn. Cette cérémonie étant faite, il s'avança au milieu de l'aſſemblée qui l'entoura, & après avoir fait trois *hems*, je fus bien étonné en le voyant prononcer un diſcours très-élégant & très-ingénieux ſur la différence qu'il y a entre le génie & le goût; l'expreſſion de la voix & du geſte n'y furent point oubliés; il confirma ſes ſentimens en citant les meilleurs auteurs tant anciens que modernes. Quand il eut fini ſa harangue, qui dura environ une heure, il fir encore une profonde révérence aux ſpectateurs; quoiqu'aucun d'eux ne comprît, comme on m'a dit depuis, rien de ce que l'autre venoit de dire, ils marquerent cependant leur admiration & leur eſtime par une contribution volontaire, qui, à ce que me dit Ihkſon, ſe montoit une ſemaine portant l'autre à dix-huit ſols; ce petit tribut, ajouté à quelques petits préſens qu'il recevoit pour terminer les différends & décider les diſputes parmi les priſonniers, le mettoit en état de vivre & de ſe promener dans l'équipage groteſque que j'ai décrit. J'appris auſſi qu'il étoit excellent poëte, qu'il avoit compoſé une tragédie, & que tous ceux qui l'avoient vue, aſſuroient que c'étoit une très-bonne piece,

& digne de nos plus grands auteurs ; que ſa ſcience étoit extrême, que ſes mœurs étoient ſans tache, & ſa modeſtie invincible : un tel caractere ne pouvoit manquer d'attirer mon attention ; je ſoupirois impatiemment de faire connoiſſance avec lui, & je priai Ihkſon de l'engager à venir paſſer la ſoirée dans ma chambre. Ihkſon réuſſit dans ſa demande, le poëte vint ſur le ſoir chez moi, & dans le fort de notre converſation, s'étant apperçu que j'avois une extrême paſſion pour les belles-lettres, il fit ſi bien appercevoir ſon goût particulier ſur ce ſujet, que je lui marquai beaucoup de deſir de voir quelques-unes de ſes productions. Il ſatisfit auſſi mon inclination là-deſſus : il me promit de m'apporter ſa Tragédie le lendemain, & en même-tems il m'amuſa de quelques pieces détachées, qui me donnerent des idées avantageuſes de ſes talens pour la poéſie : entr'autres choſes je fus en particulier ſatisfait de quelques Élégies à l'imitation de celles de Tibulle. Je prie le lecteur de me permettre d'en mettre ici une, comme une marque du caractere & de la capacité de ce malheureux écrivain.

1. Que ſont devenus ces ſonges flatteurs qui m'annonçoient le bonheur ? O Monimie, rendez à mon ame ſa tranquillité ordinaire : depuis le moment que mes yeux égarés ont vu votre beauté, mille

ſoucis rongeurs déchirent mon cœur inquiet.

2. Que les Amans heureux volent où les plaiſirs les appellent ; que par des chants de réjouiſſance, ils charment le tems qui s'enfuit : qu'ils conduiſent leurs belles dans les détours d'un bal, ou les attirent ſous des berceaux de roſes faits pour l'amour.

3. Pour moi, on ne me verra plus fréquenter ces prairies émaillées, où les filles danſent en rond au ſon des muſettes des bergers. Je n'irai plus me promener à l'ombre odoriférente du chevre-feuille, pour entendre réſonner les muſiciens des bocages.

4. Je chercherai quelque retraite ſolitaire ou quelque réduit effrayant, où la lueur foible d'un flambeau peint à l'imagination tous les objets avec une couleur bleuâtre, où l'humidité répand un vernis de moiſiſſure ſur les murs garnis de lierre, & où les morts entaſſés ſe repaiſſent de la roſée de la nuit.

5. C'eſt-là, que, livré à ma douleur & à mon déſeſpoir, je déplorerai pendant quelque tems la rigueur de mon deſtin, juſqu'à ce que, diſant un long adieu à l'amour & aux ſoucis, je reſtituerai mon corps languiſſant à la terre d'où il eſt ſorti.

9. Puis-je eſpérer, ô Monimie, que vous daigniez répandre quelques larmes précieuſes ſur la tombe froide où mes cha-

grins ſeront enſevelis ; que vous y joncherez des fleurs, que vous plaindrez mon amour infructueux, & que vous direz au gazon de ne pas trop s'appeſantir ſur mon corps.

Je fus extrêmement touché de ſes plaintes pathétiques, qui paroiſſoient ſi bien faites & ſi bien calculées pour mon mauvais ſuccès en amour, que je ne pus m'empêcher d'attacher l'idée de Narciſſa au nom de Monimie, & de former des préſages ſi triſtes ſur ma paſſion, que je ne pus point recouvrer ma tranquillité ; je fus contraint d'avoir recours à la bouteille, qui me diſpoſa pour un profond ſommeil, dont je n'aurois pas joui ſans cela. Soit que ces impreſſions euſſent introduit un fond d'autres réflexions mélancoliques, ou que ma force eût été totalement épuiſée dans l'effort que j'avois fait pour ne pas perdre courage ; je m'éveillai, & je trouvai mon imagination remplie de tant d'horreurs & d'apparitions lugubres, que j'étois prêt à me déſeſpérer. Je crois que le lecteur avouera que je n'eus pas occaſion de me féliciter lorſque je vins à méditer ſur ma ſituation : Je fus interrompu au milieu de ces craintes par l'arrivée de Strap, qui ne contribua pas peu à me remettre, en m'inſtruiſant qu'il s'étoit loué pour garçon barbier, & que par ce moyen, non ſeulement il me ſauveroit une dépenſe conſidérable ; mais même qu'il feroit ſes

efforts d'amaſſer quelque choſe pour me ſoutenir après que mon argent ſeroit dépenſé, en cas que je ne fuſſe pas ſecouru.

CHAPITRE XXIII.

Roderik lit la tragédie de Melopoyn, & conçoit une grande opinion de ſon génie; il raconte ſon aventure.

PENDANT que nous étions à déjeuner enſemble, je l'informai du caractere & de l'état du poëte, qui, étant venu ſa tragédie à la main, s'imagina que nous étions en affaire; nous ne pûmes jamais le faire aſſeoir, mais il ſe retira après avoir laiſſé ſa piece. Le cœur tendre de mon ami fut pénétré à la vue d'un homme de mérite dans une ſi grande miſere, & il conſentit avec beaucoup de joie à la propoſition que je lui avois fait de l'habiller de notre ſuperflu; il s'en chargea lui-même, & s'en fut ſur le champ pour chercher les hardes.

Il ne fut pas plutôt ſorti que je fermai ma porte & me mis à lire la tragédie, que je lus avec beaucoup de plaiſir juſqu'à la fin; je fus extrêmement étonné de ce que les comédiens l'avoient rejetée. La fable, ſelon moi, étoit bien choiſie & conduite naturellement; les incidens intéreſſans, les

caracteres parfaitement variés, fortement frappés & bien ſoutenus; la diction en étoit poëtique, élevée & châtiée, l'unité du dogme ſoutenue avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe, l'expoſition parfaitement bien faite, l'intrigue très-bien ſoutenue & très-intéreſſante, la cataſtrophe touchante: en un mot, j'en jugeai par les regles d'Ariſtote & d'Horace, je n'y trouvois rien à redire, ſi ce n'eſt un peu trop d'embelliſſement en quelques endroits; mais il répondit à mon objection, lorſque je lui en parlai, par un endroit de la poétique d'Ariſtote qu'il me cita, portant que les parties intéreſſantes d'un poëme doivent être ſoutenues par les charmes & l'énergie de la diction.

Son eſprit & ſon génie m'avoient rempli d'eſtime pour lui, & je fus ſaiſi d'une vive curioſité de connoître les événemens particuliers qui l'avoient réduit dans un état ſi peu convenable à ſon mérite. A cet inſtant même Strap arriva avec un paquet de hardes, que j'envoyai à la chambre de M. Melopoyn comme une foible marque de mon eſtime, & le priai de me faire l'honneur de venir dîner avec moi. Il accepta mon préſent & mon invitation, & au bout de demie-heure il parut chez moi d'une façon décente, qui changea extrêmement ſa figure à ſon avantage. J'apperçus par ſa contenance que ſon cœur étoit rempli de

reconnoiſſance ; je tâchai de prévenir ſes remercimens en lui demandant pardon de la liberté que j'avois priſe ; il ne fit point de replique, mais avec un regard plein d'étonnement & d'eſtime, il ſe proſterna juſqu'à terre, tandis que les larmes lui couloient des yeux. Je fus pénétré de ces marques certaines d'un eſprit ingénu & ſincére ; je détournai la converſation, & je le complimentai ſur ſon ouvrage, qui comme je l'aſſurois m'avoit fait un plaiſir infini. Le dîner étant prêt, Ihkſon arriva ; je les priai de me permettre que Strap ſe mit à table avec nous, après les avoir informés des grandes obligations que je lui avois ; & nous nous mîmes tous à table avec beaucoup d'harmonie & de ſatisfaction.

Notre repas fini j'exprimai mon étonnement du peu d'égards qu'on avoit eu dans le monde pour Melopoyn, & je lui marquai mon deſir de ſavoir comment il avoit été traité par les comédiens, auxquels, à ce que m'avoit dit Ihkſon, il avoit offert ſa piece ſans aucun ſuccès.

Les accidens de ma vie, dit-il, ſont ſi peu amuſans & intéreſſans, que je puis vous aſſurer que le récit ne compenſera point votre attention ; mais puiſque vous me paroiſſez deſirer de les connoître, je ſais trop bien mon devoir pour refuſer de vous ſatisfaire.

Mon pere, qui étoit curé de campagne,

ayant été empêché, à cauſe du peu de bien qu'il avoit, de me ſoutenir dans une univerſité, ſe chargea de m'élever chez lui; il s'en acquitta avec tant d'induſtrie & d'attention, que je n'ai eu aucun ſujet de répéter de ce que je n'avois point été chez des maîtres publics. Il découvrit enfin que mon penchant naturel étoit porté à la poéſie; là-deſſus, il me familiariſa beaucoup avec les auteurs claſſiques, dans la lecture deſquels il m'aſſiſta avec une affection paternelle & une érudition non commune. Quand il me crut ſuffiſamment familiariſé avec les anciens, il me fit étudier les meilleurs auteurs modernes, François, Italiens & Anglois; il me recommandoit particulierement d'apprendre à fond ma langue mere.

Âgé d'environ dix-huit ans, j'eus envie d'entreprendre un voyage qui pût me faire honneur, avec l'approbation de mon pere; je fis le plan de la tragédie que vous avez lue; mais, avant que j'euſſe fini le quatrieme acte, ce pere indulgent mourut, & nous laiſſa ma mere & moi dans une grande indigence. Un proche parent, prenant pitié de notre malheur, nous prit dans ſa famille, où j'ai terminé ma piece, & quelque tems après ma mere mourut.

Lorſque mon chagrin ſur ce triſte événement fut paſſé, je dis à mon parent, qui étoit un fermier, qu'ayant rendu mes der-

niers devoirs à ma mere, je n'avois plus rien qui me retint à la campagne, & que j'étois réſolu de partir pour Londres, & d'offrir ma piece aux comédiens, ne doutant point d'acquérir beaucoup de réputation, ainſi que quelques émolumens pour ma récompenſe, & que dans ce cas je n'oublierois pas mes amis & mes bienfaiteurs. Mon couſin fut ravi de la perſpective de mon bonheur, & il fit de bon cœur toutes les dépenſes néceſſaires pour me mettre en état de paroître.

Dès que je fus arrivé à Londres j'y louai un petit appartement dans un grenier, dans le deſſein d'y vivre auſſi frugalement qu'il me ſeroit poſſible, juſqu'à ce que je ſuſſe ce que je pouvois attendre du directeur à qui j'avois intention d'offrir ma tragédie; car quoique j'eſpéraſſe d'être parfaitement bien reçu, m'imaginant qu'on ſeroit auſſi avide de recevoir mes productions que je l'étois à les préſenter, il pourroit arriver que l'on ſeroit engagé à quelqu'autre auteur qu'il faudroit laiſſer paſſer avant moi. Sur cette conſidération je me déterminai à uſer d'expédition, & je réſolus même d'aller dès le lendemain chez un des comédiens; pour cet effet, je m'informai de mon hôte où quelqu'un d'eux demeuroit, & il me demanda quelle affaire je pouvois avoir avec eux. Comme il me parut être un très-honnête homme, je ne fis aucune difficulté de l'en

inſtruire ; là-deſſus il me dit, que je ne ferois pas recevoir ma piece auſſi aiſément que je l'avois compté, ſi je n'avois quelqu'un pour me recommander ; il ajouta cependant, qu'un Eccléſiaſtique qui demeuroit dans ſa maiſon pourroit me recommander auprès de M. Supple, comédien, qui étoit de ſes amis ; il m'introduiſit ſur le champ auprès de l'Eccléſiaſtique, qui, après avoir lu la tragédie en parut très-ſatisfait ; il me loua ſur-tout de ce que j'avois évité toute réflexion ſur la religion, & me promit de faire ſon poſſible auprès de ſon ami pour qu'il fît recevoir ma piece. Le lendemain matin il me dit qu'il avoit parlé de mon affaire au comédien, que je n'avois qu'à aller l'après-midi chez lui & dire que je venois de la part de M. Varnish, que je ſerois admis ſur le champ. Je profitai de ſon avis, & je fus l'après-midi chez M. Supple, je frappai à la porte, où il y avoit un petit grillage au milieu ; une ſervante ayant regardé pendant quelque-tems au travers, me demanda ce que je ſouhaitois : je lui dis que je ſouhaitois parler à M. Supple & que je venois de la part de M. Varnish. Elle m'examina encore davantage, après quoi elle s'en fut, & revint quelques minutes après me dire que ſon maître étoit occupé, qu'il ne pouvoit pas me voir. Quoique intérieurement je fuſſe un peu mortifié, je me perſuadai cepen-

dant que M. Supple ignoroit de la part de qui je venois ; &, afin d'être mieux reçu, je priai M. Varnish d'être mon introducteur le lendemain. Nous fûmes admis ſur le champ chez le comédien, qui nous reçut avec beaucoup de politeſſe, & nous promit de lire ma tragédie à la premiere aſſemblée ; quinze jours après, je renouvellai ma viſite & il m'aſſura qu'il avoit été tellement occupé, qu'il n'avoit pas encore eu le tems d'aller juſqu'au bout ; mais qu'il la liroit au premier jour ; & en même-tems il obſerva que ce qu'il avoit lu étoit très-amuſant. Je me conſolai avec cette déclaration pendant quelques ſemaines, au bout deſquelles je parus encore chez lui, où je le trouvai retenu au lit par la goutte. Je ne fus pas plutôt entré dans ſa chambre, que me regardant avec des yeux languiſſans, il prononça : M. Melopoyn, je ſuis extrêmement pénétré d'un accident qui eſt arrivé pendant ma maladie. Il faut que vous ſachiez que mon fils aîné ayant trouvé votre manuſcrit ſur la table de la chambre à dîner, où j'avois coutume de lire, il l'a emporté dans la cuiſine, où il l'a laiſſé ; une négligente de cuiſiniere l'ayant pris pour du papier de rebut, elle s'en eſt ſervi à allumer le feu. Mais j'eſpere que ce malheur n'eſt pas irréparable, puiſque ſelon les apparences vous en devez avoir pluſieurs copies.

Vous ſerez ſûrement perſuadé que je fus

extrêmement frappé de cet accident ; mais ce comédien me parut d'un ſi bon naturel & ſi touché de mon malheur, que je ſupprimai mon chagrin, & lui dis, que quoique je n'euſſe pas une autre copie, je ſerois capable d'en réparer la perte, en en faiſant une ſeconde copie de mémoire, que j'avois extrêmement heureuſe. M. Supple parut ravi de mon aſſurance, il me pria d'y vouloir travailler ſur le champ, & de me rappeler exactement toute la piece avant de l'écrire, afin que ce fût la même tragédie que celle qu'il avoit lue. En un mot, je récrivis ma tragédie, & je la rapportai au comédien, qui pour l'examiner la garda encore ſix ſemaines ; &, au bout de ce tems, perſuadé qu'on repréſenteroit ma piece dans peu, je demandai une audience au comédien ; mais hélas ! la ſaiſon s'étoit paſſée, me dit-il, inſenſiblement ; il me dit qu'il n'étoit plus tems pour lors de repréſenter ma tragédie, & qu'il s'intéreſſoit trop pour moi pour qu'on la fit paroître pendant l'été ; mais que je pouvois être ſûr qu'elle ſeroit une des premieres qui ſeroient repréſentées pendant l'hyver.

Je fus contraint de me laiſſer aller à ſes raiſons, eſpérant que je ſerois plus heureux à la ſaiſon prochaine. Quoique ce retardement fût extrêmement ſenſible pour moi, qui commençois pour lors à manquer d'habits & des choſes les plus néceſſaires,

& que, m'étant laiſſé vaincre par les fortes eſpérances que j'avois de me remonter par le moyen du théâtre, je m'étois jetté dans quelques extravagances; par ces moyens, l'argent que j'avois apporté à Londres fut bientôt preſque tout conſommé. A la vérité, je dois avoir honte de cette circonſtance de ma conduite: car mes finances bien ménagées auroient pu me ſoutenir au moins pendant une année. Mais ſi l'on vient à conſidérer les tentations auxquelles un jeune homme eſt expoſé dans cette ville, particuliérement lorſqu'il eſt adonné aux plaiſirs, comme je le ſuis, on ne ſera point étonné de ce que j'ai dépenſé dans quelques mois tout ce que j'avois. Ce qui me chagrina encore davantage, c'eſt que j'avois inſtruit de ma bonne réception mon parent le Fermier, & que je lui avois mandé qu'il pouvoit être aſſuré qu'il recevroit vers la fin de février l'argent qu'il m'avoit prêté; je me trouvai pour lors hors d'état de m'acquitter de ma promeſſe. Cependant je n'avois d'autre remede que la patience: je m'addreſſai à mon hôte, qui étoit un homme doué d'un très-bon naturel, je lui avouai ſincèrement ma miſere, je lui demandai ſes avis, afin d'avoir quelque place pour vivre. Il me promit de conſulter ſon ami l'Eccléſiaſtique ſur ce ſujet, & il m'aſſura en même-tems que je pouvois me tranquilliſer au ſujet de mon loyer,

& que je lui ferois un ſenſible plaiſir en mangeant avec lui, juſqu'à ce que la fortune y eût pourvu autrement.

M. Varnish ayant été informé de ma preſſante indigence, il s'offrit de m'introduire auprès de l'auteur d'une feuille qui paroiſſoit toutes les ſemaines, qui ſûrement m'employeroit pourvu qu'il me trouvât en état de travailler; mais après quelques perquiſitions, j'appris que ce journal ne ſervoit qu'à fomenter les diviſions dans la république, & je m'excuſai de m'y engager. Il me propoſa de compoſer quelques pieces de poéſie, que je pourrois vendre aux libraires, & peut-être me faire en même-tems quelque réputation, & que par ce moyen je me procurerois infailliblement des amis; que ma tragédie en ſeroit beaucoup mieux reçue l'hiver prochain, étant ſoutenue par ma réputation & par ceux qui prendroient mes intérêts. Je fus charmé de cet avis, & m'étant rappelé le nombre d'amis que M. Pope s'étoit acquis par ſes paſtorales, je me mis à travailler dans ce genre, & en moins de ſix ſemaines je compoſai une douzaine d'églogues, que j'offris auſſi-tôt à un fameux libraire, qui me pria de les lui laiſſer pour les examiner, & qu'il me donneroit une réponſe dans deux jours. Au bout de ce tems je fus chez lui, il me remit mes Eglogues, en me diſant qu'elles ne répondoient point

à la premiere opinion qu'il en avoit eue; il adoucit ſon refus en me diſant qu'il y avoit quelques belles penſées. Je ne perdis pas courage à ce refus, M. Varnish m'ayant appris que l'opinion de ce libraire ſurvenoit d'un autre auteur qu'il conſultoit toujours dans les occaſions; je m'addreſſai à une autre perſonne de la même profeſſion, qui me dit que la ville étoit fatiguée & excédée de paſtorales, & me conſeilla, ſi je voulois profiter de mes talens, d'écrire quelque choſe dans le goût ſatyrique, ou dans le genre badin, tel que la boutonniere, le pot de chambre caſſé, &c. Cependant c'étoit un homme très-âgé, qui, portant une révérendiſſime perruque, paroiſſoit un véritable ſénateur, & alloit tous les jours réguliérement à l'égliſe. Quoiqu'il en fût, je mépriſai de proſtituer ma plume de la maniere qu'il me propoſoit, & je portai mes églogues à un troiſieme libraire, qui m'aſſura que la poéſie n'étoit point de ſon genre, & me demanda ſi je n'avois point fait quelque hiſtoire ſecrette conduite dans une ſuite de lettres, ou un volume d'aventures, telles que celles de Robinſon Cruſoé, & celles de Gulliver, ou une collection de nouvelles pour amuſer les provinces & les colonies. N'ayant point de marchandiſe dans le genre de ce libraire, j'eus recours à un autre qui me reçut avec auſſi peu de ſuccès.

On me perſuada alors de m'offrir comme traducteur, & je m'adreſſai à une perſonne qui paſſoit pour avoir un nombre de ces gens ſous lui ; il me dit qu'il avoit beaucoup d'ouvrage, & qu'il ne ſavoit comment faire pour s'en acquitter ; mais il obſerva en même tems que les traductions étoient de pures drogues, & que cette branche de la littérature avoit été réduite preſque à rien par le grand nombre d'Ecoſſois & d'Hollandois qui s'en mêloient depuis peu ; il me demanda ce que je ſouhaiterois par feuilles pour rendre les auteurs claſſiques en bon Anglois. Je lui demandai une guinée par chaque feuille. Une guinée ! s'écria-t-il, en me regardant ; il ſe tint en ſilence pendant quelque tems, après quoi il me dit qu'il n'avoit pas beſoin de moi pour le préſent. Pour avoir de l'ouvrage je diminuai de moitié ma demande : là-deſſus il me regarda encore, & me dit qu'il n'avoit pas beſoin pour le préſent de traducteurs. Je m'adreſſai encore à d'autres, ſans pouvoir être employé, & je ne ſavois plus où donner de la tête, lorſque je réſolus d'offrir mes talens à des imprimeurs de chanſons à un ſol par piece, & de ces pieces qu'on crie dans les rues. Ayant appris que je faiſois des vers, il me parut extrêmement ſatisfait, en me diſant qu'un de ſes poëtes étoit devenu fou, qu'il étoit à Bedlam, & que l'autre étoit de-

venu tout-à-fait hébêté à force d'avoir bu de l'eau-de-vie ; de ſorte qu'il n'avoit rien fait de ſupportable depuis pluſieurs ſemaines. Lorſque je lui propoſai de convenir enſemble, il me dit que ſes marchés étoient toujours conditionnels, & que ſes auteurs étoient payés à proportion de la vente de leur ouvrage.

Ayant ainſi arrangé nos conditions, qui, je puis vous l'aſſurer, n'étoient pas des plus avantageuſes pour moi, il me donna un ſujet pour une ballade, & me preſcrivit deux heures pour la faire. Je me retirai dans mon grenier pour m'en acquitter. Comme le ſujet ſe trouva convenir avec mon imagination, je fis une jolie eſpece d'ode dans le tems preſcrit, & je la lui apportai, eſpérant avoir beaucoup de profit & d'applaudiſſemens ; il la lut d'un clin d'œil, & me dit à mon grand étonnement qu'elle ne paſſeroit pas ; il avoua cependant que je peignois aſſez bien, & que j'obſervois parfaitement bien l'ortographe, mais que mon langage étoit monté trop haut, & par conſéquent nullement adapté à la capacité & au goût de ſes pratiques. Je promis de rectifier ce défaut, & au bout d'une heure j'abaiſſai mon ſtyle, de façon à être entendu des lecteurs du vulgaire ; il approuva infiniment les changemens que j'avois fait, & me fit eſpérer de réuſſir avec le tems, quoiqu'il avoûât que

mon ouvrage manquoit par cette politeſſe d'expreſſion qui déplaît à la multitude : cependant pour m'encourager il en riſqua l'impreſſion & le papier, & ſi je m'en ſouviens bien, ma part de la vente ſe monta à quatre ſols & demi.

Dès ce jour j'étudiai avec beaucoup de ferveur les mœurs des marchés, des places, & à la fin je fis tant de progrès, que mes ouvrages firent beaucoup de bruit parmi les plus polis porteurs de chaiſes, d'eau, & parmi les fiacres, les domeſtiques, ſervantes, orangeres, &c. J'eus le plaiſir de voir mes productions ornées de figures, collées ſur les murailles, pour ſervir d'ornemens à des cabarets à bierre ou à des boutiques de ſavetiers, & je les ai entendu ſouvent chanter dans des aſſemblées des meilleurs artiſans. Mais vous ſavez, Meſſieurs, que de pures louanges n'aſſoupiſſent point les beſoins de la nature; je me trouvai moi-même en danger de mourir de faim; car de dix chanſons que je compoſois, j'étois bienheureux ſi deux avoient le bonheur de prendre : pour cette raiſon je tournai mes penſées du côté de la proſe, & pendant une eſpece d'aurore boréale, je publiai une apparition qui me fit vivre paſſablement pendant un mois. L'hiſtoire du Rhinoceros m'a fait faire d'aſſez bons repas; un enlévement m'a apporté ſouvent beaucoup de ſoulagement; mais un meur-

tre bien circonſtancié a toujours été une reſſource ſûre. Nonobſtant cela, j'étois un miſérable eſclave de ceux qui m'employoient; ils vouloient être fournis en proſe & en vers ſelon le tems qu'ils en avoient beſoin, ſans s'embarraſſer ſi mon pégaſe étoit rétif ou non, & ſans s'informer ſi ſon maître avoit dîné ou non; en un mot, malgré les lauriers dont on me couronnoit tous les jours en paſſant ſur le pont de Londres, la vie devint un fardeau pour moi.

Je fis connoiſſance avec une dame, qui, ayant entendu parler de ma tragédie, me dit qu'elle connoiſſoit le duc Sheervit, & que ſi je ſouhaitois elle parleroit en ma faveur; comme ce ſeigneur paſſe pour un véritable Mécène dans la nation, & que ſa ſeule approbation ſuffit pour mettre le prix à un ouvrage, je reçus avec plaiſir les offres de cette dame, dans l'eſpérance de voir bientôt ma réputation établie & mes ſouhaits accomplis en très-peu de tems, pourvu que j'euſſe le bonheur de plaire à ce ſeigneur. Je retirai mon manuſcrit des mains de M. Supple, & je le confiai à cette dame, qui s'intéreſſa effectivement pour moi, & je reçus ordre de la part du duc de me préſenter chez lui; j'obéis, & fus admis devant ce ſeigneur qui me reçut avec beaucoup de politeſſe; il me dit qu'il regardoit ma tragédie comme

le meilleur eſſai qu'il eût encore vu, mais qu'il avoit marqué quelques endroits à la marge, qu'il croyoit qu'il falloit changer. Je fus tranſporté à cette réception, & je promis au duc de ſuivre en tout ſon avis. Hé bien, faites une ſeconde copie de votre tragédie & apportez-la moi auſſi-tôt qu'il ſera poſſible, car je veux qu'on la donne cet hiver. Quoique je trouvaſſe que les remarques du duc étoient plus nombreuſes & de moindre importance que je ne me l'étois attendu, je crus cependant qu'il étoit de mon intérêt de ne point diſputer ſur des bagatelles avec mon patron, & je me mis à faire les corrections qu'il avoit marquées.

Quand je revins chez le duc avec mon manuſcrit, je trouvai un des acteurs qui étoit à déjeûner avec lui, & il le pria de lire un acte de ma comédie. Il s'en acquitta à ma ſatisfaction par rapport au ton emphatique & à la prononciation, mais il me marqua ſon dégoût à chaque page, pour différens mots, que j'aurois voulu défendre, ſi le duc ne m'avoit dit que je ne devois point diſputer avec un homme qui étoit acteur depuis vingt ans, & qui connoiſſoit mieux l'économie & la méchanique du théâtre qu'aucun homme vivant. Je fus forcé de me ſoumettre, & le duc propoſa au même acteur de lire toute la piece le ſoir devant quelques perſonnes de

ſa connoiſſance, qu'il prieroit de venir chez lui pour ce ſujet. Je fus préſent à la lecture, & je puis vous proteſter que je n'ai jamais ſouffert une ſi ſévère épreuve, de ma vie, qu'en cette conjoncture; car, quoique le comédien pût être un très-bon acteur, il étoit cependant très-ignorant & très-orgueilleux, & fit mille objections frivoles auxquelles je n'eus point la permiſſion de répondre. Cependant la piece fut très-applaudie des perſonnes qui étoient préſentes, & qui étoient extrêmement répandues dans le beau monde; ils promirent de la ſoutenir autant qu'ils pourroient; & le duc, en m'aſſurant qu'il vouloit être le protecteur de ma piece, me dit qu'il falloit faire ſur le champ les changemens qu'ils avoient marqué, & la rapporter au comédien pour qu'il en fît la lecture devant ſes confreres.

C'eſt pour lors que je me crus ſur le point de profiter de tous les fruits de mon travail; j'apportai enfin ma piece à l'acteur, qui me dit, ſans me faire aſſeoir, qu'il étoit extrêmement occupé pour lors, & de revenir une ſemaine après, que pour lors mon affaire ſeroit faite. Je pris congé de cet acteur, un peu outré cependant de la façon cavaliere dont il m'avoit reçu, & de ce qu'il ne m'avoit pas traité avec la même politeſſe que lorſque j'étois chez le duc; j'examinai combien la dignité de

poëte étoit déchue de celle des tems d'Euripide, Sophocle, &c.

Je retournai pluſieurs fois chez l'acteur ſans pouvoir lui parler; un jour il étoit chez madame une telle... le lendemain chez une autre; à la fin, après une quinzaine de viſites, on me donna enfin une audience, & l'on me dit, qu'on n'avoit point eu encore le tems de lire ma comédie; piqué de cette négligence, je ne pus me retenir plus long-tems, & je dis au comédien que j'avois cru qu'il auroit eu plus d'égard à la recommandation de Milord; je lui demandai mon manuſcrit avec quelque marque de reſſentiment; oui, dit-il, d'un ton théâtral, de tout mon cœur. Ayant ouvert un ſecrétaire, devant lequel il étoit, il en tira une liaſſe de papiers, & l'ayant miſe ſur une table, il me dit avec dédain, la voilà. Je pris la piece, mais ayant apperçu que c'étoit une comédie, je lui dis qu'elle ne m'appartenoit point, il m'en offrit une autre que je refuſai auſſi; une troiſieme me fut préſentée, que je refuſai pour la même raiſon; à la fin il prit toutes les liaſſes de papiers qu'il avoit: en voilà dix, me dit-il, prenez celle que vous voudrez ou bien toutes ſi vous ſouhaitez. Je pris la mienne & je me retirai, preſque muet d'étonnement de ce que j'avois vu, non pas tant encore de l'inſolence du comédien, que du nombre des nouvelles pie-

ces, jugeant par-là combien on devoit en offrir réguliérement toutes les années au théâtre.

Lorſque je fus revenu chez moi, je me livrai à mon déſeſpoir; M. Varnish vint me voir, & l'ayant inſtruit de ma mauvaiſe réuſſite, il ne put contenir ſon indignation, mais il m'aſſura que c'étoit la faute du comédien ſi ma piece n'avoit pas été reçue; qu'il avoit agi envers moi avec la diſſimulation la plus perfide, m'ayant accablé de politeſſes affectées lorſque j'étois chez le duc; que rien ne pouvoit égaler ſon hypocriſie, ſi ce n'eſt ſon avarice, qui le poſſédoit tellement, qu'il n'avoit point ſcrupule de commettre les plus grands crimes pour ſatisfaire cette paſſion ſordide. Qu'en conſéquence de ce caractere, il avoit reçu la derniere comédie, parce qu'on l'y avoit intéreſſé, & quoique ſes confreres euſſent de la peine à l'accepter.

Je fus outré à la deſcription d'un tel monſtre, que je n'aurois pas cru exiſter dans le monde, quelque mauvais qu'il ſoit, & je déclarai à mon ami, que je ne croyois pas qu'un comédien tel que M. Marmozet, qui étoit ſi bien répandu dans le beau monde, osât ſe laiſſer aller à ſes intérêts d'une façon ſi baſſe, qui ne manqueroit pas de le faire mépriſer & abhorrer de tous ceux qui le voyoient & qui le ſouffroient dans leur compagnie.

Il éclata de rire de ma ſimplicité, & me demanda ſi je ſavois pourquoi il étoit recherché par les perſonnes de condition. Ce n'eſt pas, dit-il, pour les qualités de ſon cœur que ce paraſite eſt invité à la table des ducs & des ſeigneurs : Ils ne s'apperçoivent point de ſon avarice, ils ne reſſentent point ſon ingratitude, ſon hypocriſie s'accommode à leur humeur, & il ſait ſe rendre agréable ; mais il eſt particulierement courtiſé à cauſe de ſes bouffonneries & de ſes plaiſanteries, qui ſont d'autant plus agréables, que perſonne n'oſeroit prendre la même liberté devant ces ſeigneurs.

Me voyant trompé dans toutes mes entrepriſes, je déſeſpérai de voir ma piece jouée, & je jugeai à propos de chercher quelqu'emploi qui pût me procurer quelque ſubſiſtance, quoique petite ; mais mes eſpérances furent perdues par la mort de mon hôte ; mon tailleur, à qui il avoit répondu pour moi, fut le premier à me demander de l'argent, & il m'aſſura que ſi je ne lui en donnois dans la journée même, il me feroit prendre le lendemain matin. Il me tint parole effectivement. Le lendemain matin, comme j'étois chez moi avec l'entrepreneur de mes ballades, que j'avois fait venir pour l'engager à me payer quelque reſte qu'il me devoit ; un carroſſe étant arrivé à la porte, j'eus la curioſité de me mettre à la fenêtre, & j'apperçus deſcendre

de la voiture quatre eſtaffiers de très-mauvaiſe mine, & mon honnête tailleur, qui étoit dans la voiture; je me doutai bien que c'étoit à moi que l'on en vouloit: je me trouvois en bonnet de nuit & en robe de chambre; je priai mon directeur de ballades de me prêter ſon chapeau, & l'habit que je portois lorſque vous êtes arrivé, pour aller recevoir la compagnie qui m'arrivoit; le bon homme ne ſe doutant de rien, m'accorda le plaiſir que je lui demandois; je m'habillai au plus vîte, & je gagnai au fond du grenier un petit eſcalier qui donnoit dans une cour, par où je ſortis. Je fus à la campagne pendant toute la journée, & le ſoir étant revenu, je m'informai des voiſins comment tout s'étoit paſſé chez moi: on me rapporta que les héritiers de mon hôte avoient fait oppoſition, pour ce qui leur étoit dû, ſur la ſaiſie qu'avoit fait mon tailleur de mes meubles. Comme je ſortois dans le deſſein d'aller rendre l'habit, je fus ſuivi par des eſpions qui avoient été accoſtés par le tailleur, & je fus mené dans cette priſon, où j'ai vécu des ſecours que m'ont donné mes compagnons de miſere; mais, malgré tous leurs efforts charitables, ma vie étoit à peine ſupportable, juſqu'au moment où vous m'avez remis dans un autre état par les préſens que vous m'avez faits.

CHAPITRE XXIV.

Roderik tombe dans une profonde mélancolie, il eſt ſecouru par ſon oncle. Il le prend pour chirurgien du vaiſſeau qu'il doit commander, & lui fait un préſent conſidérable. Il prend Strap pour le dépenſier du vaiſſeau. Roderik prend congé de ſes amis ; il remorque. Le vaiſſeau arrive à Douvres.

JE paſſe ſous ſilence les réflexions que je fis ſur cette hiſtoire ; le lecteur s'appercevra aiſément combien on avoit trompé la ſimplicité & le caractere ingénu de cet honnête homme. Nonobſtant tout ce que j'avois ſouffert de la méchanceté & de la fauſſeté des hommes, je fus étonné & indigné de la baſſe indifférence avec laquelle ils ſouffroient qu'un mérite auſſi extraordinaire que celui de Melopoyn languît dans l'obſcurité, & fût livré à toutes les miſeres d'une priſon ; j'aurois béni l'occaſion qui me ſéparoit de ce monde perfide, ſi le ſouvenir de l'aimable Narciſſa ne m'avoit attaché à cette ſociété dont elle faiſoit partie. Le portrait de cette aimable créature étoit le compagnon conſtant de ma ſolitude ; combien de fois n'ai-je pas contemplé cette foible eſquiſſe de ces traits enchanteurs qui avoient

captivé mon cœur pour la premiere fois. Combien de pleurs n'ai-je pas verſé en penſant au bonheur que j'avois lorſque je la voyois ? Et combien de fois n'ai-je pas maudit mon perfide deſtin, pour m'avoir privé de ce bel original. C'étoit envain que mon imagination me flattoit de l'eſpérance d'un bonheur futur, la raiſon intervenoit toujours ſourdement, & détruiſoit dans un inſtant toutes ces penſées flatteuſes, en me faiſant voir l'extravagance de mes eſpérances, & en me repréſentant ma malheureuſe ſituation ſous ſon vrai point de vue : C'étoit envain que j'avois recours aux divertiſſemens qu'on peut prendre dans cet endroit, & que je faiſois avec Ihkſon des parties de cartes ou de billard ; mille penſées mélancoliques & funeſtes s'emparerent de mon ame, que la douce converſation de Melopoyn ne pût point chaſſer. Je priai Strap de s'informer tous les jours chez Banter, dans l'eſpérance d'avoir quelques nouvelles de ma maîtreſſe ; mais n'en recevant point, mon chagrin augmenta conſidérablement ; mon tendre ami étoit auſſi accablé de chagrin que moi, il demeuroit des heures entieres avec moi ſans parler, mais en me rendant ſoupirs pour ſoupirs & pleurs pour pleurs ; cette amitié augmenta nos maux, il devint incapable de travailler, & fut renvoyé par ſon maître ; voyant mon argent ſe diſſiper peu à peu, ſans aucune certitude

certitude d'être ſecouru, & toutes mes eſpérances fruſtrées, la vie me devint inſipide, je perdis tout appétit, & je tombai dans une telle malpropreté, que pendant l'eſpace de deux mois, je ne me lavai, ni ne m'habillai, ni ne me raſai, de ſorte que mon viſage maîgrit d'abſtinence, il fut obſcurci par la craſſe, il étoit tout couvert de cheveux & de barbe; en un mot, toute ma figure étoit ſi craſſeuſe que je paroiſſois effroyable, quand un jour Strap me dit qu'il y avoit un homme en bas qui ſouhaitoit me parler. Je m'éveillai à cette nouvelle, & plein d'eſpérance de recevoir une lettre du cher objet de mon amour, je deſcendis l'eſcalier avec la plus grande précipitation. Dans quelle ſurpriſe ne fus-je point en appercevant mon généreux oncle M. Bouling! Tranſporté à ſa vue, je courus pour l'embraſſer. Il ſe retourna avec beaucoup d'agilité, il tira ſon épée, il ſe mit ſur ſes gardes en criant prends garde, frere, prends garde, remonte. Ho, ho! ô géolier, pourquoi ne faites-vous pas une meilleure garde? Voici un de vos priſonniers qui s'échappe ſans doute de vos cachots. Je ne pus m'empêcher de rire de ſa mépriſe, il me reconnut à ma voix, & me prit par la main avec beaucoup d'amitié, me marquant ſon chagrin de me voir dans une ſi triſte ſituation.

Je le conduiſis dans ma chambre, où en

préſence de Strap, que je lui avois préſenté comme le meilleur de mes amis, il me dit qu'il arrivoit de la côte de Guinée, après avoir fait un voyage fort heureux; qu'il avoit été pendant quelque tems contremaître; que le vaiſſeau avoit été attaqué par un armateur François, & que le capitaine ayant été tué pendant le combat, il avoit pris le commandement, & avoit été aſſez heureux que de s'emparer du vaiſſeau ennemi; qu'il avoit pris un autre vaiſſeau venant de la Martinique chargé de ſucre, d'indigo & de quelque argent; que par ce moyen, non-ſeulement il avoit amaſſé quelque choſe, mais en même-tems acquis l'eſtime des propriétaires du vaiſſeau, qui étoient convenus de lui donner le commandement d'un plus grand, prêt à faire un voyage très-avantageux, qu'il n'avoit pas la liberté de me nommer.

Je me réjouis beaucoup en apprenant ſa bonne fortune; & pour ſatisfaire à la demande qu'il me fit, je lui racontai toutes les aventures qui m'étoient arrivées depuis que nous étions ſéparés; quand il eut appris l'attachement particulier que Strap avoit pour moi, il lui frappa dans la main très-cordialement & promit d'en faire un matelot; après m'avoir donné dix guinées pour ce dont j'avois beſoin pour le préſent, il prit l'adreſſe du tailleur qui m'avoit fait arrêter, & s'en fut afin d'acquitter la dette,

& il me dit en nous ſéparant, qu'il faloit eſpérer que la mer m'auroit bientôt remis.

Je fus entiérement confondu à cette tranſition ſubite, qui me toucha plus que tous les revers que j'avois reſſentis ci-devant, & une foule d'idées ſans ſuite roulerent ſi impétueuſement dans mon imagination, que je ne pus ni les ſéparer ni les corriger. Strap, dont la joie s'étoit manifeſtée de mille façons différentes, vint dans ma chambre avec les uſtenciles propres pour me faire la barbe, & il commença à me raſer ſans m'avoir préalablement ſavonné le viſage, en ſiflant avec beaucoup d'émotion pendant tout ce tems. Les eſtafilades qu'il me faiſoit me firent revenir de mon rêve, & n'oſant continuer à le laiſſer faire, ſachant combien peu il étoit maître de lui lorſqu'il étoit ainſi agité, je fis venir un autre barbier. Après que je fus raſé je m'habillai de mon mieux, en attendant je retour de mon oncle, qui fut extrêmement ſurpris de ma transformation ſubite.

Ce tendre parent avoit ſatisfait mon créancier, & il obtint un ordre pour qu'on me donnât la liberté. Mais comme j'avois quelque répugnance à me ſéparer ainſi de mes amis & de mes compagnons de malheur, j'obtins de mon oncle de nous honorer de ſa compagnie, & j'invitai M. Melopoyn & Ihkſon à paſſer la ſoirée dans mon appartement, où je les régalai à ſouper d'un

très-bon vin & des nouvelles de ma liberté ; ils me féliciterent de bon cœur, nonobſtant la perte qu'ils faiſoient de ma compagnie, que, à ce qu'ils eurent la bonté de me dire, ils reſſentoient avec douleur. Quant à Ihkſon, ſes malheurs faiſoient ſi peu d'impreſſion ſur lui, & il étoit ſi libertin, ſi indifférent & indiſcret, qu'à peine pus-je avoir pitié de ſa ſituation : mais j'avois conçu une eſtime & une amitié particuliere pour le poëte, qui, par toutes ſortes d'endroits étoit un objet digne de compaſſion. Quand nos conviés ſe furent retirés, mon oncle ſe retira auſſi, me promettant de me venir prendre le lendemain matin. Je fis pour lors un paquet de quelque linge & de quelques hardes, & ayant prié Strap de les porter au logement de Melopoyn, j'y fus moi-même, & je le preſſai d'accepter cinq guinées ; ce qu'il fit avec beaucoup de difficulté, m'aſſurant qu'il ne ſe trouveroit jamais en état de m'en marquer ſa reconnoiſſance. Je lui demandai enſuite ſi je pouvois le ſervir d'une autre façon : il me répondit, vous n'en avez déjà que trop fait, & ne pouvant ſoutenir les mouvemens de ſon cœur, il ſe mit à pleurer. Je fus pénétré de ce ſpectacle. Je le laiſſai pour repoſer, & quand mon oncle fut revenu le lendemain matin, je lui repréſentai ſon caractere ſous un jour ſi favorable, que cet honnête marin fut touché

de ſa miſere, & il ſe détermina à ſuivre mon exemple, en lui faiſant préſent de cinq autres pieces : mais afin de lui ſauver quelque confuſion, je lui fis tenir cet argent dans une lettre par Strap, après que nous eumes pris congé de lui.

Je pris congé dans toutes les formes de toutes les connoiſſances que j'avois dans la priſon, & comme j'étois prêt à ſortir, Ihkſon m'appela, & me demanda tout bas, ſi je ne pouvois pas lui prêter un ſcheling; ſa demande étant ſi modérée & probablement la derniere qu'il me feroit, je lui gliſſai une guinée dans la main; il ne l'eût pas plutôt apperçue, qu'il s'écria : ô Jéſus ! une guinée; pour lors, ayant ſaiſi un bouton de mon habit, il ſe mit à éclater de rire, & lorſque ſon tranſport fut paſſé, il me dit que j'étois un honnête homme & me laiſſa aller. Lorſque nous fûmes arrivés chez mon oncle, il entra en diſcours ſérieux avec moi ſur ma ſituation, il me propoſa de m'embarquer avec lui en qualité de ſon chirurgien, & me dit que dans ce cas il me mettroit en état de gagner du bien en peu d'années par ma propre induſtrie; enſuite il m'aſſura que je pouvois eſpérer d'hériter de tout ce qu'il poſſédoit, pourvu que je lui ſurvécuſſe ? Quoique je fuſſe pénétré des ſentimens de ſa généroſité, je fus fâché d'une propoſition qui faiſoit violence à mon amour, & je lui marquai mes ſentimens

là-deſſus, qu'il ne me parut point goûter; mais il obſerva que l'amour étoit le fruit de la pareſſe, que lorſque je ſerois occupé à travailler, & que mon eſprit ſeroit excité à amaſſer de l'argent, je ne ſerois plus inquiété de penſées folles, qui ne ſont dues qu'à nos petits-maîtres fainéans, qui n'ont rien que leur plaiſir pour les occuper; je fus piqué de ſon raiſonnement, que je pris pour des reproches, & ſans me donner le tems de délibérer, j'acceptai ſes offres. Il fut ravi de ma condeſcendance, & me mena ſur le champ au principal propriétaire du vaiſſeau, qui m'accepta avec plaiſir; de ſorte que je n'aurois point pu me retracter avec honneur, quoique j'y fuſſe extrêmement porté; afin que je n'euſſe pas le tems de me refroidir, il me donna la liſte des drogues néceſſaires pour cinq cent hommes, propres pour les maladies des divers climats, & en même-tems ſuffiſantes pour un voyage de dix mois : pendant que j'étois à arranger mes boîtes pour mes drogues, Strap arriva, & me parut extrêmement troublé lorſqu'il apprit ma réſolution : cependant après une poſe de quelques minutes, il inſiſta pour m'accompagner, & à ma réquiſition, mon oncle le fit dépenſier du vaiſſeau, après avoir promis de lui avancer dix livres ſterlings pour faire les dépenſes néceſſaires.

Mon oncle me dit que par ſon dernier

voyage, il avoit mis de côté trois mille livres ſterlings; qu'il m'en remettroit mille entre les mains, par le moyen deſquelles il me feroit avoir des marchandiſes, qui ſeroient de vente dans le pays où nous allions, & que, quoiqu'il regardât mes intérêts comme les ſiens propres, il comptoit garder le reſte de ſon bien à ſa propre diſpoſition, afin de conſerver ſon indépendance, & d'être en état de me punir en cas que je ne fiſſe pas un bon uſage de ce qu'il m'avoit déjà donné.

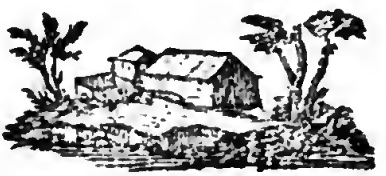
Sans troubler le lecteur de l'effet que cette généroſité ſurprenante fit ſur mon eſprit, je dirai ſeulement que ces promeſſes furent ſur le champ exécutées, & qu'un mémoire des marchandiſes pour le voyage me fut préſenté, afin que je puſſe les acheter, & que le vaiſſeau fut chargé au plutôt. Parmi tous ces embarras, le ſouvenir de ma charmante Narciſſa ſurvint ſouvent, & me rendit le plus miſérable de tous les mortels. Je fus troublé en penſant que je ſerois peut-être ſéparé d'elle pour toujours, &, quoique l'eſpérance de la revoir m'eût ſoutenu contre la crainte de cette ſéparation, je ne pus penſer ſans une douleur extrême à celle qu'elle devroit reſſentir, & aux chagrins continuels auxquels ſon tendre cœur ſeroit expoſé durant mon abſence. Comme mon imagination étoit nuit & jour en perplexité pour trouver quelque prétexte, afin d'a-

doucir ce cruel coup, & de juſtifier mon amour & mon honneur dans l'eſprit de cette divine créature, j'imaginai un expédient, dont j'informerai le lecteur quand il en ſera tems; ce qui me rendit ma tranquillité.

Mes affaires étant finies & le vaiſſeau prêt à partir, je réſolus de paroître parmi mes connoiſſances qui étoient à l'autre bout de la ville, où je n'avois point été depuis mon empriſonnement; mais comme j'avois acheté par l'avis de mon oncle de riches habits pour les vendre, je mis ſur moi le plus beau, & je fus dans une chaiſe à porteur au caffé que j'avois coutume de fréquenter. J'y trouvai mon ami Banter, qui fut étonné de la magnificence de mes habits; lorſque je m'approchai de lui, il me regarda avec étonnement, ſans pouvoir pendant quelques minutes ouvrir ſes lévres; pour lors il me tira à l'écart, & ayant fixé ſes yeux ſur les miens, il me parla de cette façon: Random! où diable avez-vous été? Hé! qu'eſt-ce que ſignifient tous ces beaux ornemens? Oh, oh! Je vous entends, vous venez d'arriver de la campagne? Quoi! les rentes ſont bonnes. Hé! hé bien, Random, vous êtes bien hardi & bien heureux, n'eſt-ce pas; mais apprenez que la cruche va tant à la fontaine qu'elle ſe briſe. Enfin, en diſant cela, il porta le doigt ſur ſon cou; je compris par

ſes geſtes, qu'il croyoit que j'avois volé ſur quelque grand chemin, j'éclatai de rire de ſes ſoupçons, & ſans m'expliquer davantage, je lui dis qu'il s'étoit trompé dans ſa conjecture; que j'avois paſſé quelque tems avec le parent dont il m'avoit entendu parler, & qu'étant prêt à partir pour voyager, j'étois venu pour prendre congé de nos amis, & pour recevoir de lui l'argent que je lui avois prêté, duquel je pourrois avoir beſoin dans mes voyages. Ce diſcours le déconcerta un peu, mais il ſe remit dans l'inſtant, & jura comme s'il avoit été réellement en colere, que je ne l'avois pas traité comme j'aurois dû; qu'il ne me pardonneroit jamais pour l'avoir mis par ce court avertiſſement hors du pouvoir de ſe délier d'une obligation qu'il ne pourroit plus ſupporter. Je ne pus m'empêcher de ſourire de ſa prétendue délicateſſe, je l'en louai extrêmement, & je lui dis qu'il n'avoit pas beſoin d'être inquiet là-deſſus, que je lui donnerois l'adreſſe d'un Marchand dans la ville, à qui il pourroit payer cette ſomme quand il le jugeroit à propos. Il marqua beaucoup de joie de cet expédient, & il demanda avec grand empreſſement le nom de la perſonne & ſa demeure, qu'il écrivit tout auſſi-tôt ſur ſes tablettes, m'aſſurant qu'il ne ſeroit pas long-tems mon débiteur. Cette affaire à laquelle je ſavois bien qu'il ne penſeroit jamais étant arrangée, j'en-

voyai des billets à tous mes amis, par leſquels je les priois de ſe trouver dans un cabaret le ſoir, & j'eus le plaiſir de les traiter parfaitement bien ; ils me parurent ſaiſis d'admiration ſur la dépenſe que je faiſois. Nous étant réjouis juſqu'à minuit, je pris congé de toute la compagnie après avoir été preſque étouffé de leurs careſſes ; le lendemain je partis avec Strap dans une chaiſe de poſte pour Graveſend ; nous montâmes ſur le vaiſſeau de mon oncle, & le vent étant favorable nous levâmes l'ancre. Nous arrivâmes ſans aucun accident à Douvres, où nous avions ordre d'ancrer.



CHAPITRE XXV.

Roderik part pour Suſſex, il conſulte madame Sophie Sagely. Il a une entrevue avec Narciſſa. Il revient au vaiſſeau, qui ſort du canal. Ils attendent leur deſtination. Ils ſont pourſuivis par un grand vaiſſeau. L'équipage eſt encouragé par les remontrances du capitaine. Le vaiſſeau qui les pourſuivoit ſe trouve être Anglois.

C'EST pour lors que je mis en exécution ce que j'avois projeté à Londres; je demandai permiſſion au capitaine pour Strap & moi, de reſter ſur le rivage juſqu'à ce que nous euſſions un vent favorable; ma demande nous fut accordée, parce qu'il avoit ordre de reſter à Douvres juſqu'à ce qu'il eût reçu quelques dépêches de Londres, qui ne devoient arriver que dans une ſemaine. Je fis part de ma réſolution à Strap, qui, quoiqu'il tâchât de me diſſuader d'une entrepriſe ſi téméraire, ne voulut cependant pas m'abandonner dans mon entrepriſe. Je louai des chevaux & je partis pour le comté de Suſſex, où ma charmante amie demeuroit, & qui n'étoit éloigné de l'endroit où étoit notre vaiſſeau que de trente milles. Comme j'étois parfaitement informé

de l'étendue du bien du chevalier, je fis halte à cinq milles de ſa maiſon, où nous demeurâmes juſqu'à ce qu'il commençât à faire un peu obſcur; pour lors nous nous avançames, & par le moyen de cette obſcurité, nous gagnâmes un petit bois éloigné d'environ un mille de l'endroit où madame Sophie demeuroit. Nous laiſſâmes-là nos chevaux attachés à un arbre, & fûmes directement à la maiſon de ma vieille bienfaitrice : Strap étoit tremblant pendant toute la route & faiſoit des prieres ardentes pour notre ſûreté. Son habitation étant tout-à-fait ſolitaire, nous arrivâmes à la porte ſans être obſervés. J'ordonnai à mon compagnon d'entrer ſeul, & lui donnai, en cas qu'elle eût du monde avec elle, une lettre que j'avois écrite pour cet effet, avec ordre de lui dire, qu'un de ſes amis qui étoit à Londres, ayant appris que Strap devoit prendre cette route, la lui avoit confiée. Il frappa à la porte, cette vénérable dame vint & lui dit, que comme elle étoit une femme ſeule, il falloit qu'il l'excuſât ſi elle n'ouvroit point juſqu'à ce qu'il eût déclaré ſon nom & pourquoi il venoit ? Il répondit que ſon nom lui devoit être inconnu, mais qu'il avoit une lettre à lui donner, qui feroit bientôt évanouir toutes ſes craintes, & qu'il alloit la lui paſſer entre la porte & le ſeuil, ce qu'il fit ſur le champ; elle n'eût pas plutôt lu le

contenu, par lequel je lui marquois que j'étois préſent, qu'elle s'écria; ſi celui qui a écrit cette lettre eſt préſent, qu'il parle, pour que je puiſſe être aſſurée par ſa voix ſi je dois l'admettre ou non. J'appliquai tout d'un coup ma bouche auprès de la ſerrure, & je lui dis : ma chere mere, vous n'avez rien à craindre; c'eſt moi! c'eſt moi-même qui vous ſuis ſi redevable de vos bontés, & qui vous demande la permiſſion d'entrer. Elle reconnut ma voix & ouvrit la porte ſur le champ : Elle me reçut avec une tendreſſe vraiment maternelle, qu'elle manifeſta par les pleurs qu'elle laiſſa tomber, malgré la crainte qu'elle avoit que je ne fuſſe découvert; car elle étoit informée de tout ce qui étoit arrivé entre Narciſſa & moi, de la propre bouche de cette chere captive. Quand je lui expliquai le motif de mon voyage, qui n'étoit autre que le deſir de voir l'objet de mon amour avant de quitter le Royaume, afin que je puſſe en perſonne la convaincre de la néceſſité dans laquelle j'étois de la quitter, lui faire voir les avantages qui probablement en réſulteroient, lui répéter les ſermens d'une conſtance éternelle, & jouir d'un tendre embraſſement à notre ſéparation. Sophie me dit que Narciſſa, après ſon retour de Bath, avoit été ſi exactement veillée, que perſonne, excepté un ou deux domeſtiques

dévoués à ſon frere, ne pouvoient lui parler; que quelque tems après, cependant, on lui accorda un peu plus de liberté, & qu'elle avoit eu la permiſſion de voir de la compagnie; que pendant cette faveur elle étoit venue fort ſouvent dans ſa demeure: mais que depuis elle avoit été trahie par un domeſtique, qui avoit découvert au chevalier qu'il avoit porté une lettre à la poſte qui m'étoit adreſſée; que ſur cette information elle étoit plus veillée que jamais, & que je ne pouvois point la voir, à moins que je ne vouluſſe courir le riſque d'entrer dans le jardin, où elle & ſa ſuivante avoient la permiſſion tous les jours de prendre l'air, & de m'y tenir caché juſqu'à ce que j'euſſe l'occaſion de lui parler, mais que je courrois tant de riſque, qu'aucun homme dans ſon bon ſens ne voudroit l'entreprendre. Je réſolus de ſuivre mon projet, quelque hazardeux qu'il fût, malgré tous les raiſonnemens de madame Sophie, les pleurs & les prieres de Strap, qui me conjura à genoux d'avoir plus d'égards pour moi auſſi bien que pour lui: les remarques qu'il me fit, que je cherchois une mort preſque certaine, & d'une façon ſi téméraire, tout cela fut inutile, je fus ſourd à toute autre choſe, ſinon, aux inſpirations de mon amour. Je lui ordonnai de retourner ſur le champ avec les chevaux à l'auberge d'où nous

étions partis; il refuſa abſolument de me quitter ; je lui repréſentai que ſi nos chevaux demeuroient où ils étoient juſqu'au jour, ils ſeroient ſûrement découverts, & que tout le pays en ſeroit allarmé. Sur cette repréſentation, il prit congé de moi avec un véritable chagrin peint dans les yeux ; il baiſa ma main, & s'écria en pleurant : Dieu ſait ſi je vous reverrai jamais. Madame Sophie voyant que j'étois ſourd à ces raiſonnemens, me donna ſes avis pour me comporter dans l'exécution de mes projets, & après m'avoir perſuadé de prendre un peu de rafraîchiſſement, elle me donna un lit & me laiſſa repoſer. Le lendemain matin je me levai de bonne heure, & étant armé d'une paire de piſtolets chargés & d'un couteau de chaſſe, je fus derriere le jardin du chevalier, je grimpai par deſſus la muraille, & ſuivant l'avis de madame Sophie, je me cachai dans des petits buiſſons touffus, à côté d'un boſquet qui étoit proche d'une muraille aſſez éloignée de la maiſon, où, ſuivant ce que madame Sophie m'avoit dit, ma maîtreſſe alloit fréquemment. Je m'y tins caché depuis quatre heures du matin juſqu'à ſix heures du ſoir, ſans voir une créature humaine ; à la fin j'apperçus approcher deux femmes, que je reconnus bientôt, par les palpitations de mon cœur, pour Narciſſa & mademoiſelle Villiams : Je reſſentis la plus

forte agitation de l'ame à leur vue, & me doutant bien qu'elles ſe repoſeroient dans le boſquet, je m'y gliſſai ſans être apperçu, & je mis ſur une table de pierre mon portrait en mignature que j'avois fait faire à Londres dans le deſſein de le laiſſer à Narciſſa avant que de partir : Je l'expoſai de cette façon pour la prévenir avant de me voir; je craignis que ſans cela mon apparition ſoudaine ne fît un trop grand effet ſur mon amante ; & je me retirai enſuite dans le buiſſon, d'où je pouvois entendre leurs diſcours, & me montrer quand il en ſeroit tems. Comme elles s'avançoient, j'apperçus un air mélancolique répandu ſur le viſage de Narciſſa, mêlé d'une douceur ſi grande, qu'à peine pus-je m'empêcher de voler dans ſes bras, & de recueillir les pleurs qui tomboient en abondance de ſes yeux. Ainſi que je l'avois prévu, elle entra dans le boſquet, & ayant apperçu quelque choſe ſur la table elle le prit. Elle n'eût pas plutôt jetté les yeux ſur mes traits, qu'étonnée de la reſſemblance elle s'évanouit en s'écriant, ô Ciel ! Sa confidente, alarmée de cette exclamation, regarda le portrait, & frappée de la reſſemblance s'écria : ce ſont les véritable traits de M. Random ! Narciſſa s'étant un peu remiſe dit ; ſûrement quelqu'ange l'a apporté ici pour me ſervir de ſoulagement dans mon affliction; je le

remercie de ce bienfait, & je le conſerverai comme le plus cher objet de mes ſoins. En diſant cela, elle le baiſa avec une ardeur ſurprenante; elle verſa un torrent de larmes, & elle mit cette figure inanimée dans ſon beau ſein. Tranſporté de cette marque de tendreſſe, j'étois prêt à me jeter à ſes pieds, quand mademoilelle Villiams, dont la réflexion étoit moins engagée que celle de ſa maîtreſſe, obſerva que le portrait ne pouvoit point avoir été tranſporté là de lui-même, & qu'elle ne pouvoit point s'empêcher de penſer que je n'étois pas bien éloigné de là. L'aimable Narciſſa répondit, Dieu l'en préſerve; car quoique rien dans l'univers ne pût me faire plus de plaiſir que d'avoir ſa converſation pendant un inſtant dans un endroit convenable, je renoncerois plutôt à l'abandonner pour toujours que de le voir ici, où ſa vie ſeroit expoſée à tant de dangers. Je ne pus plus retenir les tranſports de ma paſſion, & ſortant de ma retraite, je me préſentai devant elle: elle fit un cri terrible, & s'évanouit dans les bras de ſa compagne. Je volai vers le tréſor de mon ame, je la ſaiſis entre mes bras, & par la chaleur de mes baiſers je lui rendis la vie. Je ſouhaiterois être doué de l'expreſſion de Raphaël, des graces du Guide, de la touche magnifique du Titien &c. afin de pouvoir repréſenter la douce tendreſſe, le ſage raviſſement, & cette pu-

deur ingénue qui étoit répandue ſur ſon viſage, lorſqu'elle ouvrit les yeux en me regardant, & qu'elle prononça, ô Ciel! c'eſt vous!

Je crains d'avoir extrêmement abuſé de la patience du lecteur, avec les particularités de cet amour, ſur leſquelles je l'avouerai, je n'ai pu m'empêcher d'être un peu trop circonſtancié. Briſons court ſur la converſation, durant laquelle je convainquis ſa raiſon, quoique je ne puſſe point appaiſer les triſtes préſages de ſon amour, par rapport au long voyage & aux dangers que j'aurois à ſouffrir. Lorſque nous eûmes fait nos lamentations ſur notre mauvais deſtin, & renouvellé nos vœux réciproques, mademoiſelle Viliams nous fit voir la néceſſité qu'il y avoit de nous ſéparer : jamais, certainement, Amans ne ſe ſont ſéparés avec autant de répugnance & de chagrin : Je ſuis obligé de tirer un voile là-deſſus, & d'obſerver que je retournai pendant l'obſcurité de la nuit à la maiſon de mademoiſelle Sophie Sagely, qui fut comblée de joie en apprenant mon ſuccès : Elle s'oppoſa au tumulte de mon chagrin avec tant de force & de raiſon, que mon eſprit regagna en quelque façon ſa tranquillité; & après avoir forcé cette bonne dame à recevoir une bourſe de vingt guinées, comme une marque de ma reconnoiſſance & de mon eſtime, je pris congé d'elle; je fus à pied

à l'auberge, où mon arrivée délivra mon bon ami d'une affreuſe crainte.

Nous montâmes à cheval ſur le champ, & nous arrivâmes le matin à Douvres, où je trouvai mon oncle extrêmement inquiet de mon abſence : il avoit déjà reçu ſes dépêches, & il auroit été obligé de partir au premier vent favorable, ſoit que j'euſſe été ſur le Vaiſſeau ou non.

Quand nous fûmes ſortis du canal, & que nous étions à environ deux cent lieues de la terre, le Capitaine m'ayant appelé à part dans ſon cabinet, me dit que maintenant, qu'il en avoit la permiſſion par ſes inſtructions, il alloit me découvrir l'intention & la deſtination de notre voyage. Notre vaiſſeau, dit-il, eſt deſtiné pour la Guinée, où nous échangerons une partie de notre charge contre des Eſclaves & de la poudre d'or; nous tranſporterons de là nos Négres à *Buenos-Ayres*, dans la nouvelle Eſpagne, où, en vertu des paſſe-ports de notre Cour & de celle d'Eſpagne, nous diſpoſerons des autres marchandiſes qui reſtent dans notre Vaiſſeau contre de l'argent, par le moyen du patron du Vaiſſeau, qui connoît parfaitement la côte du pays & la langue des habitans. Ayant été ainſi inſtruit du ſecret de notre expédition, j'empruntai une Grammaire Eſpagnole, un Dictionnaire, & quelqu'autres livres dans la même langue, que j'étu-

diai avec tant d'application, qu'avant que nous fuſſions arrivés dans la nouvelle Eſpagne, j'étois en état de me faire entendre dans cette langue. Lorſque nous fûmes arrivés ſous la ligne, j'ordonnai à tout l'équipage du Vaiſſeau de ſe faire ſaigner & purger, après avoir ſouffert moi-même la même opération, afin de prévenir ces fievres dangereuſes auxquelles ceux du Nord ſont ſujets par rapport aux climats chauds, & j'ai raiſon de croire que cette précaution ne fut pas inutile, car nous ne perdîmes qu'un homme.

Il y avoit environ cinq ſemaines que nous étions en mer, lorſque nous découvrîmes un grand Vaiſſeau qui avoit le vent ſur nous, & qui nous pourſuivoit à toutes voiles, portant pavillon de France; mon oncle ordonna tout pour le combat: tandis que chacun étoit occupé à s'acquitter de ſes ordres, Strap vint ſur le premier pont, tremblant, paroiſſant extrêment troublé, & avec une voix à demi étouffée par la crainte; il demanda ſi nous étions en état de réſiſter au Vaiſſeau qui nous pourſuivoit. Ayant obſervé ſa conſternation, je lui dis, quoi! êtes vous effrayé, Strap? Effrayé, répondit-il, non, non, de quoi voudriez-vous que je fuſſe effrayé, Dieu merci j'ai une conſcience nette; mais je crois qu'il y aura un combat ſanglant, & je ſouhaiterois que vous

n'euſſiez pas beſoin d'un ſecond à panſer les bleſſés. Je compris dans l'inſtant à quoi il viſoit. Ayant informé le Capitaine de ſa ſituation, je le priai de permettre qu'il deſcendit avec moi & mes garçons. Mon oncle fut ſcandaliſé de ſa puſillanimité; il me dit de le faire deſcendre ſur le champ, afin que ſa crainte ne ſe répandit point parmi l'équipage du Vaiſſeau: là-deſſus, je dis au pauvre dépenſier, que je l'avois demandé pour m'aider, & que je le priois d'aller avec mes garçons pour accommoder les inſtrumens & les ligatures. Nonobſtant la ſatisfaction qu'il reſſentoit à cette nouvelle, il affecta quelque répugnance à quitter le premier pont, & dit qu'il eſperoit que je ne m'imaginois point qu'il ne ſatisfît à ſon devoir; car il ſe croyoit auſſi bien préparé pour la mort qu'aucun homme qui fut ſur le Vaiſſeau, ſans m'en excepter & le capitaine. Je fus un peu indigné de ſon affectation, &, afin de punir ſon hypocriſie, je l'aſſurai qu'il pouvoit choiſir, ou de deſcendre avec moi, ou de reſter ſur le tillac pendant le combat. Allarmé de mon indifférence, il répondit, hé bien, pour vous obliger je deſcendrai; mais ſouvenez-vous que c'eſt plutôt par rapport à vous qu'à cauſe de moi. En diſant cela il diſparut comme un éclair ſans attendre ma réponſe. Déjà nous commençions à obſerver la rangée de canons du Vaiſſeau en-

nemi qui nous pourſuivoit ; cette découverte fit un effet évident ſur l'équipage, qui ne faiſoit aucun ſcrupule de dire que nous ſerions mis en pieces, & que ſi quelqu'un d'eux perdoit le bras ou la jambe, il faudroit qu'il demandât l'aumône pendant le reſte de ſa vie. Le capitaine appercevant ce découragement, ſe préſenta au milieu de l'équipage, & leur parla ainſi. Mes chers enfans, prenez courage, je ſuis depuis trente ans ſur mer, & je n'ai point encore vu de matelots Anglois avoir peur. Peut-être que vous croyez que je veux vous expoſer par l'eſpérance du gain. Qui croit que je penſe ainſi, ſe trompe terriblement, car toute ma charge eſt aſſurée; de ſorte qu'en cas que je ſois pris, ma perte ne ſera pas grande: l'ennemi paroît plus fort que nous, il eſt vrai; hé bien! un heureux haſard ou notre adreſſe ne peuvent-ils point faire tomber leurs mats, & nous faire venir à bout par ce moyen d'eux; ſi nous les trouvons trop forts pour nous, hé bien, nous nous rendrons à la fin. Si quelqu'un eſt bleſſé pendant le combat, je lui promets, parole de marin, de lui faire une récompenſe ſelon ſa perte; ainſi, vous autres qui êtes des lâches, des indolens & des chiens de pareſſeux, retirez-vous & allez vous cacher dans la cantine; quant à vous autres, qui êtes de braves compagnons, demeurez à côté de moi, & donnons une

décharge pour l'honneur de l'ancienne Angleterre. Cette harangue élégante entroit ſi bien dans la diſpoſition de ſes Auditeurs, que tous prirent leurs chapeaux & les faiſoient voltiger ſur leur tête ; ils ſaluerent leur capitaine avec des cris de joie ; là-deſſus, il envoya chercher deux barils d'eau-de-vie, & en ayant fait boire deux verres à chaque homme, ils s'en furent dans l'endroit qui leur étoit deſtiné, en attendant avec impatience le mot de commandement ; je puis dire à l'honneur de mon oncle, que dans toute cette diſpoſition il ſe comporta avec la plus grande intrépidité. L'ennemi s'étant approché, mon oncle étoit prêt de faire une décharge de tous ſes canons, lorſque le prétendu François, changeant de couleur, fit paroître l'Angloiſe, & tira un coup de canon : ce fut un événement des plus réjouiſſans pour le capitaine Bouling, qui tira auſſi un coup de canon ; là-deſſus l'autre vaiſſeau envoya ſa Chaloupe ; nous apprîmes que c'étoit un Vaiſſeau Anglois de trente canons, & celui qui le commandoit ſe trouva être un ancien camarade de mon oncle. Il fut ſi ravi de cette rencontre, qu'il fut ſur le champ pour le voir ; ce capitaine fut ſurpris à ſon tour, le retint à dîner, & nous envoya chercher le Patron du Vaiſſeau & moi ; comme ce Vaiſſeau étoit couvert de lys, & parfaitement déguiſé, pour mieux tromper l'ennemi,

CHAPITRE XXVI.

Roderik & ſon oncle ſont invités à aller à la campagne d'un Seigneur Eſpagnol, où ils trouvent un Gentilhomme Anglois, & où Roderik fait une heureuſe découverte Ils quittent Buenos-Ayres, *& arrivent à la Jamaïque.*

LORSQUE nous fûmes délivrés de nos Négres, qui nous avoient beaucoup occupé depuis que nous avions quitté la côte de Guinée, je commençai à me réjouir & à reſpirer avec plaiſir l'air pur du Paraguay; cette partie eſt le pays le plus agréable de toute l'Amérique, & elle s'eſt acquiſe à cauſe de la bonté de ſon climat le nom de *Buenos-Ayres*. C'eſt dans cet endroit délicieux que je m'occupai entiérement à penſer à ma chere Narciſſa, dont l'image étoit toujours préſente à mon eſprit, & dont les charmes me ſembloient tellement augmenter par l'abſence, qu'elle ſe préſentoit à mon imagination beaucoup plus engageante que jamais. Je calculai les profits de mon voyage, qui ſe trouverent monter beaucoup plus que je ne m'y étois attendu; je réſolus d'acheter quelque emploi lorſque je ſerois arrivé en Angleterre, & que, ſi je trouvois le chevalier toujours contraire à mon amour,

j'épouſerois ſa ſœur en cachette; &, en cas que nous euſſions de la famille, de me fonder ſur la généroſité de mon oncle, qui poſſédoit déjà beaucoup d'argent.

Pendant que j'occupois mon eſprit dans ces agréables idées, & dans la douce eſpérance de poſſéder Narciſſa, nous étions parfaitement bien reçus par la nobleſſe Eſpagnole, qui faiſoit tous les jours des parties de plaiſir pour nous amuſer. Parmi ceux qui ſignaloient leur politeſſe envers nous, il y avoit Don Antonio de Ribera, jeune Gentihomme très-aimable, avec qui j'avois contracté une amitié particuliere; il nous invita un jour à ſa maiſon de campagne, & pour nous y exciter davantage, il nous promit de nous procurer la compagnie d'un Seigneur Anglois, qui s'étoit établi dans cet endroit depuis pluſieurs années, & qui s'étoit acquis toute l'eſtime & l'honneur de la Province par ſon affabilité, ſon eſprit & ſon mérite.

Nous aceptâmes ſon invitation & nous partîmes pour ſa campagne; il n'y avoit pas une heure que nous y étions quand la perſonne dont il nous avoit parlé ſi avantageuſement y arriva: il avoit une taille majeſtueuſe, parfaitement bien proportionnée; on ne pouvoit le voir ſans lui marquer du reſpect, & il paroiſſoit avoir quarante ans; les traits de ſon viſage s'étoient faits à une réſerve & gravité, qui, en d'au-

tres endroits, seroient regardés comme les effets de la mélancolie. Mais il paroissoit l'avoir contractée par son commerce avec les Espagnols, qui sont particuliérement remarquables par cette sévérité de visage : ayant appris de Don Antonio que nous étions de son pays, il nous salua tous avec beaucoup d'affabilité, & fixant les yeux sur moi, il jetta un grand soupir.

J'avois été frappé d'un profond respect pour lui, lorsqu'il parut dans la chambre ; & je n'eus pas plutôt apperçu cette marque de son chagrin, qui s'adressoit pour ainsi dire d'une façon particuliere à moi, que mon cœur prit part à sa peine ; je sympatisois involontairement avec son cœur & je soupirois de mon côté. Après en avoir demandé la permission à notre Hôte, il nous parla en Anglois ; il nous marqua sa satisfaction de voir tant d'Anglois dans un pays si éloigné, & demanda au Capitaine, qui avoit pris le nom de *signor Thomas*, de quelle partie de la grande Bretagne il étoit parti, & pour où il étoit destiné. Mon oncle lui dit que nous étions partis de la Tamise, & que nous étions destinés pour le même endroit, par la voie de la Jamaïque, où nous avions intention de prendre une charge de sucre.

Après avoir conversé là-dessus, & sur l'état de la guerre en Europe, il nous apprit qu'il desireroit extrêmement de voir

ſon pays natal ; qu'en conſéquence, il avoit déjà fait paſſer en Europe la plus grande partie de ſes biens, par le moyen des Hollandois & des Portugais, & qu'il s'embarqueroit volontiers avec ce qui lui reſtoit dans notre vaiſſeau, pourvu que le capitaine y conſentît; mon oncle lui répondit avec beaucoup de prudence, que, quant à lui, il ſeroit ravi d'avoir ſa compagnie, s'il pouvoit obtenir le conſentement du gouverneur, ſans lequel il n'oſeroit le recevoir dans ſon vaiſſeau, quelque inclination qu'il eût à l'obliger. Ce gentilhomme approuva ſa diſcrétion, & lui dit qu'il n'auroit aucune difficulté d'obtenir le conſentement du gouverneur, qui étoit ſon bon ami, & il fit paſſer la converſation ſur un autre ſujet.

Je fus ravi d'apprendre ſon intention, & je m'intéreſſois déjà tellement en ſa faveur, que je me ſerois cru très-malheureux, s'il n'avoit pas pu venir avec nous : pendant le cours de notre converſation, il me regardoit avec un attachement ſi peu ordinaire, que je reſſentis du penchant pour lui ; lorſqu'il parloit, j'écoutois avec une attention mêlée de reſpect : la dignité de ſa perſonne me rempliſſoit d'admiration & d'affection ; en un mot, les mouvemens de mon ame, en préſence de cet étranger, étoient inexprimables & extraordinaires.

Après qu'il eut paſſé la moitié du jour

avec nous, il prit congé, en disant au capitaine Thomas, qu'il l'envoieroit voir de sa part dans peu : il ne fut pas plutôt parti, que je fis mille questions touchant ce gentilhomme. Dom Antonio ne put me donner d'autre satisfaction, si ce n'est que son nom étoit Dom Rodrigues; qu'il vivoit avec eux depuis quinze ou seize ans, qu'il passoit pour riche, & qu'on le soupçonnoit d'avoir été malheureux dans sa jeunesse, parce qu'il paroissoit extrêmement mélancolique lorsqu'il avoit commencé à habiter avec eux; que personne n'avoit osé lui demander la cause de son chagrin, crainte que la récapitulation de ses malheurs ne lui causât quelque peine.

Je fus saisis d'un desir surprenant de savoir les particularités de sa vie & de ce qui lui causoit quelque chagrin ; je ne pus jouir d'une heure de repos pendant toute la nuit, à cause de l'inquiétude où j'étois au sujet de son histoire, que je résolus d'apprendre, s'il étoit possible. Le lendemain, pendant que nous étions à déjeuner, trois mules richement caparaçonnées arriverent de la part de Dom Rodrigues, qui nous prioit, aussi-bien que Dom Antoine, de l'aller voir à sa maison. Ce fut une nouvelle des plus agréable pour moi ; nous montâmes sur les mules qu'il nous avoit envoyées, & nous arrivâmes à sa maison avant neuf heures ; nous fumes traités splendidement par ce

généreux étranger, qui paroiſſoit toujours avoir une attention particuliere pour moi; & après le dîner, il me fit préſent d'une bague, où il y avoit une très-belle améthyſte, pierre précieuſe qui ſe trouve dans le pays même; il me dit en même tems qu'il avoit eu autrefois le bonheur d'avoir un fils, qui, s'il vivoit, ſeroit à peu près de mon âge. Cette obſervation, prononcée avec un profond ſoupir, fit palpiter mon cœur avec violence; une foule d'idées confuſes s'emparerent de mon imagination: tandis que je tâchois de les chaſſer, mon oncle s'apperçut de ma diſtraction, & me frappant ſur l'épaule, il dit, êtes-vous endormi, Rory? Je n'eus pas le tems de lui répondre; Dom Rodrigues jetant ſur moi des regards curieux & attentifs, s'écria: Dites-moi, je vous prie, Capitaine, quel eſt le nom de ce jeune homme; Monſieur, lui répondit mon oncle, il ſe nomme RODERIK RANDOM. Grand Dieu! s'écria l'étranger, d'un air étonné! & ſa mere, qui étoit-elle? Sa mere, répondit le capitaine, on la nommoit CHARLOTTE BOULING. O! Ciel plein de bonté, s'écria Dom Rodrigues, en ſe levant de table avec précipitation, & me ſerrant dans ſes bras: mon fils, mon cher fils, eſt-ce bien vous que je retrouve? eſt-ce bien vous que je tiens dans mes bras, après vous avoir perdu ſi long-tems, ſans eſpoir de vous revoir jamais? A ces mots il

laiſſa aller ſa tête ſur mon épaule, & répandit un torent de larmes. Le pouvoir de la nature opéroit cependant avec force dans mon cœur. J'étois tranſporté d'étonnement & de tendreſſe; & tandis qu'il me tenoit embraſſé, j'arroſai ſon viſage de mes pleurs. L'agitation de ſon ame l'empêcha pendant quelque-tems de pouvoir prononcer un ſeul mot; enfin il s'écria, ô providence impénétrable! ô bonté infinie! j'adore tes volontés toutes puiſſantes. O ma chere Charlotte! Il me reſte donc encore un gage de notre amour! en même-tems il ſe jetta à genoux, &, élevant les yeux & les mains vers le ciel, il reſta quelques minutes en extaſe; je me mis dans la même poſture, & je remerciai Dieu de l'heureuſe rencontre qu'il me procuroit, après quoi je rendis mes devoirs à mon pere, & lui demandai ſa bénédiction. Il m'embraſſa de nouveau avec une tendreſſe inexprimable, & ayant prié le ciel de me protéger, il me fit lever, & me préſenta comme ſon fils à toute la compagnie, que cette ſcène attendrit juſqu'aux larmes. Mon oncle ne manqua pas de faire paroitre ſon bon naturel & la joie qu'il ſentoit au fond du cœur, & frappant dans la main de mon pere, il s'écria: frere Random, en vérité je ſuis charmé de vous voir. Dieu ſoit loué de cette heureuſe rencontre. Dom Rodrigues apprenant qu'il étoit ſon beau-frere, l'embraſſa avec beaucoup d'a-

mitié, & lui dit; quoi! vous êtes le frere de ma chere Charlotte? Hélas, épouſe malheureuſe!..... Mais pourquoi la pleurer? Nous nous rejoindrons bientôt pour ne plus nous ſéparer. Soyez le bien venu, mon frere; & vous, mon cher fils, le bonheur de vous trouver me tranſporte de plaiſir. Voici pour moi un grand jour de réjouiſſance. Il faut que mes amis & mes domeſtiques prennent part à ma ſatisfaction.

Mon pere envoya chez tous les gentilshommes du voiſinage, pour leur apprendre cet heureux événement, & donna ſes ordres pour leur faire une grande fête. Pour moi, j'étois agité de ſentimens ſi tumultueux, dans une occaſion auſſi imprévue, que j'en tombai malade; la fiévre me prit, & en moins de trois heures je tombai en délire, de ſorte que l'on ſuſpendit les préparatifs, & la joie de toute la maiſon ſe changea en chagrin & en déſeſpoir. On appela auſſi-tôt les médecins; je fus ſaigné au pied abondamment; on me baigna les jambes dans une décoction d'herbes odoriférantes, & au bout de dix heures de délire, j'eus une ſueur abondante qui me tira d'affaire. Le lendemain il ne me reſta plus de ma maladie qu'une foibleſſe, qui ne m'empêcha point cependant de me lever. Pendant le cours de cette fiévre, que l'on appelle éphémere, à cauſe du terme de ſa durée, mon pere ne quitta pas d'un inſtant

le chevet de mon lit. Il me préſentoit lui-même, avec les ſoins les plus attentifs, les remedes que les médecins avoient ordonnés; & le capitaine Bouling s'empreſſoit à me rendre les mêmes ſervices. Je ne fus pas plutôt entiérement quitte de ma maladie, que je ſongeai à mon bon ami Strap, & prenant la réſolution de lui apprendre la bonne fortune qui venoit de m'arriver, je dis à mon pere, ſans entrer dans aucun détail, que j'avois eu des obligations infinies à ce fidele compagnon. Je lui demandai comme une grace, de vouloir bien l'envoyer chercher, ſans lui rien dire de plus, parce que j'étois bien aiſe de l'informer moi-même de mon bonheur.

Mon pere y conſentit à l'inſtant; on dépêcha donc un exprès au vaiſſeau, avec une mule, & le capitaine lui donna ſes ordres pour faire venir Strap. Ma ſanté étant alors rétablie, & le tumulte de mon ame un peu appaiſé, je commençai à gouter l'état préſent de ma fortune, & à réfléchir ſur les avantages qui devoient m'en revenir. Mais comme l'idée de ma chere Narciſſa entroit toujours pour beaucoup dans le ſyſtême de félicité que je me propoſois, je m'entretins avec plaiſir de l'eſpérance de pouvoir un jour la poſſéder, dans un état qui ne fût pas capable de la faire rougir, mais conforme à celui qui étoit dû à ſa naiſſance & à ſes qualités perſonnelles. Comme on

m'avoit ſouvent entendu prononcer ſon nom dans le fort de mon délire, mon pere ſe douta qu'il y avoit une liaiſon intime entr'elle & moi; ayant apperçu la boëte qui enfermoit ſon portrait, par le moyen d'un ruban qui étoit ſur mon ſein, il ne douta point que ce ne fût la copie de mon aimable maîtreſſe: mon oncle le confirma dans ſa conjecture; il lui dit que c'étoit le portrait d'une jeune Dame que j'avois promis d'épouſer. Allarmé de cette découverte, Dom Rodrigues ſaiſit la premiere occaſion pour me faire des queſtions, touchant les circonſtances de mon intrigue; je lui racontai tout avec ſincérité; il approuva ma paſſion, & me promit de faire ſon poſſible pour ſa réuſſite. Quoique je n'euſſe jamais douté de ſa généroſité, je fus tranſporté de ſon diſcours, & me jettant à ſes pieds, je lui dis qu'il avoit maintenant achevé mon bonheur; car, ſans la poſſeſſion de Narciſſa, j'aurois été miſérable au milieu de tous les plaiſirs de la vie: il me releva avec un ſourire où la tendreſſe paternelle étoit peinte; il dit qu'il connoiſſoit ce que c'étoit que l'amour; & il obſerva que s'il avoit été auſſi tendrement aimé de ſon pere que je l'étois par lui, il n'auroit peut-être pas ſujet maintenant. Il fut interrompu alors par un ſoupir, les pleurs coulerent abondamment de ſes yeux. Il ſupprima bientôt ce que lui dictoit ſon chagrin, pour me demander l'hiſtoire

de ma vie, que mon oncle lui avoit dit être ſurprenante. Je lui racontai mes aventures les plus eſſentielles : il les écouta avec une attention mêlée d'étonnement, faiſant appercevoir de tems en tems les différens changemens par leſquels mes diverſes ſituations pouvoient affecter ſon cœur ; & quand j'eus fini, il bénit Dieu de toutes les adverſités que j'avois ſouffertes, parce que, dit-il, comme elles augmentoient l'eſprit & le jugement, elles rendoient le cœur meilleur, fortifioient le tempérament, & rendoient un jeune homme propre à s'acquitter des devoirs de la vie, & à en jouir comme il faut, beaucoup mieux que l'éducation & les richeſſes ne pourroient l'apprendre.

Quand j'eus ainſi ſatisfait ſa curioſité, je lui découvris l'envie que j'avois d'entendre les particularités de ſon hiſtoire ; il me ſatisfit en commençant par ſon mariage, & continuant juſqu'au jour qu'il avoit diſparu, comme je l'ai raconté dans la premiere partie de mon hiſtoire ; la vie m'étant à charge, pourſuivit-il, & ne pouvant plus vivre dans un endroit où chaque objet me rappeloit le ſouvenir de cette chere Charlotte, que j'avois perdu par la barbarie d'un pere dénaturé, je pris congé de vous, mon cher fils, lorſque vous ne faiſiez que commencer de naître, le cœur plein d'un chagrin inexprimable, ne ſoupçonnant point que la cruauté de mon

pere ne ſe fût étendue juſque ſur mon innocent orphelin ; je partis donc à minuit, & ſans y réfléchir beaucoup, je me tranſportai au port le plus proche ; je montai le lendemain matin ſur un vaiſſeau qui étoit deſtiné pour la France, & nous partîmes le même jour ; notre vaiſſeau aborda à Dieppe ; je fus aſſez heureux pour y rencontrer un Comte, que j'avois connu anciennement dans mes voyages, & je fus avec ce Seigneur à Paris ; par ſa protection je fus nommé Gouverneur d'un jeune Seigneur, que j'accompagnai à la cour d'Eſpagne, où nous demeurâmes une année ; mon pupille ayant été rappelé par ſon pere, je fus retenu par un ſeigneur Eſpagnol, qui fut quelque tems après nommé vice-roi du Pérou. Il inſiſta pour que je l'accompagnaſſe en Amérique, où ma religion ne me laiſſa d'autre moyen de faire ma fortune que le commerce ; il n'y avoit pas long-tems que j'étois entré dans cette nouvelle carriere, quand mon protecteur mourut, & je me trouvai au milieu des étrangers, ſans avoir un ami pour me ſoutenir & me protéger. Preſſé par cette conſidération, je vendis mes effets, & je vins m'établir dans cet endroit, dont le gouverneur étoit intime ami du feu vice-roi, & avoit été nommé par lui. Le ciel a favoriſé mes efforts depuis ſeize ans que j'y demeure, pendant leſquels ma tranquillité n'a jamais été troublée, ſi

ce n'eſt par le ſouvenir de votre mere, dont j'ai pleuré la mort en ſecret continuellement; les inquiétudes que j'avois ſur votre ſort, ajoutoient encore à ma douleur, n'en ayant jamais pu rien apprendre, nonobſtant toutes les perquiſitions que j'ai faites, par le moyen des amis que j'ai en France; ils ne m'ont pu donner d'autre nouvelle, ſi ce n'eſt que vous en étiez parti il y a environ ſix ans, & qu'on n'avoit plus entendu parler de vous. Cetteinformation ne put me ſatisfaire, & quoique je n'euſſe que de bien foibles eſpérances de vous retrouver, j'avois réſolu de vous aller chercher moi-même; dans ce deſſein, je remis en Hollande la valeur de vingt mille livres ſterlings, & j'en poſſédois encore cinquante mille, avec leſquelles j'avois intention de m'embarquer ſur le vaiſſeau du capitaine Bouling, avant que je découvriſſe les coups étonnans de la providence, qui, comme je crois que vous en êtes aſſuré, n'ont point changé mon intention.

Mon pere nous ayant fait ainſi une eſquiſſe de ſa vie, il ſe retira, afin d'aller relever Dom Antonio, qui faiſoit les honneurs de la maiſon, pendant qu'il nous parloit; je venois de m'habiller, dans l'intention de paroître parmi les conviés, lorſque Strap arriva du vaiſſeau.

Il ne fut pas plutôt entré dans le grand appartement où j'étois, & n'eut pas plutôt vu

la magnificence de mon habit qu'il perdit la parole d'étonnement, & ſe mit à regarder en ſilence les objets qui l'entouroient. Je le pris par la main, je lui dis que je l'avois envoyé chercher pour être témoin de mon bonheur & pour le partager avec lui ; j'ajoutai que j'avois trouvé mon pere. A ces mots il parut extrêmement ſurpris, & après avoir continué quelques minutes, les yeux & la bouche tout ouverts, il s'écria, ah ! ah ! je me doute ce que c'eſt ; conſolez-vous, pauvre Narciſſa, & quelques autres perſonnes auſſi, conſolez-vous. O Dieu, qu'eſt-ce que l'amour, Dieu nous protege ! Toutes nos prieres & nos proteſtations aboutiſſent elles à ceci ? Quoi ! vous avez fixé votre habitation dans ce pays éloigné ? Que Dieu vous béniſſe, je vois qu'il faut que nous nous ſéparions à la fin, car je ne laiſſerois pas ma carcaſſe ſi loin de ma patrie, pour toutes les richeſſes de l'univers ; il ſe mit à faire pluſieurs ſanglots & beaucoup de grimaces ; je le détrompai cependant, par rapport à Narciſſa & ſur ma future demeure dans le Paraguay ; je l'informai auſſi brièvement que je pus du grand événement qui m'étoit arrivé. Jamais raviſſement n'a été exprimé plus comiquement que dans la conduite de ce digne ami ; il cria, pleura, éclata de rire, ſifla, chanta & danſa tout en même-tems. Son tranſport étoit à peine paſſé lorſque mon pere entra, qui n'eut pas

plutôt appris que c'étoit Strap, qu'il le prit par la main, en disant : c'est donc cet honnête homme qui a eu tant d'amitié pour vous dans votre misere. Vous êtes le bien venu dans ma maison ; je mettrai bientôt mon fils en état de vous récompenser de vos bons offices ; cependant, venez avec nous, & partagez le repas qui est servi. Quoique la joie eût mis Strap extrêmement hors de lui-même, il ne voulut jamais accepter l'honneur qu'on lui faisoit ; & s'écria, Dieu m'en préserve ! je connois ma bassesse, vous m'excuserez, Monsieur ; & Dom Rodrigues appercevant sa modestie invincible, il le recommanda à son maître d'hôtel, afin qu'il fût traité avec toute sorte de respect ; tandis qu'il me mena dans une vaste salle, où je fus présenté à une nombreuse compagnie, qui me combla de complimens & de caresses, & qui félicita mon pere dans des termes qu'il ne me conviendroit pas de répéter.

Sans spécifier les particularités de notre repas, qu'il me suffise de dire qu'il étoit en même tems extrêmement délicat & somptueux, & que les réjouissances durerent deux jours : après quoi Dom Rodrigues mit ordre à ses affaires : il convertit ses effets en argent & en or, il visita & prit congé de tous ses amis, qui furent sensiblement touchés de son départ, & qui m'honorerent de présens considérables ; étant arri-

vés à bord du vaiſſeau de mon Oncle, nous ſortîmes de la riviere de la Plata au premier vent favorable, &, au bout de deux mois, nous arrivâmes ſains & ſaufs, & entrâmes à Kingſton dans l'isle de la Jamaïque.

CHAPITRE XXVII.

Autre heureuſe découverte que fait Roderik. Il part pour l'Europe ; il arrive en Angleterre, & ſe rend à Suſſex ; il parle à Madame Sophie, qui l'informe que Narciſſa eſt à Londres. En paſſant par Cantorbery, Il rencontre ſon ancien ami Morguan ; il arrive à Londres, & viſite Narciſſa. Il introduit ſon pere auprès d'elle, qui eſt ſi charmé de l'eſprit & de la beauté de Narciſſa, qu'il prend toutes les meſures pour terminer au plutôt leur mariage.

COMME nous avions quelques jours à reſter à Kingſton, le contre-maître & moi fûmes voir un de ſes amis, qui demeuroit dans une bourgade enclavée dans les terres, à quelques milles de la ville ; & le ſoir, en retournant à notre vaiſſeau, nous avions déjà fait environ un demi mille au clair de la lune, lorſque nous apperçumes un cavalier qui venoit derriere nous ; quand il nous eut atteint, il nous ſouhaita le bon ſoir. Cette voix, qui m'étoit extrêmement familiere, n'eut pas plutôt frappé mes oreilles, que, malgré toute ma réſolution & ma réflexion, mes cheveux ſe dreſſerent, & je fus ſaiſi d'un grand tremblement ; notre contre-maître ſe mépre-

nant ſur ce qui m'agitoit, me dit de ne rien craindre, & qu'il ne m'abandonneroit pas. Je lui dis qu'il s'étoit mépris ſur la cauſe de mon déſordre ; & m'adreſſant au cavalier, je lui dis : je jurerois par le ſon de votre voix, que vous êtes un de mes amis, ſi je n'étois pas aſſuré qu'il eſt mort. Après une légére pauſe il me répondit ; il y a pluſieurs voix, auſſi-bien que des viſages, qui ſe reſſemblent les unes les autres. Mais, quel étoit, je vous prie, le nom de cet ami ? Je le ſatisfis là-deſſus, & je lui fis un court détail du triſte ſort de Tomſon, mais pas ſans pouſſer des ſoupirs, & répandre bien des pleurs, & nous demeurâmes en ſilence pendant quelques minutes. La converſation roula enſuite ſur différens ſujets, juſqu'à ce que nous fumes arrivés à une maiſon qui étoit ſur la route : il nous pria avec tant d'empreſſement de nous y arrêter pour nous rafraîchir, que nous ne pumes le lui refuſer. Mais ſi j'avois été allarmé au ſon de ſa voix, quel dut être mon étonnement, quand je découvris par le moyen de la lumiere, que c'étoit le même ami que j'avois tant pleuré? Ayant apperçu ma confuſion, qui étoit extrême, il me prit dans ſes bras, & me couvrit le viſage de ſes pleurs; je fus quelque tems ſans pouvoir recouvrer l'uſage de ma raiſon, & tout ſtupéfait de cet événement, avant que de pouvoir parler ; de ſorte que tout ce dont je fus capable fut de lui rendre

ſes embraſſemens, & de mêler les tranſports de ma joie avec les ſiens, tandis que notre contre-maître, pénétré de ce ſpectacle, pleuroit auſſi fort que nous deux, & marquoit la part qu'il prenoit à notre bonheur, en nous embraſſant & en ſautant dans la chambre comme un fou: cela fini, je recouvrai l'uſage de la parole, & je m'écriai, eſt-il poſſible que vous puiſſiez être mon ami Tomſon? Non certainement; hélas! il a été englouti par la mer, & je le reverrois maintenant? Je le couvris encore de mes pleurs. Il eut beaucoup de peine à me convaincre qu'il étoit bien la perſonne que je regrettois, & m'ayant prié de m'aſſeoir & de me remettre, il me promit de m'expliquer pourquoi il avoit diſparu ſubitement du Tonnerre, & comment il étoit venu demeurer dans cet endroit; il m'apprit en peu de mots, que déſeſpéré des mauvais traitemens de notre chirurgien, il avoit pris la réſolution de quitter le vaiſſeau, & que deux matelots ayant été chargés un jour d'aller à terre, il avoit donné à chacun une guinée, pour vouloir bien le mettre dans le vaſe dans lequel ils devoient apporter de l'eau, ce qu'ils avoient exécuté; il avoit joint quelques jours après un autre vaiſſeau Anglois, dont le chirurgien ſe trouvoit par haſard de ſon pays. La route de ce vaiſſeau étoit deſtinée heureuſement pour cette île. Lorſque nous y fumes arri-

vés, pourſuivit-il, mon ami voyant que je ne voulois pas retourner en Angleterre, me recommanda à un gentilhomme très-riche, auprès de qui j'ai demeuré depuis ce tems-là en qualité de chirurgien & d'intendant de ſes plantations. Mon maître m'a fait marier avec une Dame qui ſera fort ravie de vous voir, & de partager ma joie en vous recevant de ſon mieux : mon maître & ſa femme ſont maintenant à Kingſton, de ſorte que je ſuis actuellement maître de ſa maiſon, & vous pouvez être perſuadé que vous ſerez reçu agréablement ; j'eſpere que vous voudrez bien paſſer avec moi le reſte de la nuit. Le plaiſir de revoir mon ami ne me faiſoit point appercevoir du tems : mais m'étant rappelé mon pere, & que mon oncle ſeroit inquiet, je dis à mon ami que je ne pouvois reſter ce ſoir là, mais que le lendemain je le reviendrois voir sûrement.

J'allai donc le lendemain chez lui. Je ferois trop de tort à la délicateſſe des ſentimens de M. Tomſon, en diſant ſimplement qu'il fut ravi de me voir : il reſſentit tout ce que l'amitié la plus ſenſible & la plus déſintéreſſée pouvoit inſpirer dans cette occaſion ; il me préſenta à ſa femme, qui me parut très-aimable, & douée de tous les ſentimens propres à rendre un mari heureux. Comme il ignoroit totalement ma ſituation préſente, il m'offrit de m'aider de

ſa bourſe & de ſa protection. Je le remerciai de ſes intentions généreuſes, & je lui fis part de ma ſituation préſente. Il m'en témoigna ſa joie dans les termes les plus vifs que l'amitié put lui inſpirer, & après avoir exigé de moi que je paſſaſſe deux jours chez lui, il m'accompagna à Kingſton, pour y voir mon pere, & l'inviter à venir à ſa campagne. Dom Rodrigues ne put ſe refuſer aux inſtances de mon ami, & nous allames paſſer une ſemaine chez lui. Sa femme nous y reçut de la façon la plus obligeante, & mon pere fut ſi charmé de la bonté de ſon caractere, qu'il la pria d'accepter une bague de très-grand prix.

J'appris en converſant avec mon ami, que notre ancien capitaine Oakum étoit mort, il y avoit quelques mois, & que l'on avoit trouvé après ſon décès pluſieurs effets qu'il avoit détournés d'une priſe. Comme le Docteur Mackſane étoit ſoupçonné d'avoir été d'intelligence dans ce vol avec le capitaine; on l'avoit arrêté, & il étoit en priſon à Kingſton même. Cet homme, dont l'inſolence avoit forcé Tomſon à quitter le Tonnerre, comme on a vu ci-deſſus, s'étoit trouvé trop heureux d'implorer le ſecours de ce dernier, qui fut aſſez généreux pour le ſoutenir dans la priſon. Je fus ſi touché de la conduite que tenoit mon ami, que je réſolus de l'imiter, & que j'envoyai cinq guinées au Docteur, ſi ſecret-

tement, qu'il ne put jamais connoître ſon bienfaiteur.

Mon oncle ne fut pas plus de ſix ſemaines à charger ſon vaiſſeau, par le moyen de Tomſon. D'un autre côté, il fit trouver à mon pere des billets ſur Londres pour la plus grande partie de ce qu'il poſſédoit; enfin, il ne laiſſa échapper aucune occaſion de nous rendre tous les ſervices qui dépendoient de lui.

Tout étant prêt, nous prîmes congé de mon ami, & nous fîmes voile pour l'Angleterre, le premier de juin. Il ſeroit impoſſible de décrire la joie que nous reſſentîmes, lorſqu'au bout de deux mois nous découvrîmes les côtes de notre patrie. Dom Rodrigues reſta immobile, & Strap pleura de joie. Pour les matelots, ils achevèrent de boire ce qu'il reſtoit d'eau de vie, en chargeant de bénédictions mon pere qui leur avoit fait quelques libéralités. Ayant abordé à Douvres, nous laiſſâmes Strap avec le capitaine pour faire décharger nos effets. Je marquai tant d'impatience de voir Narciſſa, que mon pere me permit d'aller dans le comté de Suſſex, après m'avoir fait promettre de le rejoindre au plutôt à Londres.

Je pris ſur le champ la poſte, & je fus deſcendre dans une auberge à trois milles ou environ de la maiſon du chevalier. Mon amour me ſembla redoubler, lorſque je me

vis ſi près de celle qui en étoit l'objet. Il y avoit dix-huit mois que je ne l'avois vue. Quelle volupté, après une ſi longue abſence, de revoir ce que l'on aime & de le retrouver fidele. J'attendis la nuit pour ſortir, & je m'entretins en l'attendant des plus flatteuſes eſpérances. Narciſſa m'étoit trop connue pour que je redoutaſſe quelque inconſtance de ſa part. Il y avoit cependant des inſtans où je ne pouvois me défendre d'une certaine crainte. Elle ſe ſera peut-être laiſſé vaincre, me diſois-je, par les importunités de ſon frere, & aura rendu heureux quelque rival. Peut-être ne viens-je que pour apprendre combien je ſuis infortuné. J'allois quelquefois plus loin pour m'attriſter, & je tremblois d'apprendre ſa mort : quelle idée pour quelqu'un qui aime auſſi tendrement que je le faiſois ! Qu'elle vive, m'écriai-je, fût-ce même pour faire le bonheur d'un autre !

La nuit vint enfin, & je pris le chemin du logis de madame Sophie. Ma crainte redoubloit à meſure que j'en approchois, & lorſque je fus arrivé à ſa porte, je reſtai fort long-tems ſans oſer frapper. Je le fis cependant enfin, & cette bonne dame n'eût pas plutôt entendu ma voix, qu'elle m'ouvrit, & m'embraſſant avec tendreſſe, me tint pendant un quart d'heure ſerré dans ſes bras ſans rien dire. « Au nom de » dieu, ma chere mere, m'écriai-je, dites-

» moi comment ſe porte Narciſſa ? Eſt-
» elle la même que je l'ai laiſſée ? Elle ſe
» porte bien, me répondit madame Sophie :
» elle eſt toujours auſſi belle & encore
» plus à vous que jamais. Tranſporté de
joie à cette nouvelle : La pourrai-je voir
cette nuit, m'écriai-je ? « Hélas ! rien n'eſt
» plus impoſſible, me dit cette bonne
» dame ; il y a bien du changement depuis
» votre départ, & Narciſſa ne demeure
» plus ici, elle eſt à-préſent à Londres.
» Vos eſpérances ſont trompées pour au-
» jourd'hui, mon cher enfant ; mais con-
» ſolez-vous, vous n'en aurez que plus
» de liberté à la voir ; ſon frere ne demeure
» plus avec elle. »

Alors, madame Sophie m'apprit que le chevalier s'étoit marié, il y avoit environ un an, avec Melinde ; que celle-ci avoit ſi bien trouvé le moyen de le détacher de Narciſſa, qu'il n'en avoit preſque plus pris aucun ſoin. Le chevalier, qui étoit dur naturellement, avoit eu d'autant moins de ménagement pour ſa ſœur, qu'elle ne dépendoit plus de lui par la diſpoſition du teſtament de leur pere. Il eût même peut-être ſouhaité qu'elle ſe fût mariée ſans ſon conſentement, pour n'avoir aucun compte à lui rendre de ſa ſucceſſion. L'indifférence de ſon frere, & les traitemens pleins de hauteur de ſa belle ſœur avoient réduit Narciſſa à ſe ſéparer d'eux. Elle avoit d'abord

bord été demeurer avec ſa tante, & celle-ci étant morte, & lui ayant fait un legs fort modique, elle étoit allée enſuite établir ſon ſéjour à Londres, avec mademoiſelle Villiams. » Vous voyez, me dit en finiſſant „ madame Sophie, que ſi vous êtes privé „ aujourd'hui du plaiſir de la voir, c'eſt „ une eſpece de bonheur, puiſque ce qui „ vous prive de ce plaiſir eſt en même „ tems pour vous une aſſurance que vous „ le prendrez dans la ſuite. Quelle joie, „ continua-t-elle, ne va pas éprouver cette „ tendre fille; j'en juge par celle que je „ reſſens moi-même en y ſongeant? Elle „ ne penſe qu'à vous, elle ne vit que pour „ vous. En vain, milord Quivervit a-t-il fait „ tous ſes efforts pour vous effacer de „ ſon cœur. En vain lui a-t-il voulu faire „ croire que vous étiez mort, tous ſes artifices ont été inutiles. Au reſte, vous n'avez plus à craindre que ce rival vous „ trouble dans vos amours; il s'eſt conſolé „ de l'indifférence de Narciſſa, en ſe mariant il y a quelques mois. »

Le lecteur jugera aiſément des divers mouvemens que ce diſcours excita dans mon ame. Je ne pouvois concevoir comment le chevalier avoit épouſé Melinde, inſtruit comme il l'étoit de ſon aventure avec le Barbier. Je fis part de ma ſurpriſe à madame Sophie, & je lui demandai comment ces époux vivoient enſem-

ble. On ne peut pas plus mal, me répondit-elle. Le chevalier, laſſé de voir tous les jours ſa femme entourée de nouveaux galans, l'a forcée à venir ſe confiner avec lui dans cette campagne. Leur animoſité mutuelle ſemble y prendre de nouvelles forces, & les choſes ſont aigries entr'eux à tel point, qu'ils ne gardent aucunes meſures, & ſe maltraitent en paroles juſques devant les domeſtiques & les étrangers. Quelquefois même ils vont plus loin, s'il faut en croire ce que l'on dit.

Madame Sophie, pour me donner une preuve de l'amour de Narciſſa, me fit voir la derniere lettre qu'elle en avoit reçue. Elle y parloit de moi dans des termes ſi pleins d'eſtime, de tendreſſe & d'inquiétude, que je ne pus tarder plus long-tems à me procurer le bonheur de la voir. Comme l'affection de madame Sophie étoit partagée également entre Narciſſa & moi, elle me pria, lorſqu'elle me vit réſolu à partir ſur le champ, de me ſouvenir des ſentimens que j'avois, lorſque je m'embarquai. » Mon fils, me dit-elle, je vous „ eſtime trop pour croire que vous veuil„ lez jamais préjudicier à la tranquillité de „ Narciſſa. Songez qu'en l'épouſant, vous „ la priverez de tout ce qu'elle peut eſpé„ rer, & qu'elle n'aura plus pour lors que „ vous pour la ſoutenir. » Ma mere, lui répondis-je, » je ſuis touché comme je le

„ dois de vos ſages conſeils. Je n'avois pas „ beſoin de cette preuve pour être con- „ vaincu de la droiture de votre ame, & „ que Narciſſa vous eſt chere. Mais ne „ craignez rien; j'épouſerai Narciſſa, parce „ que je puis le faire à préſent ſans lui „ nuire. La fortune a changé de face pour „ moi. » Je l'informai alors de la ſituation de mes affaires, & je penſai la faire mourir de joie, en lui apprenant que mon pere vivoit encore, que je l'avois trouvé, & qu'il approuvoit mon amour. » Il n'eſt pas » poſſible, s'écria-t-elle en me baignant le „ viſage de larmes! Rien n'eſt plus vrai, „ lui dis-je, & je puis à préſent vous mar- „ quer ma reconnoiſſance pour tous vos ſer- „ vices. » Je lui propoſai de venir demeurer avec nous; mais elle n'accepta point ma propoſition, ne pouvant ſe réſoudre à quitter ſa cabane ſolitaire, où elle avoit paiſiblement paſſé ſon veuvage. Elle remercia Dieu de ce qu'il avoit rempli la prédiction qu'elle avoit faite ſur moi la premiere fois qu'elle m'avoit vu, & m'embraſſa pluſieurs fois en m'appelant ſon fils. Pour moi, je la regardois avec autant de tendreſſe & de reſpect que j'aurois pu en avoir pour ma mere, & je la forçai d'accepter cinquante guinées, me propoſant de lui faire tenir une pareille ſomme tous les ans & de ſoulager ainſi ſa vieilleſſe. Elle me remercia de ma généroſité, & je pris congé d'elle.

Je courus toute la nuit, & j'arrivai, le matin à Cantorbery, où je fus obligé de m'arrêter pour prendre des chevaux frais. Un nouveau plaiſir m'y attendoit; c'étoit celui de retrouver mon ancien ami Morguan. En allant à une auberge, je paſſai devant la boutique d'un Apoticaire, ſur laquelle je vis écrit le nom de mon camarade. Je conjecturai qu'il pouvoit être venu s'établir dans cet endroit, & m'étant informé des voiſins, j'appris avec plaiſir que je ne m'étois point trompé dans ma conjecture. On me dit qu'il avoit épouſé depuis peu une veuve, qui lui avoit apporté trois mille livres ſterlings. Je fus ravi de cette nouvelle, & comme la boutique n'étoit pas encore ouverte, j'allai en attendant me repoſer dans une auberge.

Lorſque j'y revins, je trouvai mon ami occupé à broyer des drogues dans un mortier. Je l'abordai en lui diſant: *votre ſerviteur, M. Morguan.* Il me regardoit, ne me reconnoiſſant pas d'abord, puis il me répondit: *je ſuis auſſi le vôtre, Monſieur,* & il ſe remit à broyer ſes ingrédiens, ſans paroître ſeulement ſonger que je fuſſe devant lui. » Quoi donc, lui dis-je, Mor» guan, avez-vous oublié votre ancien compagnon? « A ces mots il me regarda fixement & s'ecria: » bon Dieu, c'eſt » mon... ſûrement... Non, ce n'eſt pas » lui... Mais je ne me trompe point. Oui

» ſur mon ame, c'eſt mon ami Randon. » Il n'eût pas plutôt été aſſuré que c'étoit moi qu'il jetta par terre le pilon, renverſa le mortier, &, paſſant par-deſſus la table, balaya toutes ſes drogues avec ſes habits. Il ſe jetta à mon col, & m'embraſſant avec beaucoup d'amitié, il me barbouilla de térébenthine & de jaunes d'œufs, qu'il étoit à mêler enſemble lorſque j'arrivai.

Après nos premiers embraſſemens, il me raconta ſes aventures. Il s'étoit trouvé veuf à ſon retour de l'Amérique, & il avoit été par le moyen de ſes protections nommé chirurgien, d'un Vaiſſeau de guerre. Il avoit ſervi en cette qualité pendant quelques années, juſqu'à ce qu'il eût trouvé à épouſer la femme avec laquelle il vivoit. Il me parut extrêmement curieux d'apprendre auſſi ce qui m'étoit arrivé ; mais, comme ma vie étoit plus chargée d'événemens que la ſienne, & que je brulois de voir Narciſſa, je lui dis que je ne pouvois lui donner pour le préſent cette ſatisfaction, & je me contentai de lui apprendre ſuccinctement que j'avois retrouvé mon pere, & que j'avois fait parlà une fortune brillante. Je voulois le quitter, en lui promettant de revenir exprès à Cantorbery pour le voir, mais il ne voulut point me laiſſer partir ſans que nous euſſions déjeuné enſemble. Il appela au même inſtant ſa femme, à laquelle il me

préſenta, & qui me parut une dame extrêmement reſpectable.

Dans le cours de notre converſation, il me montra en pleurant les boutons de manche que j'avois troqué contre les ſiens en Amérique; j'en fis autant, & il me parut charmé que j'euſſe conſervé cette bagatelle en ſouvenance de lui. Lorſque je l'eus informé du triſte état de Mackſane, il parut d'abord être ravi de ſon accident, mais après s'être un peu remis, il me marqua beaucoup de compaſſion pour ce malheureux: » Il m'a bien fait du mal, dit-il, » mais je lui pardonne, & que Dieu puiſ- » ſe auſſi avoir pitié de lui. « Il me parut de même fort inquiet pour l'ame du capitaine Oakum, qui, à ce qu'il croyoit, étoit à grincer les dents. J'eus beaucoup de peine à lui perſuader que Tomſon vivoit encore, & il ſe mit à m'embraſſer de joie, lorſque je lui eus appris, que, non-ſeulement notre camarade vivoit, mais qu'il étoit de plus dans une ſituation aſſez heureuſe.

Il fallut enfin nous ſéparer, & je pris congé de cet honnête Gallois & de ſon épouſe, après leur avoir fait mille proteſtations d'amitié. Je courus le reſte de la journée & une partie de la nuit, au milieu de laquelle j'arrivai à Londres. J'y trouvai mon pere en bonne ſanté & je lui fis part de tout ce que m'avoit appris Madame So-

phie, & de la réſolution où j'étois d'épouſer Narciſſa ſans dot en cas qu'il le trouvât bon. Ce pere indulgent approuva beaucoup mes intentions, & me promit de me mettre à portée de la ſoutenir d'une façon conforme à ſon état.

Comme il y avoit trois nuits que je ne m'étois pas couché, & que je me ſentois extrêmement fatigué, Don Rodrigues exigea de moi que j'allaſſe prendre quelque repos. Le lendemain, ſur les dix heures du matin, je pris un caroſſe & me rendis à l'endroit que m'avoit enſeigné madame Sophie. Je demandai mademoiſelle Villiams qui vint preſqu'auſſi-tôt. A peine m'eût-elle apperçu, qu'elle fit un cri & ſe détourna. Je volai entr'elle & la porte, & l'ayant priſe dans mes bras, je la fis revenir en l'embraſſant, » O Ciel, s'écria-t-elle ! » Quoi, c'eſt vous M. Random ? ma maîtreſſe va » mourir de plaiſir. Laiſſez-moi cou» rir lui apprendre votre retour. Non, » lui dis-je, voilà juſtement ce qu'il » ne faut pas faire trop précipitamment; il » pourroit être dangereux pour elle de me » voir paroître ainſi tout-à-coup, & c'eſt » pour que vous la prépariez par degrés à » me voir que je vous ai demandée.

Mon amie approuva ma conduite, & me quittant pour aller remplir mes intentions, me laiſſa abandonné à toute mon impatience. J'entendis enfin quelqu'un deſcen-

dre l'eſcalier avec précipitation, & mon cœur reconnut bientôt la voix de ma chere Narciſſa. O ciel ! eſt-il poſſible, diſoit-elle ? Où eſt-il ? Ces paroles prononcées du ton le plus paſſionné firent treſſaillir mes entrailles, & mon ame fut entiérement troublée, lorſque je vis paroître l'idole de mon cœur. Elle avoit encore ſur le viſage toute cette candeur, toute cette innocence qui m'avoient tant enchanté ; cependant ſes traits étoient plus formés & ſa beauté s'étoit accrue par ce changement.

Que celui dont l'ame ſenſible eſt faite pour éprouver les différentes impreſſions de l'amour, ſe mette à ma place : qu'il s'imagine, après une abſence de dix-huit mois, retrouver ſa maîtreſſe auſſi tendre & encore plus belle qu'il ne l'a quittée, & qu'il diſe s'il eſt poſſible de gôûter un bonheur plus parfait ?

Cette aimable fille avoit volé dans mes bras, qu'elle tenoit enlacés dans les ſiens ; mes lêvres étoient collées ſur ſa bouche, & le tendre feu qui brilloit dans ſes yeux m'enflammoit d'amour, tandis qu'une timide rougeur, qui ſe répandoit ſur ſes joues, rendoit témoignage à ſon innocence. « O adorable Narciſſa, m'écriai-» je, ô miracle de beauté, d'amour & » d'ingénuité ! Je vous tiens enfin dans mes » bras ; ni frere, ni rivaux jaloux ne tra-» verſeront plus notre bonheur. La for-

» tune s'eſt enfin déclarée pour moi, & » je goûte d'avance le plaiſir de vous la » faire partager. «

Narciſſa ſourit à ces mots d'un ſourire charmant; & me jettant un regard où toute ſa endreſſe étoit peinte; » Quoi ! nous » ne nous quitterons jamais plus, ma chere » ame, à moins que la mort ne nous ſépare; » je vous le jure, lui dis-je, par ce baiſer plus » doux mille fois que l'haleine du zéphir » lorſqu'il voltige autour des fruits des » orangers. « Un baiſer ardent que je lui donnai au même inſtant, mit le comble à mon déſordre. J'éprouvai les mouvemens les plus tumultueux, & l'excès des deſirs & du plaiſir me cauſa une douleur véritable; mes yeux ſe couvrirent d'un nuage, mon cœur palpita, ma reſpiration fut interrompue. Narciſſa, allarmée de l'état où elle me voyoit, & ne doutant point qu'il ne fut cauſé par ſa préſence, ſe détacha de mes bras où, je n'avois plus la force de la retenir, & feignit de ſe retirer. Cette ruſe innocente me rendit à moi-même ſur le champ, & elle me fit aſſeoir à côté d'elle. Alors, engageant adroitement la converſation, elle me pria de lui apprendre les particularités de mon voyage.

Elle ne put retenir ſes pleurs, lorſque je lui appris que j'avois retrouvé mon pere & qu'il approuvoit ma paſſion. » Je ne me » plains plus, me dit-elle, de tout ce que

» l'amour & l'abſence nous ont cauſé de » peines; ce n'eſt point encore aſſez ache- „ ter le tréſor dont vous jouiſſez. Mais „ ne verrai-je point votre pere; pourquoi, „ s'il m'eſtime comme vous le dites, me „ priver plus long-tems de le voir, moi qui „ l'aime comme moi-même, moi qui meurs „ de deſir de l'entendre m'appeler ſa fille „ & de l'appeler mon pere. „ Comme Don Rodrigues m'avoit témoigné beaucoup de deſir de voir Narciſſa, je dis à cette belle fille qu'elle ſeroit bien-tôt ſatisfaite, & que je le lui amènerois le même jour. Nous reſtâmes encore quelque tems à nous féliciter de l'heureux état de nos affaires, & à nous occuper de notre bonheur prochain. Je pris enfin congé d'elle, & je lui paſſai au col, en la quittant, un riche colier de diamans & d'améthiſtes, qu'une vieille dame Eſpagnole m'avoit donné dans le Paraguay.

Lorſque je fus de retour, mon pere me fit l'amitié de s'informer de la ſanté de ma maîtreſſe, & me remit un contrat par lequel il me faiſoit preſent de dix mille livres ſterlings. L'après-midi il m'accompagna chez Narciſſa, qui, attendant ſa viſite, s'étoit parée avec tout le ſoin poſſible. Je fus frappé de ſon éclat, qui cauſa encore plus d'étonnement à mon pere. Il l'embraſſa avec beaucoup de tendreſſe, & lui dit, qu'il ſe tenoit pour fort heureux de ce que

ſon fils avoit eu aſſez de goût pour faire un ſi beau choix, & aſſez de bonheur pour ſe voir écouté d'une dame auſſi parfaite.

Ce compliment la fit rougir, & après avoir tourné ſur moi des yeux pleins de langueur, elle répondit à Don Rodrigues, que s'il me trouvoit heureux d'avoir pu lui plaire, elle ne ſe croyoit pas moins heureuſe d'avoir mérité mon choix. Elle me regarda de nouveau & rougit une ſeconde fois. » Telle étoit ma pauvre Charlotte, » telle étoit votre mere, mon fils, « dit mon pere en ſoupirant, & les pleurs coulerent de ſes yeux. Narciſſa, dont le cœur étoit excellent, ne put le voir pleurer ſans verſer auſſi des larmes. Que j'y fus ſenſible ! J'eus beſoin de tout le reſpect que je devois à mon pere, pour ne point voler dans les bras de cette charmante fille. Nous converſâmes fort long-tems, & Dom Rodrigues fut auſſi charmé de ſon eſprit que de ſa beauté. Elle n'eut pas moins lieu de ſon côté d'être ſatisfaite de mon pere. Il fut enfin arrêté entre nous qu'il écriroit au Chevalier, & qu'il lui marqueroit, qu'approuvant ma paſſion pour ſa ſœur, il eſpéroit qu'il voudroit bien y donner ſon conſentement, qu'il ne croyoit point qu'il eût aucune raiſon de refuſer ; & que s'il ne vouloit pas le donner, nous devions paſſer outre.

CHAPITRE XXVIII.

Don Rodrigues fait un préſent à Narciſſa. Roderik paroît parmi ſes connoiſſances. Conduite de Banter. Le Chevalier refuſe ſon conſentement. M. Bouling arrive à Londres. Mariage de Roderik. Il rencontre avec Narciſſa le Chevalier & ſa femme à la Comédie. On recherche leur connoiſſance.

APRÈS avoir pris ainſi nos arrangemens, mon pere s'adreſſant à Narciſſa " Mademoiſelle, lui dit-il, je me flatte que „ vous me permettrez à l'avenir de „ vous regarder comme ma fille. C'eſt d'après la perſuaſion où j'en ſuis que je vous „ prie d'accepter cette premiere preuve de „ ma tendreſſe paternelle. „ Il lui préſenta en même tems un billet de mille livres ſterlings. Elle le prit en faiſant une profonde révérence, & lui dit, que, quoiqu'elle n'eût point beſoin d'argent, elle le reſpectoit trop pour refuſer cette marque de ſon eſtime. „ Je la refuſerai d'autant moins, continua-t-elle, que je regarde les intérêts „ de M. Random & les miens comme ne „ faiſant qu'une même choſe, & qu'ainſi „ vous voyez en moi votre fille; je veux „ déſormais ne plus voir en vous que mon

„ pere. Tu as raiſon, ma chere enfant, „ lui dit Dom Rodrigues, ſatisfait de ſa „ réponſe, tu m'es auſſi chere que ſi je „ t'avois donné le jour. " Là-deſſus il nous embraſſa tous deux, & ſe retira pour aller écrire au Chevalier. Il envoya ſur le champ la lettre par un exprès, & pour que mes nôces ſe fiſſent avec plus de pompe, il loua le lendemain une fort belle maiſon, & leva un équipage magnifique.

Quoique je n'euſſe point de plus grand plaiſir que d'être avec Narciſſa, je crus cependant qu'il étoit à-propos de revoir mes anciennes connoiſſances. Tous mes amis furent étonnés de me voir dans un état auſſi brillant. Banter, entr'autres, qui m'avoit vu quelquefois à l'étroit, fut plus ſurpris que perſonne. Ce fut envain qu'il tâcha de découvrir la cauſe d'un ſi grand changement dans mes affaires, il ne pût avoir là-deſſus aucun éclairciſſement, juſqu'à ce que je lui euſſe appris moi-même ce qui m'étoit arrivé depuis notre derniere entrevue. Mon récit parut lui cauſer beaucoup de joie, & je ne doutai point que ſes démonſtrations ne fuſſent ſinceres. Je le menai dîner chez mon pere, qui fut ſi ſatisfait de ſa converſation, qu'ayant appris ſon indigence, il me dit de m'informer s'il voudroit accepter une commiſſion dans l'armée, s'offrant à lui donner de quoi l'acheter.

Banter ſe trouvant ſeul avec moi, me prévint lorſque j'étois prêt à lui faire offre de ſervice. Je „ ſuis ſur le point, me „ dit-il, d'être réconcilié avec un vieux „ oncle fort riche & dont je ſuis héritier, „ mais j'aurois beſoin en attendant de quel- » que argent, & vous m'obligeriez ſi vous » pouviez me prêter dix guinées, dont je » vais vous faire mon billet. « Je lui en donnai trente, & je refuſai ſon billet. Il me regarda quelque tems d'un air étonné, & me dit enſuite : » Je ſuis pénétré de vos „ manieres obligeantes, mon ami Random, „ comptez que je n'en ſerai pas ingrat. « Je profitai de l'eſpece d'aſcendant que ſa reconnoiſſance me donnoit ſur lui, pour lui témoigner la ſurpriſe où j'étois, que quelqu'un qui avoit autant d'eſprit que lui, ne cherchât point à ſe pouſſer, & je lui offris de lui avancer de quoi entrer au ſervice. » Quoi ! dit- „ il, jetter mon argent pour une commiſ- „ ſion de ſubalterne, pour être ſous la fé- „ rule d'un tas de gens qui ſe ſont élevés „ par les pratiques les plus infâmes ! Dieu „ m'en préſerve. J'aime trop l'indépen- „ dance pour ſacrifier auſſi follement ma „ vie, ma ſanté & mes plaiſirs. Cependant, „ continua-t-il, je n'en ſuis pas moins „ ſenſible à votre amitié. " Je ne le preſſai pas davantage, & nous nous quittâmes.

Mon pere reçut, quatre jours après le départ de ſon courier, la réponſe du che-

valier. Elle étoit conçue en ces termes. „
„ M., voici ma réponſe à une lettre ſouſ-
„ crite R. Random. Quant à vous je ne
„ vous connois point. J'ai vu votre pré-
„ tendu fils. S'il épouſe ma ſœur, il le fera
„ à ſes riſques & fortune, car je vous dé-
„ clare qu'elle ne doit pas compter ſur un
„ ſol ſi elle ſe marie ſans mon conſentement,
„ que je ſuis bien éloigné de lui donner.
„ Je me ſoucie fort peu de votre alliance.
„ Euſſiez-vous toutes les richeſſes des deux
„ Indes, votre fils n'entrera jamais dans
„ ma famille, s'il n'y a que moi qui y
„ donne les mains. " Le Chevalier de **.

Mon pere ne fut point ſurpris des termes dans leſquels cette lettre étoit conçue. Je lui avois trop bien dépeint le caractere du Chevalier, pour qu'il s'attendît de ſa part à une réponſe polie. Pour moi, je fus enchanté d'un refus qui me fourniſſoit l'occaſion de faire éclater mon déſintéreſſement. Je volai chez Narciſſa, & je lui fis voir la lettre de ſon frere. Elle ne put s'empêcher de pleurer amèrement après l'avoir lue, & j'eus toutes les peines du monde à la conſoler. Mon pere, qui avoit autant d'impatience de m'unir à elle que j'en avois de lui être uni, fixa notre mariage au ſurlendemain. Narciſſa, pendant cet intervalle, fit tous les efforts imaginables pour engager quelques parens qu'elle avoit dans la ville, à ſe trouver à la célébration. Soit

caprice de leur part, ſoit prévention contre moi, aucun d'eux ne voulut y aſſiſter, ce qui cauſa un nouveau chagrin à Narciſſa. Son amour, & la proximité de notre bonheur l'occupoient trop pour qu'elle pût s'attriſter long-tems; auſſi cette belle affligée, ſéchant tout-à-coup ſes larmes, me dit avec une douceur inexprimable: " Par-
„ donnez-moi ma triſteſſe, mon cher Ran-
„ dom, je ſens combien elle eſt déplacée.
„ Je vous aime & je vais vous poſſéder,
„ tous mes ſentimens doivent être des
„ ſentimens de plaiſir. Lorſque je n'ai
„ point mérité l'abandon de ma famille,
„ je devrois m'en réjouir. On ne pourra
„ plus douter de votre généroſité, en vous
„ voyant recevoir dans vos bras une in-
„ fortunée que toute la terre délaiſſe, &
„ qui ſans vous ſeroit réduite à la mendi-
„ cité. "

Pénétré d'un diſcours qui affligeoit autant ma ſenſibilité, je me jettai à ſes genoux, & baiſant avec tranſport ſes belles mains: " Que vous êtes tendre, lui dis-
„ je, ma belle maîtreſſe; mais que votre
„ tendreſſe même vous rend injuſte en-
„ vers moi. Quoi! vous pouvez me re-
„ garder comme généreux, & me le dire
„ ſans craindre de déchirer mon cœur. S'il
„ faut chercher qui de nous deux a le plus
„ de généroſité, elle eſt toute de votre
„ côté. Croyez-vous que j'aie oublié, que

„ lorſque je vous ai déclaré ma paſſion, „ j'étois ſans bien, & preſque ſans eſpé- „ rance d'en avoir jamais. Cela vous a-t-il „ empêché de m'écouter, de me ſacrifier „ vos parens, vos amis, de ne vivre en- „ fin que pour moi. Ménagez ma tendreſſe, „ & laiſſez-moi vous marquer ma recon- „ noiſſance. Mais que dis-je ? C'eſt moi „ qui ſuis injuſte; dites-moi continuelle- „ ment que je vous dois tout ; & me „ faire ſouvenir de vos bontés, ſera me „ faire ſouvenir que j'ai votre amour. Ac- „ cordez-moi ce nouveau bienfait, c'eſt „ l'amant le plus tendre & le plus aimé „ qui vous en conjure. „

Mon Oncle étant arrivé de Douvres, je le préſentai à Narciſſa. Quoiqu'il ne fût pas de ces gens ſur qui la beauté eût beaucoup d'empire, il reſta cependant muet d'admiration en voyant cette belle fille. Après l'avoir embraſſée & regardée pendant quelque tems, il ſe retourna vers moi, en diſant; " Morbleu, Rory, voilà „ une bonne priſe, parfaitement bien bâ- „ tie & bien frêtée, ma foi ! ſi elle n'eſt „ pas bien gouvernée, lorſque vous en „ aurez le commandement, vous méritez „ d'aller ſur mer dans une coquille d'hui- „ tre. „ Puis s'adreſſant à Narciſſa; " J'eſ- „ pere, ma niéce, que vous ne vous of- „ fenſerez point de ce que je dis; nous

„ autres marins nous n'y entendons pas „ plus de façons. „

Narciſſa le reçut avec cette politeſſe & ces graces qui lui étoient naturelles, & lui dit qu'elle ſouhaitoit depuis long-tems de voir une perſonne à qui elle avoit autant d'obligations pour ſa générosité envers moi; qu'elle étoit au comble de la joie lorſqu'elle ſongeoit qu'elle alloit lui appartenir, & qu'elle pourroit l'appeler ſon oncle. M. Bouling l'embraſſant de nouveau, jura qu'il l'aimoit autant que ſi elle étoit ſa propre fille, & il promit deux mille guinées à notre premier enfant, dès qu'il pourroit parler.

Le tems deſiré arriva enfin, & l'on fit tous les préparatifs pour la célébration de notre mariage, qui devoit ſe faire dans la maiſon de mon pere. Dom Rodrigues & mon oncle furent chercher Narciſſa & mademoiſelle Villiams; & je reſtai avec Banter, Strap & l'eccléſiaſtique qui devoit nous marier. Strap, qui n'avoit jamais vu Narciſſa, & qui brûloit d'envie de la voir, n'eut pas plutôt apperçu le caroſſe, qu'il courut à la fenêtre pour la voir deſcendre. *O Dea certe! qualis in Eurotæ ripis aut per juga Cynthi, exercet Diana choros!* s'écria-t-il d'un ton emphatique. Banter, qui n'avoit jamais vu dans mon ami Strap que mon domeſtique, fut étonné de l'entendre parler Latin; mais ſon admiration changea d'objet lorſque Narciſſa parut,

Il auroit fallu être le plus inſenſible de tous les hommes pour la voir ſans émotion. Elle avoit une robe de ſatin blanc galonné en or ſur le devant. Sa tête étoit couverte d'un petit bonnet à la Françoiſe, & ſes cheveux, qu'elle avoit les plus beaux du monde, tomboient à groſſes boucles ſur ſon ſein. Le combat qui ſe paſſoit dans ſon ame entre le plaiſir de m'être unie & le trouble que lui cauſoit l'approche de l'inſtant qui alloit nous unir, augmentoit ſes appas. L'amour, la pudeur, & je ne ſais quelle crainte éclatoient tout à la fois dans ſes yeux. A peine eut-elle aſſez de force pour ſoutenir la cérémonie, dans laquelle mon oncle repréſenta ſon pere.

Auſſi-tôt qu'elle me fut jointe par tous les liens du ciel & de la terre, je lui donnai un baiſer. Mon pere l'embraſſa auſſi bien que mon oncle, & je la préſentai à Banter, qui la ſalua avec beaucoup de politeſſe. Mademoiſelle Villiams lui ſauta au cou, & ſe mit à pleurer, tandis que Strap, ſe jetant à ſes genoux, lui demanda la permiſſion de lui baiſer la main, qu'elle lui préſenta avec autant de douceur que de nobleſſe.

Le repas fut ſomptueux, & il n'y eut aucun des convives qui ne prit part à ma joie. Que la journée me ſembla longue & que je m'ennuyai! Le ſoir vint, & j'avertis Narciſſa de ſe retirer. Je crai-

gnois, lui diſois-je, que ſi elle reſtoit trop avant dans la nuit, ſa ſanté n'en fut attaquée. C'eſt ainſi que je déguiſois mes deſirs, que je n'oſois avouer lorſqu'il m'étoit permis de les ſatisfaire. Elle ſourit avec timidité & ſe leva auſſi-tôt. Alors ſon viſage ſe couvrit d'une modeſte rougeur qui me fit frémir d'amour. J'allai bien-tôt trouver ma chere épouſe, & je pris place à ſes côtés. Non, l'imagination la plus vive & la plus voluptueuſe, ne ſauroit imaginer autant de beautés que j'en poſſédois alors. Mais ne profanons point les chaſtes myſteres de l'hymenée, & qu'il me ſuffiſe de dire que je fus le plus heureux des hommes.

Le lendemain matin je fus éveillé par trois ou quatre tambours, que Banter avoit placés ſous la fenêtre. Je tirai le rideau, & je jouis d'une ſatisfaction inexprimable, en contemplant tous les charmes qui étoient en ma poſſeſſion. La lumiere donnant ſur les yeux de ma Narciſſa, elle s'éveilla, & s'appercevant de l'état dans lequel ma tendre curioſité l'avoit miſe, elle cacha ſon trouble dans mon ſein. Je fus longtems ſans pouvoir en croire mes yeux : tant de bonheur me paroiſſoit un ſonge, & le plaiſir que je goûtois ne me paroiſſoit point fait pour un mortel. Mon oncle frappa en même-tems à la porte, & me dit qu'il étoit tems de *lever l'ancre*. Je me levai & j'en-

voyai mademoiſelle Villiams à ſa maîtreſſe.

Dom Rodrigues emmena bientôt mon épouſe. Nous eûmes à recevoir elle & moi les complimens accoutumés. Elle écouta avec modeſtie, & ſans cependant ſe déconcerter, toutes les mauvaiſes plaiſanteries & les fades équivoques dont on jugea à propos de nous régaler. Lorſque nous fûmes placés pour déjeuner, je donnai à Narciſſa, en préſence de tout le monde, & comme une marque de mon amour & de mon eſtime, un contrat par lequel je lui faiſois une donation de tous mes biens. Elle le reçut avec un regard où la plus tendre reconnoiſſance étoit peinte, & le préſentant en même-tems à mon pere, elle le pria de le lui garder; il n'eſt perſonne, lui dit-elle, à qui je puiſſe mieux le confier qu'à vous, qui, après M. Random, êtes ce que j'ai de plus cher. Mon pere, charmé de ce procédé noble & plein de confiance, prit le contrat, & aſſura Narciſſa qu'elle pouvoit compter qu'il prendroit toujours ſes intérêts avec le plus vif empreſſement.

Comme nous avions peu de viſites à faire, & encore moins à recevoir, nous employâmes à aller au Spectacle tout le tems que nous reſtâmes à la ville. Combien mon amour propre ne fut-il pas content, lorſque je me trouvai un jour à la

comédie, placé vis-à-vis du chevalier & de ſa femme ? J'eus le plaiſir de voir tous ſes adorateurs ſe retirer dès que Narciſſa parut. Melinde ne put ſe diſſimuler le triomphe de ſa belle ſœur, ni cacher le dépit qu'elle en reſſentoit. Elle ſecouoit à chaque inſtant la tête, nous regardoit avec dédain, parloit à l'oreille au chevalier, puis nous regardoit encore en ricanant. Elle eſpéroit apparemment me mortifier ou déconcerter madame Random ; mais elle fut trompée dans ſes eſpérances. Je la mépriſois trop, pour que ſes inſultes me mortifiaſſent, & mon épouſe étoit trop au-deſſus de tous ces petits reſſorts que fait jouer la vanité, pour en être affectée. Melinde déſeſpérée de nous voir faire bonne contenance, ne put ſupporter davantage notre vue, & ſortit avant que la piece fut finie. La nouvelle de notre mariage s'étant répandue dans la ville, elle ne manqua pas de faire courir ſur moi des bruits déſavantageux, qui ne produiſirent pas l'effet qu'elle en attendoit. On s'informa, on vit la fauſſeté de ces diſcours calomnieux, & l'on nous rechercha ma femme & moi avec autant d'empreſſement qu'on en avoit eu à nous éviter. Pour les parens de Narciſſa, ils ne rechercherent notre connoiſſance, que lorſqu'ils furent au fait de mes biens. Auſſi ne voulûmes-nous point voir des gens qui avoient une

façon de penſer auſſi baſſe & auſſi ſordide.

CHAPITRE XXIX.

Dom Rodrigues a envie de revoir le lieu de ſa naiſſance. Le capitaine Bouling renouvelle ſon teſtament en faveur de Roderik & veut ſe rembarquer. Dom Rodrigues part pour l'Ecoſſe avec ſa famille. Leur paſſage par la ville où Roderik a été élevé. Conduite de M. Potion, de ſa femme & d'une des couſines de Roderik. Strap ſe marie avec mademoiſelle Villiams.

MON pere ayant envie de revoir le lieu de ſa naiſſance, & de répandre quelques pleurs ſur le tombeau de ma mere, nous réſolûmes Narciſſa & moi de l'accompagner dans ce voyage. Mon oncle ne voulut pas s'engager à venir avec nous, étant réſolu de courir encore les mers. Il renouvella donc ſon teſtament en ma faveur & en celle de Narciſſa, & le remit à ſon beau frere. Pour moi, je fis aſſigner le chevalier pour qu'il eût à produire le teſtament de ſon pere, & je conſtituai un procureur pour pourſuivre en mon abſence.

Tout étant ainſi arrangé, nous prîmes

congé de nos parens de Londres, & nous partimes pour l'Ecoſſe, Dom Rodrigues, Narciſſa, mademoiſelle Villiams & moi dans le caroſſe. Strap, qui ne voulut jamais y entrer, alloit à cheval avec deux domeſtiques. Comme nous faiſions de petites journées, mon épouſe ne ſe trouva point incommodée de la route, & nous arrivâmes en bonne ſanté à Edimbourg, où nous nous étions propoſé de reſter pendant quelques jours. Comme nous menions un grand train, nous fûmes bientôt connus dans cette ville, & l'on y fit à Narciſſa tout l'accueil imaginable.

Don Rodrigues ayant appris que ſon neveu, le chaſſeur aux renards, avoit tout dépenſé, & que ſon bien devoit être vendu publiquement, ſe détermina à l'acheter, & à rentrer ainſi ſans diſcuſſion dans tous les biens qui avoient appartenu à ſon pere. Quelques jours après que le marché fut conclu, nous quittâmes Edimbourg, & chemin faiſant, nous fimes halte dans la ville où j'avois été demeurer en ſortant de chez le maître d'école. Je trouvai que M. Crab étoit mort; j'envoyai chercher ſes héritiers, & leur ayant payé ce que je lui devois & les interêts, je retirai mon billet. M. Potion & ſa femme, ayant appris notre arrivée, vinrent à notre auberge, & ſe firent annoncer, voulant, diſoient-ils, nous rendre

rendre leurs reſpects. Mais mon pere étoit trop indigné de la dureté avec laquelle ils m'avoient jetté hors de chez eux, lors que j'étois orphelin, pour conſentir à les voir. C'eſt pourquoi il pria Strap de leur dire que nous ne voulions avoir aucune communication avec des gens qui avoient des ſentimens auſſi bas.

Il y avoit à peine une demie-heure qu'ils étoient ſortis, quand une femme ouvrant ſans cérémonie la porte de la chambre où nous étions, s'avança vers mon pere & l'acoſta ainſi : „ M. je ſuis votre ſervante, & je „ ſuis fort aiſe de vous voir, j'eſpere de „ même que ma viſite ne vous fera point de „ peine “. C'étoit une de ces couſines dont j'ai fait mention dans la premiere partie de ces mémoires. „ Je vous prie, madame, de „ me dire qui vous êtes, lui répondit Dom „ Rodrigues, ſurpris d'un abord ſi cavalier. „ O, s'écria-t-elle, mon couſin Rory, qui „ eſt ici, vous dira qui je ſuis. Ne vous ſou- „ venez-vous pas de moi, Rory ? Oui, „ madame, lui dis-je, non-ſeulement je me „ ſouviens de vous, mais vous pouviez en- „ core être ſûre que je ne vous oublierai „ jamais. Puis, me tournant vers mon pere, „ Monſieur, lui dis-je, c'eſt une de ces jeu- „ nes demoiſelles, qui, comme je vous l'ai „ déja dit, m'ont traité avec tant d'huma- „ nité dans mon enfance “. J'eus à peine prononcé ces paroles, que mon pere, ſe laiſſant aller à tout ſon reſſentiment, lui

ordonna de ſe retirer, avec un regard ſi terrible, qu'elle ſortit toute épouvantée, en marmotant quelques imprécations. Nous apprîmes le même jour qu'elle avoit épouſé un Enſeigne, qui avoit déja dépenſé tout ſon bien. Sa ſœur avoit eu un enfant du domeſtique de ſa mere, qu'elle avoit enſuite épouſé, & avec lequel elle tenoit un cabaret à bierre dans le pays.

Quand nous fûmes à une demi-lieue du château de mon grand-pere, il vint au-devant de nous un nombre prodigieux de vaſſaux; hommes, femmes & enfans, ils nous accompagnerent juſqu'à la maiſon, pouſſant en l'air mille cris de joie, que les montagnes répétoient. En deſcendant de caroſſe, nous trouvâmes des vieillards qui nous attendoient, & qui, dès qu'ils nous virent, ſe mirent à joindre les mains & à lever les bras au ciel en pleurant. Cela ſurprendra d'autant moins qu'il n'eſt point d'endroit où les payſans ſoient plus attachés à leurs Seigneurs qu'en Ecoſſe. Ce qui rendoit encore l'allégreſſe plus grande & plus générale, c'eſt que mon pere avoit toujours été fort ami d'eux, & qu'ils le revoyoient après l'avoir cru mort pendant un tems conſidérable. Ils firent mille extravagances pour nous prouver ce qui ſe paſſoit dans leur ame, ſe preſſant pour nous voir preſque juſqu'à nous renverſer. Ceux qui étoient près de Dom Rodrigues ſe proſternoient à ſes pieds & lui baiſoient les mains, ou le

bout

bout de ſes habits. D'autres nous en faiſoient autant à Narciſſa & à moi, tandis que le reſte battoit des mains & trépignoit derriere nous. Toutes ces démonſtrations formoient le tableau le plus touchant, & nous ne pûmes retenir nos larmes Narciſſa & moi, ſur-tout lorſque nous vîmes Dom Rodrigues, qui, ayant reconnu quelques vieillards, les tenoit embraſſés & pleuroit en abondance.

Lorſque nous fûmes entrés dans la maiſon; il donna ſes ordres pour que l'on tuât quelques moutons & de la groſſe volaille, & ayant fait apporter pluſieurs feuillettes de bierre, il régala tous ſes bons vaſſaux, qui depuis long-tems n'avoient fait un ſemblable repas.

Le lendemain nous fûmes viſités par les gentilhommes du voiſinage, qui étoient la plupart nos parens. Un d'entr'eux amena avec lui mon couſin le chaſſeur aux renards, qui demeuroit chez lui depuis qu'il avoit été obligé de vendre ſon bien. Mon pere fut aſſez généreux pour le recevoir avec amitié, & lui promit même de lui acheter une commiſſion dans l'armée.

La beauté, l'eſprit & le caractere de ma chere épouſe lui gagnerent tous les cœurs. Elle fut de ſon côté ſi contente & de la ſituation du lieu & de la compagnie qu'elle y trouvoit, qu'elle me

marqua la plus grande envie d'y fixer ſon ſéjour.

Quelques jours après notre arrivée, j'obtins de Dom Rodrigues la permiſſion d'aller dans le village où mon grand pere m'avoit mis à l'école. J'y fus parfaitement bien reçu par les principaux habitans, & le ſous-maître qui avoit ſuccédé à mon triſte pédagogue, prononça un diſcours latin en l'honneur de notre famille. Perſonne ne marqua plus de joie que les parens de Strap. Ils ne pouvoient voir l'amitié que je lui portois, ſans le regarder comme le premier gentilhomme de leur famille. Ils me donnoient mille bénédictions & m'appeloient leur bienfaiteur. En vain leur diſois-je, que c'étoit à leur fils que j'avois obligation de ma fortune; que ſans lui, que ſans ſes ſecours généreux, je n'aurois jamais trouvé mon pere; ils ne vouloient pas me croire, & ils le faiſoient d'autant moins que mon humble ami ne convenoit de rien de tout ce que je pouvois dire. Je laiſſai mille livres ſterlings pour les pauvres de la paroiſſe, & nous repartîmes.

Dans la route, Strap encouragé par l'eſtime qu'on avoit pour lui, ſe hazarda après bien des excuſes, à me dire qu'il ſe ſentoit du penchant pour mademoiſelle Villiams, & qu'il ne déſeſpéroit pas de s'en voir écouté, ſi mon épouſe & moi parlions pour

lui. Je fus frappé de ſa propoſition, & je lui demandai s'il ſavoit l'hiſtoire de cette femme infortunée. » Oui, oui, me répon-» dit-il, je ſais ce que vous voulez dire. » Elle a été malheureuſe, n'eſt-ce pas ? » Oh! s'il n'y a que cela..... Je ſuis con-» vaincu de ſon repentir; ſi elle n'étoit pas » changée, ni vous ni madame Random ne » la conſidereriez pas comme vous le faites. » Quant aux diſcours du monde, je m'en » ſoucie comme d'une figue. »

Je louai ſa maniere de penſer & je priai Narciſſa de parler pour lui. Elle le fit ſi bien, que mademoiſelle Villiams donna quelques jours après ſon conſentement. Ils furent mariés dans la chapelle du château; Dom Rodrigues fit préſent à Strap de cinq cent livres ſterling pour acheter une ferme, & lui propoſa la régie de tous ſes biens, que mon ami accepta. Pour moi je donnai à ces époux trois mille livres ſterlings, en les priant de me conſerver leur amitié. Ils vivent dans la plus grande union, & ne demeurent qu'à un demi-mille de chez nous, ce qui fait que je ne paſſe gueres de jours ſans les voir.

S'il y a un vrai bonheur ſur la terre, je puis dire que j'en jouis. L'impétuoſité de mon amour s'eſt changée en une paſſion douce, & l'aſſurance de poſſéder ce que j'aime, ne me permet plus ces deſirs tyranniques, peut-être plus enfans de la crainte

& de l'inquiétude que de la tendreſſe. La fortune ne me favoriſe pas moins que l'amour, & il ſemble qu'elle veuille s'excuſer envers moi de toutes ſes rigueurs paſſées. Mon procureur vient de m'écrire que mon épouſe rentrera dans ſon bien à la faveur d'un codicile qui explique le, teſtament, & où il eſt dit que Narciſſa ne ſera ſoumiſe à ſon frere que juſqu'à dix-huit ans, après quoi elle pourra diſpoſer de ſa main à ſon gré. Je ſerois déjà parti pour Londres, mais ma chere compagne ſe trouve enceinte, & je ne veux point la quitter qu'elle n'ait mis au monde un gage de nos chaſtes amours. Puiſſe le ciel le faire naître auſſi vertueux que ſa mere, c'eſt le ſeul vœu qui me reſte à former!

Fin du ſecond & dernier Tome.

627155

Digitized by Google